This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

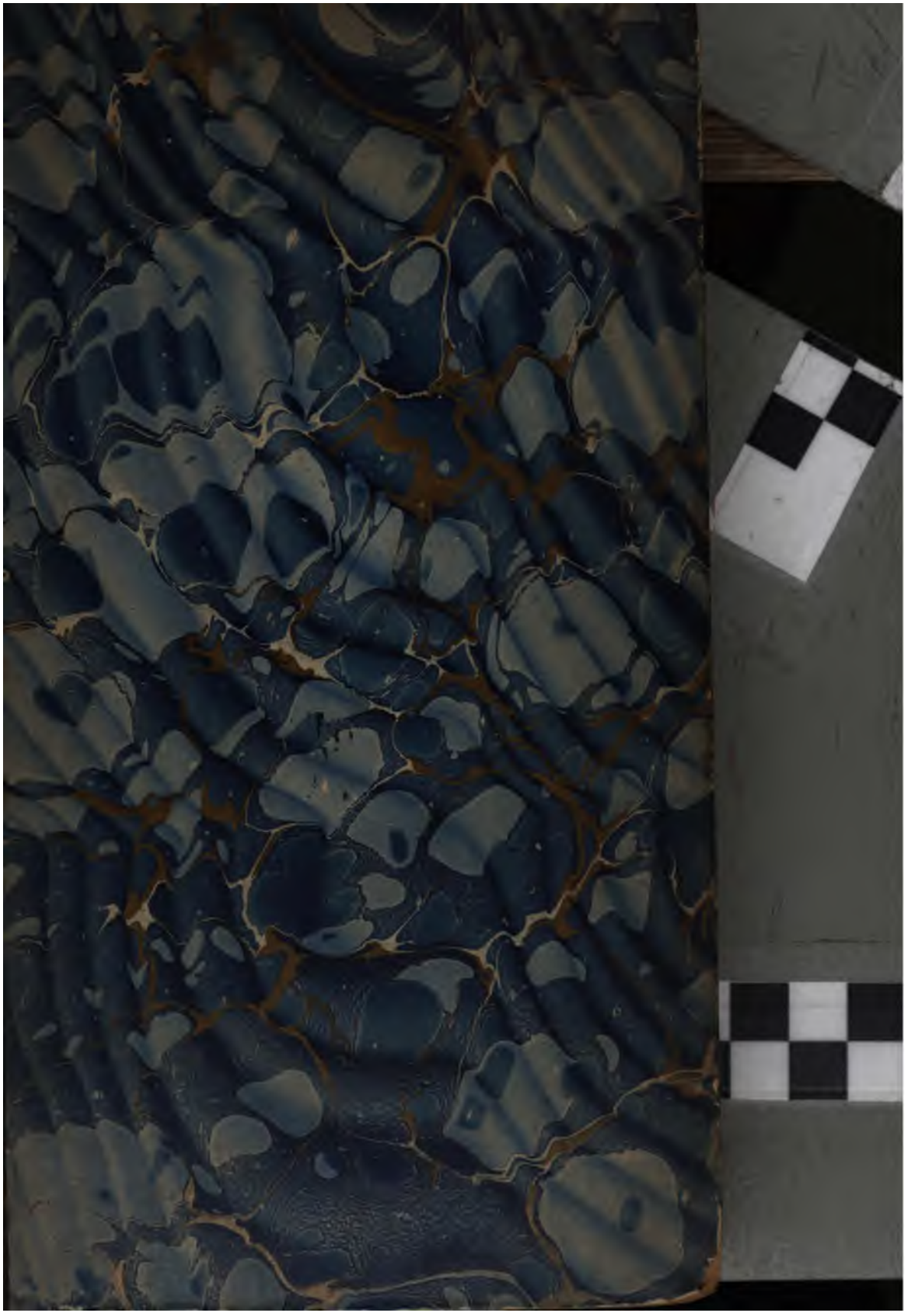
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

To my dear and eminent
translator, Louis H. Perkins
Sincerely and
cordially,
Louis Pierrelle

Trois drames en vers

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Les Asphodèles	1 vol.
Primevère, poème	1 vol.
L'Oasis	1 vol.
Les Anniversaires	1 vol.
La Mort de Brizeux, poème	1 vol.
Les Jongleurs de Kermartin, poème	1 vol.
Dans la Boutique, poème	1 vol.
Stances a Corneille	1 vol.
Les Cloches	1 vol.
Le Livre blanc	1 vol.
Le Parnasse Breton, recueil de vers des poètes bretons contemporains, publié en collaboration avec J.-G. Ropartz	1 vol.

THÉATRE

L'occasion fait le larron, comédie en un acte, en vers (épuisé)	1 vol.
L'habit ne fait pas le moine, comédie en deux actes, en vers	1 vol.
Marguerite d'Écosse, poème dramatique en un acte	1 vol.
Les Noces du Croque-Mort, comédie en un acte, en vers	1 vol.
L'Heure du chocolat, comédie en un acte	1 vol.
Le Voyage de noces, drame en quatre actes, en vers	1 vol.
Corneille et Rotrou, comédie en un acte, en vers	1 vol.
Le Rire de Molière, à-propos en un acte, en vers	1 vol.
Pêcheur d'Islande, drame en huit tableaux, en collaboration avec M. Pierre Loti	Inédit.

ROMAN

Amourettes	1 vol.
La Comtesse Gendelettre	1 vol.

Tous droits réservés

LOUIS TIERCELIN

Trois drames en vers

KERUZEL. — LE CŒUR SANGLANT.
LE CILICE.

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCIV

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

Keruzel

A madame J. Bartet
je dédie ce drame.

L. T.

PERSONNAGES

Distribution (excellente d'ailleurs), que je trouve faite au crayon sur un de mes manuscrits, par un directeur de l'Odéon.

LOUIS DE KERUZEL.	MM. MAURY.
JACQUES MADEC.	GUITRY.
LE CURÉ.	CORNAGLIA.
JEANNE.	Mlle SYMA.
LA CHANOINESSE.	CROSNIER.

De nos jours, aux environs de Quimper.

Keruzel

ACTE PREMIER

La bibliothèque, au manoir de Keruzel. Porte-fenêtre, au fond, ouvrant sur un perron. De chaque côté de la porte un bahut, et, au-dessus, un portrait. A droite, entre deux portes-fenêtres, une cheminée, surmontée d'un grand Christ. Devant la cheminée, une table avec des journaux et des revues. Près de la fenêtre, au premier plan, un fauteuil et un escabeau sur lequel est posée une corbeille à laines. A gauche, deux portes entre lesquelles s'étend la bibliothèque. Devant la bibliothèque, un buste sur une demi-colonne. Les boiseries, peintes d'un seul ton gris, sont de style Louis XVI. Quelques sièges, du même style, en bois et rotin, sont placés près de la table. Matinée de printemps.

SCÈNE PREMIÈRE

LA CHANOINESSE, *assise près de la fenêtre, tricotant ;*
JEANNE, *debout près de la table, un livre à la main.*

JEANNE, *déclamant un peu.*

« Et si jamais, un jour, ô Dieu de mes ancêtres,

Infidèle à ton culte et rebelle à tes prêtres,
Lâchement j'osais renier
La foi qui fut l'orgueil et l'amour de ma race,
Que ta main, juste Dieu, me frappe et me terrasse,
Et que ce jour soit le dernier. »

LA CHANOINESSE.

Tudieu! comme elle dit les vers et les déclame!

JEANNE.

Ces vers-là sont si beaux, madame!

LA CHANOINESSE.

Quelle flamme!
Ce poète, d'ailleurs, a de bons sentiments
Et des vers bien pensés seront toujours charmants.
Va donc, mais, tout à l'heure, en lisant de la prose,
Tâche de conserver dans la voix quelque chose
De cette émotion que tu mets dans les vers.
La *Gazette* a du bon, Jeannette, et l'*Univers*.

JEANNE, *reprenant*.

« Si j'étais assez fou pour blasphémer la vie,
Si, maîtrisant un jour mon âme inassouvie,
Le Doute y jetait son ferment,
Si je niais l'amour qui ravit nos deux âmes,
Que mon cœur, oubliant l'heure où nous nous aimâmes,
Cesse de battre en ce moment. »

LA CHANOINESSE.

Allons, bon! le voilà qui phrase! Tous les mêmes,
Ces poètes, mêlant « *je t'adore* » et « *tu m'aimes* »,
Les âmes et les cœurs, suffisamment heureux
S'ils ont fait quelque bruit avec tous ces mots creux.

JEANNE.

L'âme et le cœur, des mots creux!

LA CHANOINESSE.

Ce vocabulaire
Est usé, mais, pourtant, n'a pas cessé de plaire.
On comprend sans comprendre et l'on sait sans savoir.
C'est l'Idéal!... Eh bien! j'aime mieux le Devoir,
Moi!

Elle se lève.

Maintenant, reprends ta lecture... enfantine.
Nous lirons la *Gazette* après.

Montrant le livre que tient Jeanne.

C'est Lamartine ?
Il a du bon, et, tout à l'heure, j'approuvais
Ces vers que tu m'as dits, qui ne sont pas mauvais...
Assez bien pensés, même...

Voulant prendre le livre.

Attends que je relise.
Donne donc; il parlait des prêtres, de l'Église,
De Dieu...

Elle tend la main à Jeanne.

JEANNE, *faisant un mouvement pour refuser le livre.*

Madame...

LA CHANOINESSE, *insistant.*

Eh bien!

JEANNE, *troublée.*

C'est que...

LA CHANOINESSE.

Tu ne veux pas
Me donner?... Qu'as-tu donc à marmotter tout bas?
Tu rougis! Quelles sont ces sottes fantaisies?
Donne-moi ce livre!

Elle le lui arrache violemment.

JEANNE, *se cachant le visage.*

Oh!

LA CHANOINESSE, *lisant.*

Premières Poésies
Par le marquis Louis de Keruzel... Parbleu!
J'aurais dû m'en douter... des vers de mon neveu!
Eh! mon Dieu! lisez-les, s'il vous plaît de les lire,
Mais ne me mettez pas en tiers dans ce délire
Poétique, où vous vous plaisez... étrangement.

Elle jette le livre sur la table.

Qu'on me donne la paix avec ce garnement.
Il paraît qu'il s'est fait recevoir symboliste!
Ils sont là quelques-uns dont on donne la liste
Dans la *Gazette...*

Elle prend un journal.

Et qui scandalisent Paris!
Un tas de...

Lisant.

« *Byzantins, usés, blasés, pourris,*
Qui voudraient inventer dans leurs pauvres cervelles
Des sentiments nouveaux et des formes nouvelles... »

Jetant le journal.

Comme si le bon Dieu n'avait pas tout trouvé!...

Voilà dans quel milieu vit cet homme énervé.
Ah! les journaux m'en ont appris long sur son compte.
Un poète, un athée! et sur qui l'on raconte
Des choses — à mi-mot — terribles!... Ils ont mis
A la mode un poison qu'ils boivent entre amis,
Leur morphine!... Voilà comme Monsieur raffine
Sur les simples mortels : il boit de la morphine!
Il a trente ans; voilà douze ans qu'il est parti,
Et Monsieur ne s'est pas encore repenti
De gaspiller, là-bas, sa fortune, sa vie,
Son nom... Depuis douze ans il n'a pas eu l'envie
De revoir une fois Keruzel... où sont morts
Tous les nôtres; mais, eux, sans honte et sans remords.
Monsieur mène la vie à Paris! qu'il y reste!
Et qu'il y meure et qu'on ne m'en parle plus... Peste!
Il me faudrait encore entendre ses écrits...

S'arrêtant devant le buste.

Un de ces jours, je vais renvoyer à Paris
Le buste de ce beau poète qui fait tache
Parmi tous nos portraits!... Vite! qu'on me le cache
Avec ceci...

Elle prend un châle noir sur un fauteuil et le jette à Jeanne.

JEANNE.

Madame!

LA CHANOINESSE, *durement.*

Allons, obéissez!
Je ne veux plus le voir, et ce n'est pas assez :
Je devrais le briser...

JEANNE, *l'arrêtant.*

Madame!

LA CHANOINESSE, *debout et d'un ton grave.*

En effigie,
Je veux te châtier, homme sans énergie,
Déserteur du foyer natal et du devoir!
Dernier des Keruzel, je veux qu'un voile noir
Au regard des aïeux dérobe la statue
D'un lâche qui nous tue et qui nous prostitue!

Sur un geste de la chanoinesse, Jeanne couvre le buste.

JEANNE, *à mi-voix.*

Au lieu du voile noir que mouilleront mes pleurs,
Pardonne, je voudrais te couronner de fleurs,
O fraternel ami de mon rêve!

Les deux femmes sont là, debout, immobiles, à leurs pensées. Le curé entre au fond.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE CURÉ.

LA CHANOINESSE, *sans voir le curé.*

Après cette
Exécution, viens me lire la *Gazette*.

Apercevant le curé.

Tiens! monsieur le curé... Bonjour!

A Jeanne.

Vous, dépêchez!

Elle va s'asseoir près de la fenêtre.

LE CURÉ, *saluant.*

Mes très humbles respects...

LA CHANOINESSE.

Et vous, pour vos péchés,
L'abbé, venez vous seoir pour ouïr la lecture
De la *Gazette.*

LE CURÉ.

Non! En cette conjoncture,
Très humble serviteur, madame, je m'en vais.
La *Gazette*, non!

LA CHANOINESSE.

Oui, si c'était un mauvais
Journal!

LE CURÉ.

Ceux que je lis sont excellents, madame
La chanoinesse.

LA CHANOINESSE.

Non!

LE CURÉ.

Excellents.

LA CHANOINESSE.

Pour vous!

LE CURÉ.

Dame!
Cela suffit, je crois, si c'est moi qui les lis
Et si je ne vous les fais pas lire.

LA CHANOINESSE.

Jolis!
Très jolis, vos journaux, l'abbé! La demoiselle
De la Poste m'en a parlé.

LE CURÉ.

Dieu! que de zèle!

LA CHANOINESSE.

Vous la scandalisez un peu!

LE CURE.

C'est mal à moi;
Mais vous l'édifiez, en revanche, et l'émoi
Qu'elle prend des journaux qu'on lit au presbytère
S'adoucit à la vue aimable et salutaire
Des feuilles qu'on reçoit au château. L'Éternel
Sera clément; il est un juste en Keruzel.
Le chanoine? Oh! nenni! Du moins, la chanoinesse.

LA CHANOINESSE, *sèchement.*

Il ne sied pas, monsieur l'abbé, que la jeunesse
Entende ainsi railler des titres qu'autrefois
On savait honorer comme il faut!

LE CURÉ, *à part, souriant.*

Hé! je crois
Que je viens de manquer à ma supérieure
Ecclésiastique...

Prisant en regardant de côté la chanoinesse.

Uph!

LA CHANOINESSE, *à Jeanne.*

Va faire un tour d'une heure

Dans le parc et sécher au soleil tes beaux yeux.
Va, Jeanne, et même, afin de te consoler mieux,
Prends les vers de monsieur mon neveu, ma mignonne!

LE CURÉ.

Le livre du marquis?

LA CHANOINESSE.

Tu vois que je suis bonne.

LE CURÉ.

Eh quoi! vous avez lu ce livre et vous souffrez
Que cette enfant...

LA CHANOINESSE.

Pourquoi ces airs désespérés?
Vous m'avez dit souvent que c'était un beau livre,
Une grande œuvre et dans laquelle on sentait vivre
Une âme noble, un cœur généreux...

LE CURÉ, *prenant le livre.*

Ah! pardon!
C'est son premier. Beau livre, en effet!

A Jeanne.

Prends-le donc,
Quoique j'aimerais mieux te voir lire autre chose,
Petite folle à qui j'ordonnerais la prose.

LA CHANOINESSE.

La *Gazette?*

LE CURÉ.

Non! ses dangers sont aussi grands.

JEANNE.

Je suis ici, monsieur le curé, sans parents,

Sans fortune. Ce livre est le seul bien peut-être
Qui soit à moi, vraiment à moi, puisque le maître
Me l'a donné. Jadis, quand il vint au pays,
Je le suivais, ouvrant de grands yeux ébahis
Aux choses qu'il disait et qui me semblaient belles,
Et je lui racontais aussi, par ribambelles,
Tout ce qui me passait dans la tête et le cœur.
Il était doux et bon, très grave, point moqueur,
Étonné quelquefois de moi, plus étonnée.
Et dans les champs, tous deux, nous passions la journée,
Et le soir, écoutant au loin le son du cor,
L'*Angelus*, la chanson d'un pâtre, ou bien encor
Le bruit des vents de mer et le cri des mouettes,
Assis, là, nous lisions ensemble nos poètes...
Lorsqu'il partit, monsieur le marquis m'appela :
« Jeannette, me dit-il, tiens! prends ce livre-là.
Tout mon cœur d'autrefois est vivant dans ce livre
Que j'ai vécu, que toi tu pourras toujours vivre
Dans ce milieu tranquille, où rien n'est effacé
Des souvenirs encor vivaces du passé... »
Il partit! Au loin quand disparut la voiture,
J'ouvris le livre et là...

Elle tient le livre ouvert à la première page.

De sa belle écriture,
Grande et fière, de gentilhomme et de savant,
Je lus ces quelques mots que j'ai relus souvent :

Lisant lentement.

« Croyant en Dieu, fidèle au Roi, docile aux prêtres,
Heureuse d'un bonheur simplement accepté,
Vis dans le calme saint de ta naïveté
Et garde l'Idéal au pays des ancêtres. »

Un silence.

LE CURÉ, *très ému.*

Pauvre garçon...

A Jeanne, la poussant doucement.

Va-t'en!... Va-t'en!...

Jeanne, en cachette, baise le livre à la page ouverte et sort en courant à droite.

LE CURÉ, *s'essuyant les yeux.*

Je pleure, moi!

SCÈNE III

LE CURÉ, LA CHANOINESSE.

LA CHANOINESSE, *après un silence.*

L'abbé, vous sembliez, tout à l'heure, en émoi
Au sujet d'un nouveau livre de ce jeune homme.

LE CURÉ.

Du marquis? Nouveau livre et mauvais livre en somme,
Qu'il m'a fait le plaisir — je veux dire l'affront —
De m'envoyer.

LA CHANOINESSE.

Tant pis pour ceux qui le liront!
Ce sont des vers encor?

LE CURÉ.

Dernières Poésies.

LA CHANOINESSE.

Dernières ? Ah ! tant mieux !

LE CURÉ.

Un ramas d'hérésies,
Un tas d'énormités !

LA CHANOINESSE.

Alors, vous l'avez lu ?

LE CURÉ.

J'ai la permission de l'*Index*... J'ai voulu
Savoir, après dix ans, ce que pouvait sa plume...
Je l'ai lu, c'est vrai... Dame ! on m'envoie un volume,
C'est une politesse à laquelle j'en dois
Une autre. Je l'ai lu. Même que les dix doigts
Me brûlaient en tournant ces pages effroyables.
Mais, pendant que je l'envoyais à tous les diables,
Le malheureux ! au gré du Pénitentiel,
Ses vers me ravissaient jusqu'au cinquième ciel
Et, si le chenapan nous était moins hostile,
J'avouerais qu'il écrit d'une langue, d'un style...
Quel poète !... Si vous vouliez...

Il sort de sa poche un livre.

Je vous lirais
Un tout petit fragment, et vous verriez après...

LA CHANOINESSE.

Vous les portez sur vous aussi ? Quelle faiblesse !...

LE CURÉ.

Faiblesse ! moi ! non pas ! Voulez-vous que je laisse
Un mauvais livre ainsi traîner chez moi ? Non, non !
J'aime mieux le cacher dans ma poche.

LA CHANOINESSE.

Son nom
Est encore imprimé là-dessus?... Quelle honte!

LE CURÉ.

Ah! le dessus n'est rien; c'est le dedans qui compte,
Madame.

LA CHANOINESSE.

Comprend-on qu'un enfant si bien né,
Un Keruzel...

LE CURÉ.

Ah! dame! il m'eût bien étonné
Celui qui m'eût prédit pareille volte-face!
Lui, si bien élevé!

LA CHANOINESSE.

Que voulez-vous qu'on fasse?
Bien né!... Bien élevé!... Quelle dérision!
A quoi sert la naissance et l'éducation?
Ce n'est plus rien d'avoir du sang bleu dans les veines,
Et nous avons perdu notre temps et nos peines.

LE CURÉ.

Oui, l'éducation! Oui, la naissance! Mais
Cela ne suffit pas pour ne déchoir jamais.
Le diable est bien malin et toujours là, qui rôde,
Nous enseignant le mal, nous conseillant la fraude.
Voyez-vous, pour rester bien fidèle au bon Dieu,
Madame, l'important c'est surtout le milieu.
Le bon sang se corrompt dans l'impure atmosphère.
Paris nous l'a gâté. Mais on peut se refaire!

Combien de souffreteux nous viennent de Paris
Que notre air vif et pur de Bretagne a guéris!
Hé! madame, je crois que le bon air des côtes,
Ce tonique des corps, a des vertus plus hautes
Et que c'est un médicament pour l'âme aussi.
Si le marquis vivait parmi nous tous, ici,
Les effluves puissants, les influences douces
L'auraient enveloppé bientôt et, sans secousses,
Tonifiant son sang, ses muscles, son cerveau,
Feraient de ce blasé tout un homme nouveau.

LA CHANOINESSE.

Le marquis est là-bas!

LE CURÉ, *mystérieusement.*

S'il revenait, madame!...
Le diable est bien malin; mais le bon Dieu lui dame
Le pion quelquefois. Voici ce que j'ai fait:
Souvent petite cause a produit grand effet.
Les fleurs du pays ont un baume salutaire;
Jeanne a pris, dans la lande, avec un peu de terre,
Des bruyères et des genêts du cher pays;
Moi, j'étais là, pendant qu'elle les a cueillis,
Et, sur nos beaux genêts et nos belles bruyères,
Aux larmes de l'enfant se mêlaient les prières
Du vieillard. Le bouquet réveillera là-bas
Des souvenirs auxquels on ne résiste pas.
Il reviendra, madame...

LA CHANOINESSE, *narquoise.*

Il reviendra-z-à Pâques...
A moins qu'il ne revienne à la Trinité!

Jacques paraît sur le seuil de la deuxième porte, à droite.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JACQUES.

LE CURÉ, *apercevant Jacques.*

Jacques!
Madame, c'est Madec.

LA CHANOINESSE.

Entre donc, mon garçon.
On ne t'avait pas vu de longtemps. La moisson
Va bien à Kergozic?

JACQUES, *s'approchant.*

Bien, madame.

LA CHANOINESSE.

Sincère,
Au moins, lui. Mes fermiers braillent toujours misère
Et n'avoueront jamais que les blés ont donné.
Et que veux-tu, Madec?

JACQUES.

Vous serez étonné
Quand vous saurez, monsieur le curé, quelle affaire
M'amène, et vous, madame, aussi bien. Mais qu'y faire?
Il faut parler et, comme il se peut que la voix
Me manque, j'aime mieux tout dire en une fois
Devant vous deux. Monsieur le curé, je me blâme

De vous avoir caché ce que j'avais dans l'âme;
Mais je n'ai pas osé, voyez-vous; je craignais
Que l'on ne se moquât de moi. C'est bien niais
D'être poltron ainsi, quand on a fait la guerre,
Avec des bras pareils et qui ne craignent guère
Ni lutte ni travail. Et pourtant, c'est ainsi,
Je suis bête, je suis amoureux.

LE CURÉ.

Dieu merci,
La chose est avouée à la fin... Quelle est celle
Dont il est question?

JACQUES, *déconcerté.*

C'est... c'est mademoiselle
Jeanne...

LE CURÉ.

Jeanne!

LA CHANOINESSE.

Ah! vraiment!...

Un silence.

JACQUES.

Vous ne me dites rien?...
J'ai tort?...

LE CURÉ.

Je ne dis pas cela!

JACQUES.

Je comprends bien.

LE CURÉ.

On n'a pas tort d'aimer, puisqu'on n'en est pas maître;
Mais de se marier... rien n'y force. Et peut-être
Que Jeannette n'est pas la femme qu'il te faut.

JACQUES.

Soyons francs. N'est-ce pas, j'ai regardé trop haut ?

LE CURÉ.

Trop haut ? Non ! tu vaux Jeanne à tous les points de vue.
On peut être modeste et faire une bévue.
Je te connais, mon bon Jacques, puisque voilà
Trente-cinq ans bientôt que l'eau sainte coula
De ma main sur ton front de nouveau-né. Je t'aime
Comme le souvenir de mon premier baptême
A Keruzel, où j'arrivais nouveau curé.
Je t'ai guidé toujours et je t'ai conféré
Tous tes grades dans la sainte Église Romaine.
Oh ! les bons souvenirs que cela nous ramène !
C'est moi qui t'ai donné tes premières leçons
De latin. On te mit au collège. Passons,
Car tu m'as négligé quelque peu pour Virgile
Ou les barres ! D'ailleurs, j'ai dans mon Évangile
Un verset qui pardonne à ces offenses-là.
Tu finissais ta rhétorique, quand voilà
La guerre déclarée à la Prusse et mon brave
Qui veut partir. Ton père hésitait ! C'était grave !
Dix-huit ans ! Il fallut bien céder : « Tous nos gars
Partent; puisque je suis aussi fort qu'eux, je pars ! »
Ton père avait rêvé que tu ferais un prêtre.
Hélas ! c'était le rêve aussi de ton vieux maître
De te laisser sa cure après lui. Tu revins,
On t'en parla, mais tous nos efforts furent vains !

JACQUES.

C'est que j'avais vu Jeanne!

LE CURÉ.

Enfin, ton caractère
S'assombrit! Tu voulais cultiver cette terre
Et vivre en paysan dessus, nous disais-tu.
Tu peux te vanter, toi, d'être un Breton têtu,
Et tu n'en as jamais fait qu'à ta tête. En somme,
Il me faut moins de temps pour confesser un homme,
Je te connais. Nul n'est plus loyal et plus droit;
Si, du premier abord, tu sembles un peu froid,
Tout au fond ton cœur est ardent, ton âme altière.
Tu donnerais ta vie une fois tout entière,
Mon fils, et tu ne la reprendrais plus jamais.

JACQUES.

Eh bien! je l'ai donnée, et c'est fini.

LA CHANOINESSE.

Permets,
Mon garçon, mais j'ai droit de dire ma pensée
Aussi.

JACQUES.

Pardon, si nous vous avons offensée,
Madame; vous avez tous les droits, car je suis
Votre fermier, le fils de vos fermiers, et puis
Vous avez élevé Jeanne, et cela vous donne
Encore plus de droits d'avoir été si bonne.

LA CHANOINESSE.

Si bonne! mais j'ai fait mon devoir, simplement.
Pourquoi toujours fourrer partout du sentiment?

J'ai fait ce qu'il fallait strictement que je fisse :
Les parents étaient morts, tous deux, à mon service;
La petite est restée à ma charge. A quinze ans,
L'enfant de nos valets et de nos paysans
Avait pris si bon air que j'en fis ma lectrice;
Non pour le vain plaisir d'être sa bienfaitrice,
— Des mots creux! — seulement pour faire mon devoir.
Mais ce que j'ai fait, moi, chacun devra savoir
Le faire aussi. Je suis vieille et n'ai point envie
Que l'amour dont j'ai su me garer dans ma vie
Me vienne ainsi troubler du fait de deux enfants...
J'ai besoin de garder Jeanne, et je te défends
De lui tourner la tête. Ah! quand je serai morte,
Vous ferez vos duos d'amour; diable m'emporte
Si j'en aurai souci, mon garçon! D'ici là,
Si tu la veux aimer en silence, aime-la,
Mais pas un mot!... J'ai dit...

LE CURÉ, *voyant que Jacques va répondre.*

Jacques, je t'en conjure!...

JACQUES, *très calme.*

Non, monsieur le curé, vous me faites injure,
Je sais à qui je parle, où je suis, et je n'ai
A dire que deux mots. Quand j'aurai terminé,
Nous partirons tous deux, bons amis, je l'espère...

Allant à la chanoinesse.

L'avant-dernier marquis, madame, et mon grand-père
Ont fait la guerre ensemble et furent compagnons
En Vendée. Ils avaient presque mêmes surnoms :
Le marquis : Petit Diable, et le manant : Grand Diable.
Ils s'aimaient... Par un soir de tempête effroyable,
Votre frère courait danger de mort là-bas,

Sur cette roche, en mer. Mon père n'était pas
Marin, mais il avait bon cœur et bon courage...
Et tous les deux sont morts dans le même naufrage...
Moi, je suis un ami d'enfance du marquis;
Je l'aime... Tout cela pourrait m'avoir acquis
Peut-être quelques droits sur les bontés d'une autre;
Ce n'est pas votre avis; c'est bien! voici le nôtre,
Et que la châtelaine excuse un paysan :
Mon bail à Kergozic expire dans un an;
Je vous donne congé, madame. Étant mon maître,
Dans un an, — j'attendrai, — je pourrai me permettre
D'offrir mon cœur à Jeanne, et ma main.

LA CHANOINESSE.

Ton congé,
Je n'en veux pas. L'amour te rend donc enragé?
Va! tu réfléchiras. Il faut qu'on le raisonne;
L'abbé, chargez-vous-en. La petite personne,
Comme vous le disiez, n'est pas du tout son fait.

JACQUES.

Il suffit. J'ai tout dit; mon secret m'étouffait...
Adieu, madame.

LE CURÉ.

Attends, Jacques, je t'accompagne,
Et nous nous en irons en battant la campagne.
Mes très humbles respects, madame.

Au moment où ils vont sortir, la porte du fond s'ouvre et Jeanne entre en courant.

SCÈNE V

LES MÊMES, JEANNE, LE MARQUIS.

JEANNE, *accourant.*

Le marquis!
C'est monsieur le marquis!

Le marquis est sur le seuil. Dans la poche de sa blouse de voyage, on voit le petit bouquet de bruyères et de genêts.

LA CHANOINESSE.

Dieu! mon neveu!

Se jetant dans ses bras en pleurant.

Louis!

Ils se tiennent embrassés.

LE CURÉ.

Dieu soit béni! Nos fleurs avaient gardé leurs charmes.

LE MARQUIS.

Tous leurs charmes, mon pauvre abbé!

A la chanoinesse.

Séchez vos larmes,
Ma tante... Bonjour, Jeanne... Et Jacques... Tous ici!

JEANNE.

Mon Dieu! comme il est pâle!

LE MARQUIS, *donnant le bouquet à Jeanne.*

A toi, Jeanne!

JEANNE.

Oh! merci!

LE MARQUIS, *la prenant à part.*

Il arrivait à point, le bouquet du bonhomme!
Car aussi vrai, vois-tu, Jeanne, que je me nomme
Keruzel, j'en avais assez depuis longtemps
De voir tout reverdir bêtement au printemps
Et refleurir partout cette nature aride,
Lorsque dans mon cœur sec et dans mon cerveau vide,
Et dans ce corps malade où tout se détraquait,
Rien ne refleurirait jamais plus... Son bouquet!
Le cher bouquet de fleurs du pays... Pauvre prêtre!
Qui sait? Huit jours avant, j'en aurais ri, peut-être!
Et voilà que soudain dans ses âcres parfums
Montait la vision des souvenirs défunts,
Des êtres oubliés, des choses délaissées;
Et les purs sentiments et les chastes pensées,
Comme un vol d'oiseaux blancs, passèrent devant moi.
Ce fut un douloureux et ravissant émoi :
« Keruzel, loin de ces lâches et de ces traîtres,
Je veux aller à toi, terre de mes ancêtres!
Je me croyais très vieux, très mort. En me levant,
Je sens que je suis jeune encore et bien vivant! »

En achevant ces mots, qu'il a dits avec une exaltation croissante, le marquis porte vivement la main à son cœur.

Oh! qu'ai-je là?

JEANNE.

Monsieur le marquis!...

Le soutenant.

Il chancelle.

On entoure le marquis et on le fait asseoir.

LE MARQUIS.

J'étouffe.

LA CHANOINESSE.

Seigneur Dieu!... Louis!...

JACQUES, *à Jeanne.*

Mademoiselle,
Ouvrez... De l'air!

Jeanne court à la première porte à droite et l'ouvre.

LE MARQUIS, *s'évanouissant.*

De l'air!...

Des paysannes passent en chantant sous les fenêtres. Le marquis revient à lui.

Le bon air parfumé
De Bretagne!... Merci! Cela m'a ranimé...
Ouvre-la, Jeanne... encore! Ouvre-la toute grande.
Laisse venir à moi les parfums de la lande,
Les brises de la mer...

On entend sonner l'Angelus. La chanoinesse, le curé, Jacques et Jeanne prient.

Les cloches... Le beau son!
O Bretagne! ô ma mère! endors ton nourrisson!...

La chanoinesse s'est approchée du buste et a enlevé le voile qui le recouvrait. Le marquis tend la main à Jeanne et ferme doucement les yeux.

ACTE DEUXIÈME

Une clairière. A droite, un bois de chênes. Au premier plan, dans la mousse, les bruyères et les ajoncs, une fontaine. A gauche, l'entrée du parc de Keruzel. Au fond, vers la gauche, un ravin descendant à la mer; vers la droite, un bout de lande s'étendant à perte de vue. La route de Keruzel à Kergozic traverse la scène de gauche à droite et du premier au troisième plan. Après-midi d'automne.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, JEANNE.

JEANNE, *un petit panier au bras, debout près du marquis.*

Allons, monsieur, allons! il faut la boire toute.

LE MARQUIS, *une tasse à la main.*

Ah! pouah! que c'est mauvais, le lait!

JEANNE.

Et cette goutte
Encore, buvez tout.

LE MARQUIS, *achevant, avec une grimace.*

La méchante maman!

JEANNE, *reprenant la tasse, en riant.*

Et s'il en reste un peu, maintenant, donnez-m'en.

LE MARQUIS.

Enfin, jusqu'à demain matin, me voilà quitte.
Trois fois par jour, c'est trop!

JEANNE.

Ingrat, avouez vite
Que le lait fait du bien et que, depuis six mois...

LE MARQUIS.

Compte donc, cela fait cinq cent quarante fois
Que je trempe mon nez dans cette grande tasse.

JEANNE.

Cela vous a guéri.

LE MARQUIS.

Mais toi, tu n'es pas lasse
De courir après moi, trois fois par jour ainsi,
Pour me faire avaler ta drogue?

JEANNE, *avec émotion.*

Non.

LE MARQUIS.

Merci.

JEANNE.

J'irais cent fois plus loin, pourvu que je vous voie
Toujours mieux en santé. C'est toute notre joie
A Keruzel de vous voir ainsi bien portant.
Quand vous nous arriviez, voilà six mois, pourtant,

Exauçant à la fin tant et tant de prières,
Vous étiez faible, au point que l'air de nos bruyères
Vous grisait. Vous tombiez sur le seuil, ne pouvant
Respirer la santé que vous jetait le vent.
Bien portant! Aujourd'hui vous l'êtes, j'en suis sûre,
Et nous avons guéri la première blessure,
Celle du corps; mais l'autre? il serait sage aussi
D'y penser.

LE MARQUIS, *doucement railleur.*

La blessure à l'âme. Mais ceci
Regarde le curé; respectons son domaine.
Reste le cœur! Cela concerne très amène
Et docte chanoinesse Augustine, que Dieu,
Pour mes péchés, créa ma tante en ce bas lieu.

JEANNE.

Eh bien! expliquez-moi, car je suis entêtée,
Ce qui vous rend ainsi sceptique.

LE MARQUIS.

Non!

JEANNE.

Athée!

LE MARQUIS.

Non!... Ne répète pas ces vilains mots, veux-tu?
Sceptique?... Il faudrait être un sceptique têtu
Pour ne plus croire à rien quand on voit tant de charmes.

Il lui prend la main.

Un athée à tes pieds aurait mis bas les armes
Et, converti bientôt...

JEANNE, *intimidée.*

Non, non, monsieur Louis...

LE MARQUIS, *l'attirant toujours.*

Te voyant rayonner à ses yeux éblouis,
En cornette de lin, en robe de futaine,
Te voudrait adorer, Vierge de la fontaine.

Il l'a prise dans ses bras.

Mais regarde-toi donc dans l'eau!

JEANNE, *se dégageant.*

Non! non! On dit
Qu'on voit le diable!

LE MARQUIS, *avec un geste d'appel.*

Jeanne!

Jeanne, confuse, détourne la tête et sanglote; le marquis sursaute et semble revenir à lui.

Ah! maudit, ah! maudit!
La santé!... Voilà donc tout ce qu'elle m'inspire!...
J'étais mauvais, là-bas, mais je suis encor pire
Si je ne sais plus rien respecter... Malheureux!
Ah! malédiction sur elles et sur eux,
Tous ceux-là dont je fus la conquête et la proie!
Pardonne-moi, Jeannette!... A quoi veux-tu qu'on croie,
Quand on a vu mentir toujours, toujours trahir?
J'avais perdu jusqu'à la force de haïr
Leurs trahisons et leurs mensonges. Bientôt même
Je les aimais. Est-il possible, dis, qu'on aime
Le mal? Ce n'était plus le mal, car, auprès d'eux,
Le mal n'avait aucun de ses aspects hideux;
Il était souriant, spirituel et tendre

Et j'aimais à le voir et j'aimais à l'entendre.
Je l'aimais! oui, comme autrefois j'aimais le bien.
Mais combien le réveil fut terrible et combien
J'ai souffert!

JEANNE.

Oubliez ce mauvais temps, mon maître,
Et maintenant soyez heureux, vous pouvez l'être...
A moins que ce poison, dont vous ne parlez pas,
Ne vous tienne toujours au cœur... Dites?

LE MARQUIS, *souriant.*

Plus bas!...
Si nous parlons morphine ici, les gens en masse
Et les bêtes me vont tous faire la grimace
Et s'en voudront d'avoir accueilli le maudit!

Devenant très grave.

Et puis ce sujet-là, vois-tu, c'est interdit!
Ne va pas réveiller le monstre qui sommeille,
De peur que, secouant cette croupe vermeille
Que j'ai tant chevauchée, il ne m'emporte encor
Au pays merveilleux de mes beaux songes d'or.
Ne me rappelle pas, fût-ce par un reproche,
Le souvenir, toujours très cher, encor trop proche,
De ce magicien dont les philtres amis
Ont fait s'évanouir mes dégoûts endormis,
De ce philtre qui m'a guéri de mes blessures
Et qui, m'enveloppant d'illusions plus sûres
Que les réalités, berça tous mes ennuis
En des rêves plus doux que les rêves des nuits;
Ne me rappelle pas la musique divine
Qui mollement berçait l'extase de morphine,
Les suaves parfums que mes sens engourdis

Respiraient, et vers quels splendides paradis,
Retrouvant dans mon cœur sa pureté première,
Je marchais radieux sur des fleurs de lumière.
Ne me rappelle pas, vois-tu, c'est imprudent,
Que je puis évoquer ce souvenir ardent,
Le réveiller en moi et revivre d'un geste
La belle vision de ce monde céleste...
Un geste, entends-tu bien, Jeannette, avec ceci...

Il montre à Jeanne un étui de maroquin.

JEANNE.

Montrez, montrez!

LE MARQUIS.

Regarde : en appuyant ainsi
Cette aiguille d'argent, si petite et si fine,
Sur mon bras...

JEANNE.

Non... j'ai peur... Encor votre morphine...
Donnez-moi...

Elle prend l'étui au marquis.

La voilà!

Après un silence pendant lequel elle a regardé l'aiguille.

Je voudrais à jamais
Vous préserver...

Prise d'une idée subite et allant à la fontaine.

Permettez-vous?

Elle fait le geste de jeter l'aiguille à l'eau.

LE MARQUIS, *après un silence.*

Je te permets...
Que ne peux-tu jeter aussi bien avec elle,

Tout au fond, ce passé funeste et sa séquelle
De honteux souvenirs! Qu'il soit enseveli,
Comme l'aiguille au fond de cette eau, dans l'oubli!

JEANNE.

Oh! que vous êtes bon et que je suis heureuse...
Méchante aiguille!...

Elle la jette dans la fontaine.

Et toi, fontaine, es-tu bien creuse
Pour la garder toujours?

LE MARQUIS.

Toujours! L'enchantement
Se dissipe... Oublions délicieusement
Le passé... n'en parlons jamais... Ces tristes choses,
Jeannette, souilleraient tes belles lèvres roses...
Silence!

Souriant et lui tendant la main.

Nous boirons du lait... cela vaut mieux.
Et soumise à ceci, que je lis dans tes yeux :
« Croyant en Dieu, fidèle au Roi, docile aux prêtres,
Heureuse d'un bonheur simplement accepté,
Vis dans le calme saint de ta naïveté
Et garde l'idéal au pays des ancêtres... »

Il lui baise la main. — Tournant la tête.

Oh! ma tante et monsieur le curé! Je m'en vais
Courir jusqu'au souper.

Il disparaît dans le bois. La chanoinesse et le curé paraissent à la porte de l'avenue.

JEANNE, *troublée, à mi-voix.*

Quel rêve!

SCÈNE II

JEANNE, LA CHANOINESSE, LE CURÉ.

LA CHANOINESSE, *regardant vers le bois.*

Eh là! mauvais
Sujet!

LE CURÉ.

C'est nous qu'il fuit?

LA CHANOINESSE.

Eh! tête sans cervelle,
Pas si vite!

LE CURÉ.

Monsieur le marquis de Nivelle,
Appelez donc vos chiens, retenez-les un peu!

LA CHANOINESSE.

Hein! quel jarret!

Elle pousse la barrière et entre dans la clairière.

LE CURÉ, *la suivant.*

Eh bien! je crois que le bon Dieu
A fait suffisamment son miracle et j'estime
Qu'un petit *Te Deum* n'est pas illégitime.

Apercevant Jeanne, sévèrement.

Tiens! vous étiez donc là, vous?... Bonjour!

Revenant à la chanoinesse.

Par bonheur,
L'air du pays natal s'en tire à son honneur.

LA CHANOINESSE.

L'air du pays natal et le lait de ma vache.

LE CURÉ, *maussade.*

Le bon lait n'a jamais fait de mal, que je sache.

LA CHANOINESSE.

C'est qu'il ne voulait pas en boire. Il ne fallait
Pas lui parler d'abord de sa tasse de lait.
Jeanne l'a décidé par une espièglerie.
Raconte donc la chose à l'abbé, ma chérie.

JEANNE, *très troublée.*

Oh! monsieur le curé la sait, dispensez-m'en,
Madame.

LE CURÉ.

Oui, je sais bien, en faisant la maman.

LA CHANOINESSE.

Il est toujours enfant, ce grand Louis, en sorte
Que le lait passant bien lorsque Jeanne l'apporte,
Le matin, le midi, le soir...

LE CURÉ, *devenant aigre.*

Le bon sirop!

LA CHANOINESSE.

Il agit!

LE CURÉ.

Il agit!... il agit!... même trop!...

LA CHANOINESSE, *après avoir regardé le curé.*

Jeannette, descends donc sur la grève et regarde
Si tu trouves des os de seiche...

Jeanne, comme heureuse de s'éloigner, descend par le ravin, lentement.

SCÈNE III

LE CURÉ, LA CHANOINESSE.

LA CHANOINESSE.

Eh! prenez garde,
L'abbé, vous bougonnez un peu bien haut!

LE CURÉ.

Vraiment?

LA CHANOINESSE.

Jeanne peut vous entendre.

LE CURÉ.

Eh bien! mon sentiment
Est que je dois parler et haut, et clair, et ferme,
Et je veux qu'on m'entende encore. Il faut un terme
A ces maternités adoptives.

LA CHANOINESSE, *protestant.*

L'abbé!...

LE CURÉ.

Non, vous ne m'aurez point facilement fourbé.
On ne me mène pas, madame, à l'aveuglette,
Et si ce grand dadais a besoin qu'on l'allaite,
Chargez-vous de ce soin vous-même, j'en rirai,
Mais Jeanne! cent fois non! non!

LA CHANOINESSE.

Monsieur le curé,
Que craignez-vous?... C'est donc sérieux... Je vous jure
Que je ne comprends pas.

LE CURÉ.

Me faites-vous l'injure
De penser que j'irais, sans rime ni raison,
Bavarder?... Non! le feu menace la maison...
Je crie : au feu!

LA CHANOINESSE.

L'abbé, parlons sans parabole.

LE CURÉ.

Vous ne voyez donc rien, madame? Jeanne est folle
Du marquis.

LA CHANOINESSE.

Croyez-vous que ce soit à ce point?

LE CURÉ.

A ce point!... Je comprends, il ne vous déplaît point,
Pour lui faire passer le temps et le distraire,

Qu'on ait un brin d'amour pour Louis. Au contraire,
Il engraisse et cela vous suffit, paraît-il.
Que diriez-vous, pourtant, si ce poison subtil,
Vivifiant pour lui, pris à dose légère,
Était mortel pour Jeanne? Ah! oui, Jeanne exagère!
Jeanne a forcé la dose! Eh bien! votre neveu
Va la forcer aussi, lui, la dose, avant peu.

LA CHANOINESSE.

Que me dites-vous donc, l'abbé? Quelle folie!
Le marquis?

LE CURÉ.

Le marquis.

LA CHANOINESSE.

Jeannette?

LE CURÉ.

Elle est jolie.

LA CHANOINESSE.

L'amour! encor l'amour!...

LE CURÉ.

Je le crains! Un mourant
N'est pas très dangereux; il reste indifférent
A la pure beauté de sa jeune infirmière.
Mais le convalescent, dans cette ardeur première
Qui fait courir en lui comme du nouveau sang,
Je ne m'y fierais pas! Gare au convalescent!

LA CHANOINESSE.

Il est certain, l'abbé, qu'ils sont toujours ensemble...

Il faut les séparer... Voyons, que vous en semble?
Je vais envoyer Jeanne à Quimper?

LE CURÉ.

Brusquement!...
Non! ce serait mauvais. Heurter un sentiment,
Le froisser, quand il est chaste encore, on s'expose
A le surexciter... Non!

LA CHANOINESSE.

Cherchons autre chose.
C'est que je ne vois rien... On ne peut pourtant pas
Renvoyer le marquis s'encanailler là-bas.
Nous ne le pourrions plus retirer de ce gouffre
Une autre fois... Voyons! trouvez... j'ai peur, je souffre;
Vous m'avez mis la mort dans l'âme... c'est affreux!
L'abbé, vous ferez bien quelque chose pour eux...
Et pour moi...

LE CURÉ.

Le moyen, je n'en ai qu'un, madame.

LA CHANOINESSE.

Est-il bon?

LE CURÉ.

Excellent...

LA CHANOINESSE.

Eh bien! alors?...

LE CURÉ.

Mais, dame!
Il ne vous plaira pas, j'en suis sûr.

LA CHANOINESSE.

Il me plaît,
S'il est bon!

LE CURÉ.

Garanti pour un succès complet.

LA CHANOINESSE.

Eh! parlez donc! Mon Dieu, ce curé m'assassine!

LE CURÉ.

On vous a proposé déjà la médecine
Avec le médecin, et vous avez dit non.

LA CHANOINESSE.

A présent, je dis oui, si le remède est bon.

LE CURÉ.

Il faudrait marier Jeanne.

LA CHANOINESSE.

Je la marie.

LE CURÉ.

Vous aviez refusé.

LA CHANOINESSE.

Quelle plaisanterie!
J'ai refusé, c'est vrai; j'accepte maintenant.
Et puis, que trouvez-vous à cela d'étonnant?
J'ai refléchi; Madec me plaît, c'est un brave homme.
Il l'aime toujours?

LE CURÉ.

Oui.

LA CHANOINESSE.

Cela suffit, en somme.
Que Madec vienne; allons le chercher, voulez-vous?

LE CURÉ.

Madec est à la ville. Ah! les hommes sont fous!
Il m'avait menacé d'aller en Amérique.
Un vain rêve, pensais-je, un projet chimérique!
Non! Madec vend le bien de sa mère, à présent.

LA CHANOINESSE.

Il ne faut pas qu'il parte! Ah! ce serait plaisant!
Quand il peut l'épouser! Non, non! il faut qu'il reste!

LE CURÉ.

Un seul mot le fera rester. Nature agreste,
Mais tendre et poétique et dévouée, il n'a
Qu'une seule pensée où son cœur s'obstina :
Jeanne! Depuis trois mois, fidèle à sa promesse,
Il n'a pas dit un mot à Jeanne. Après la messe,
Le dimanche, il se tient auprès du bénitier
Quand vous passez. Parfois, dans le petit sentier,
Lentement il vous suit, de loin, sans qu'on le voie...
Et c'est toute sa peine et c'est toute sa joie!

LA CHANOINESSE.

Les choses sont en bon état de ce côté.
Jeanne, elle, en tout ceci fera ma volonté.
Vous tenez le galant, je réponds de la belle.

LE CURÉ.

Peut-être.

LA CHANOINESSE.

Je voudrais qu'elle fît la rebelle!

J'ai quelque droit de lui faire entendre raison;
Je remplace sa mère, après tout!

LE CURÉ.

Le poison
A fait de grands progrès; voudra-t-on du remède?

LA CHANOINESSE.

La voici qui revient... Allons, il faut qu'on m'aide,
Aidez-moi. Vous étiez opposé, vous aussi,
A cette union-là.

LE CURÉ.

Madec a réussi
A me persuader qu'elle était nécessaire.
On est vite gagné par un amour sincère.
Enfin, je veux donner à Jeanne un protecteur
Qui saura se dresser de toute sa hauteur
Entre elle et le péril menaçant de ses rêves :
Un mari!... Le devoir!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE.

La coulée et les grèves
Des deux côtés, j'ai tout exploré, mais en vain.
En vain, non; car là-bas le coup d'œil est divin.
La mer remonte; il est six heures et demie.

LA CHANOINESSE.

Mes serins attendront... En attendant, m'amie,
Viens-t'en çà. Nous avons à causer tous les trois.

JEANNE.

A causer?

LA CHANOINESSE.

Entre nous. Nous sommes seuls; je crois
L'occasion très bonne à saisir.

JEANNE.

Quel mystère!
Vous allez m'effrayer.

LA CHANOINESSE.

Bah! veux-tu bien te taire!
T'effrayer? Que nenni! mon mystère n'ayant
Pour une belle fille, oh! mais rien d'effrayant.
Je veux te marier.

JEANNE.

Moi, madame?

LA CHANOINESSE.

Toi-même.

JEANNE, *avec une joie qui se méprend.*

Mais qui donc peut songer?

LA CHANOINESSE.

Quelqu'un.

JEANNE.

Et qui donc m'aime?

LA CHANOINESSE.

Nous voudrions bien voir qu'il ne vous aimât pas!
Il t'adore, on peut bien te le dire tout bas,
Comme on n'adore plus, si ce n'est dans les livres.
D'ailleurs il a du bien. L'abbé?

LE CURÉ.

Deux mille livres
De rente, lui venant de sa mère, en biens fonds.

LA CHANOINESSE.

Un homme honnête, droit, de principes profonds...

JEANNE, *tristement.*

C'est Jacques!

LE CURÉ.

Oui.

JEANNE.

Je n'ai jamais été coquette
Pourtant.

LE CURÉ.

Et pour cela tu faisais sa conquête.

LA CHANOINESSE.

Allons! que penses-tu de notre candidat?

JEANNE.

Pourtant je n'ai rien fait pour qu'il vous demandât
Ma main!... J'avais six ans lorsque ma mère est morte.
C'était le soir. J'étais à pleurer sur la porte,
Quand il passa devant chez nous, lui, grand garçon.

Il me prit dans ses bras, et je sais la chanson
Qu'il me chanta de sa bonne grosse voix tendre :

Jamais je n'oublierai
La fille au coupeur de paille,
Jamais je n'oublierai
La fille au coupeur de blé!

Voilà longtemps. Eh bien! je crois encor l'entendre.
Il me berçait très doucement... Je m'endormis...
Et nous étions restés toujours très bons amis
Depuis lors... Il était mon maître en amusettes;
Il dénichait les nids et cueillait les noisettes,
Et me menait à tous les pardons, par la main.
Quand un méchant garçon, parfois, dans le chemin,
Voulait me faire peur, le soir : « Si tu m'attaques,
Lui criais-je, tu sais, j'irai le dire à Jacques! »
Et j'ai grandi, l'aimant comme mon frère aîné.
Lui m'aimait autrement, et je l'ai deviné,
Un jour que son adieu m'avait intimidée.
Alors, depuis ce jour, je n'eus plus qu'une idée,
Le déshabituer de moi très doucement
Et détacher son cœur, sans même un froissement,
Puisque je ne peux pas partager sa chimère...

LA CHANOINESSE.

Voyons, écoute-moi. Je remplace ta mère
Et je veux ton bonheur. Ce garçon te vaut bien;
Il n'est pas laid, il est honnête, il a du bien...
Mets un peu de bon sens dans ta cervelle creuse.

JEANNE.

Madame!

LA CHANOINESSE.

Et je ne te vois pas si malheureuse

De l'épouser. D'ailleurs, songe bien à ceci :
Tant que je serai là, tu n'as pas de souci,
Mais je mourrai.

JEANNE.

Madame.

LA CHANOINESSE.

Ah ! mais la chose est telle
Que je la dis. Crois-tu que je sois immortelle ?
Moi, je ne le crois pas, vraiment. Après ma mort,
As-tu quelqu'un qui se chargera de ton sort ?

JEANNE.

Il ne me faut qu'un coin ; je tiens si peu de place.

LA CHANOINESSE.

Encore faudra-t-il le trouver ?

JEANNE.

Ah ! la glace
Est moins froide que vos paroles. Par pitié,
Madame...

LA CHANOINESSE.

C'est sincère et de bonne amitié,
Et dans ton intérêt, Jeanne.

JEANNE.

Si l'on m'exile
De Keruzel, Quimper me réserve un asile,
Le couvent.

LE CURÉ.

Le couvent !

LA CHANOINESSE.

Le couvent! Il fallait
Cette rengaine encore au bout du chapelet!
Le couvent! Beau refuge à toutes leurs folies!
Oui, parce qu'elles ont vingt ans et sont jolies,
Toutes ces Cendrillons ont l'âme en désarroi
De ne point voir venir quelque beau fils de roi.
A la rigueur, peut-être encor recevraient-elles
Le soleil en jupons et la lune en dentelles
Des mains d'un simple duc ou d'un humble... marquis.

JEANNE.

Oh! je comprends!

A la chanoinesse.

Madame, assez!

LA CHANOINESSE.

Non, c'est exquis,
Ma parole d'honneur! et quand on leur propose
Quelque brave garçon, mais sans titre et sans pose,
Plutôt que ne se point établir en haut lieu,
Ces Gothons-là s'en vont se marier à Dieu,
Qui leur semble, à tout prendre, assez bon gentilhomme.
Pourtant vous devriez être flattée, en somme,
Et très flattée, entendez-vous, à vingt-trois ans!
J'en avais trente, moi, quand monsieur de Brézans
S'informa de ma dot et, la trouvant légère,
S'en tint là! Que ceci vous serve, la bergère!
Et cependant j'étais d'assez bonne maison.

JEANNE, *faisant effort pour être calme.*

Vous avez fait appel, madame, à ma raison;
Et le peu que j'en ai s'indigne à la pensée

Qu'on se marie ainsi, sans goût, presque forcée...
Je ne dédaigne pas Jacques, mais mon désir,
Si je prends un mari, serait de le choisir...

LA CHANOINESSE.

Qui voulez-vous choisir?

JEANNE, *avec un sourire triste.*

L'inconnu de mes rêves.

LA CHANOINESSE.

Celui qu'on va chercher, le soir, le long des grèves...

JEANNE, *révoltée.*

Madame, je ne sais, mais...

LE CURÉ.

Tais-toi, mon enfant;
On ne t'accuse pas; ton passé te défend.
Moi, je suis ton ami, je suis vieux, je suis prêtre,
Je vois ton avenir en jeu; je dois peut-être
Te dire ma pensée aussi, sincèrement.

JEANNE, *très doucement.*

Oui, monsieur le curé, dites.

LE CURÉ.

Mon sentiment,
Le voici... Tu parlais de couvent; moi, ma fille,
J'ai rêvé mieux pour toi; j'ai rêvé la famille!
Un mari, des enfants...

JEANNE.

Je voudrais... Bien vraiment,
Je voudrais... Je ne puis.

LE CURÉ.

Tout autre rêve ment.
N'en crois pas de plus haut et de plus doux, Jeannette,
Que celui qui fleurit pour toi la maisonnette
De Kergozic.

JEANNE, *étouffant des sanglots.*

Monsieur le curé!

LE CURÉ.

Ne crois pas,
Si haut que soit ton but, que Jacques soit trop bas
Pour l'atteindre. Tu peux le prendre côte à côte;
Il est à la hauteur de l'âme la plus haute...

LA CHANOINESSE, *s'emportant.*

Non! non! ses rêves vont de tout autre côté.
Qu'elle ne veuille pas faire la volonté
De ceux qui sont ici pour remplacer sa mère,
C'est bien! mais elle ira poursuivre sa chimère
Loin d'ici; je serais trop sotte d'héberger
Dans ma maison un trouble et peut-être un danger.

JEANNE, *éclatant.*

Oh! c'est trop! non, c'est trop! O la méchante femme,
Qui me torture et m'injurie et me diffame
Et me chasse!

LE CURÉ, *voulant calmer Jeanne.*

Jeannette!

JEANNE, *résolument.*

Eh bien! je m'en irai!

LA CHANOINESSE.

Avec elle, voilà, tout est exagéré...
La chasser... Les mots creux... Écoute, ma chérie,
Et je vais t'expliquer...

JEANNE, *avec fierté.*

Madame, je vous prie...
J'en ai trop entendu... j'ai compris... C'est assez...

Ne pouvant contenir ses sanglots, Jeanne se sauve dans le bois.

SCÈNE V

LE CURÉ, LA CHANOINESSE.

LA CHANOINESSE.

Quel air!

LE CURÉ.

Vous lui parlez trop dur, vous la blessez.

LA CHANOINESSE.

Oui, vraiment, il faudrait que l'on prît des mitaines!
Je suis lasse, à la fin, d'ouïr ses turlutaines
De rêve, d'idéal, d'amour, *et cætera.*
Elle veut me quitter, elle nous quittera!

LE CURÉ.

Si pourtant vous aviez précipité la crise.
Sait-on tout ce qui sort d'une âme que l'on brise?...
Que dira le marquis?... Vous avez tout gâté!

LA CHANOINESSE.

Le marquis?... Le marquis fera ma volonté.
Je voudrais voir qu'il prît parti pour la donzelle!
Elle parle d'un ton! On la croirait chez elle!
Pas encor!

LE CURÉ.

Dame! moi, je n'aurais rien brusqué.
Attendre, biaiser, c'était tout indiqué.
Heurter, froisser, non pas!

LA CHANOINESSE.

L'abbé, moi, je m'emporte.

LE CURÉ.

Et puis, est-il décent de jeter à la porte
Une enfant sans parents, qui n'a ni feu ni lieu?
Non. Vous en répondez, madame, devant Dieu,
Et si quelque malheur arrivait...

LA CHANOINESSE.

Hé! sainte Anne!
Me voilà maintenant responsable de Jeanne!

On entend chanter à gauche :

Jamais je n'oublierai
La fille au coupeur de paille!

LE CURÉ.

C'est Madec qui revient de Quimper.

LA CHANOINESSE.

Et joyeux,
Puisqu'il chante.

LE CURÉ.

Oh! j'ai vu des larmes dans les yeux
De beaucoup qui chantaient, mais seulement des lèvres.

La voix :

Jamais je n'oublierai
La fille au coupeur de blé!

LE CURÉ.

Ces vieilles chansons-là dodelinent les fièvres.

Jacques entre à gauche, tête basse... Il s'arrête en apercevant le curé et la chanoinesse.

SCÈNE VI

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES.

Ah! monsieur le curé... Madame...

LA CHANOINESSE.

Tu reviens
De Quimper?

LE CURÉ.

En chantant.

LA CHANOINESSE.

Le cœur joyeux.

JACQUES.

Oh!

LA CHANOINESSE.

Tiens!
Justement nous allions tous les deux à ta ferme.
L'oreille gauche a dû te tinter fort... Sois ferme,
Car tu vas recevoir de la joie en plein cœur!

JACQUES.

Qui? moi?

LE CURÉ, *à la chanoinesse.*

Que faites-vous?

LA HANOINESSE.

Ton amour est vainqueur,
Mon garçon, et je mets de l'atout dans tes cartes!
On prétend que tu pars, je défends que tu partes.
Tu peux aimer Jeannette. A partir de ce jour,
Je t'autorise même à lui faire ta cour.

JACQUES.

Vrai! C'est bien vrai, monsieur le curé? Dites?

LE CURÉ.

Dame!
Tu l'entends.

JACQUES.

Oui, j'entends... j'entends... Merci, madame.
C'est toujours dur, allez, de s'en aller si loin.
J'aimais bien Kergozic; c'est un bon petit coin;
J'y serais bien heureux avec Jeanne.

LE CURÉ.

Dieu fasse!

LA CHANOINESSE.

Et maintenant, sais-tu, mon garçon, à ta place,
J'irais conter la chose au marquis, dès ce soir,
Après souper. Alors, on pourrait, sans surseoir,
En parler à Jeannette, et vogue la galère!

Au curé, bas.

Et moi, je vais tâcher de calmer la colère
De la belle. Tout peut s'arranger.

JACQUES, *regardant vers la droite.*

Mais vraiment
Les voici, tous les deux, juste à commandement.

LE CURÉ, *à part, à la chanoinesse.*

Madame, vous voulez?... Votre audace me trouble!

LA CHANOINESSE.

Je vais savoir, du moins, en jouant quitte ou double.

Haut.

Regarde-le courir! hein, Jacques, quel jarret!...

LE MARQUIS, *dans le bois.*

Jeannette!

JEANNE.

Non! laissez!

LE MARQUIS.

Je saurai ton secret.

Jeanne et le marquis entrent à droite en courant. Ils s'arrêtent tous deux en apercevant le curé, la chanoinesse et Jacques.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE MARQUIS, JEANNE.

JEANNE, *surprise.*

Ah!

LE MARQUIS.

Mon curé, ma tante et Jacques! Dieu me damne!

LA CHANOINESSE, *se couvrant le visage.*

Oh!

LE MARQUIS.

Vous allez m'aider à savoir ce que Jeanne
Veut me cacher. Je l'ai rencontrée ici près,
Pleurant.

JEANNE.

Mais je n'ai rien.

LE MARQUIS.

Tu pleurais.

JEANNE.

Je pleurais
Parce que je pensais à des choses... passées.

LE MARQUIS.

Alors, tu ne veux pas nous dire tes pensées?...

JEANNE.

Non.

LE MARQUIS, *à part, en une pensée soudaine.*

Mon Dieu! si j'avais troublé ce cœur d'enfant!

LE CURÉ.

Garde ton secret, Jeanne.

LA CHANOINESSE.

Et puis on vous défend,
Entendez-vous, monsieur? d'insister davantage.

Bas, au curé.

Du moment qu'ils n'en sont pas encore au partage
Des chagrins, nous avions exagéré.

LE CURÉ.

Tant mieux!

JACQUES.

Mademoiselle Jeanne, il faut sécher vos yeux,
Car les pleurs, voyez-vous, sont de mauvais augure,
Et, quand on ne sait pas... on pense... on se figure...

Il est très intimidé et ne peut pas achever. Alors, se tournant vers le marquis.

Monsieur Louis, je vais parler à vous premier,
Car vous êtes le maître et je suis le fermier.
Et puis, dame! avec vous je me sens plus à l'aise
Et je serais content que mon projet vous plaise.

LE MARQUIS.

Parle, Jacques, tu sais que je suis ton ami.

JACQUES.

Je veux me marier.

LE MARQUIS.

As-tu choisi parmi
Les filles de chez nous celle que tu nous offres
Pour fermière? Aura-t-elle un trésor dans ses coffres?

JACQUES.

Elle a tous les trésors dans ses yeux, et je l'ai
Choisie en Keruzel.

LA CHANOINESSE, *s'interposant.*

Madec m'avait parlé
De son projet, voilà six mois. C'est chose grave,
Un mariage, et, bien que Jacques soit très brave,
Très bon, fils de parents braves et bons aussi,
J'ai voulu réfléchir. Aujourd'hui, le voici
Qui nous revient, ayant toujours la même idée :
Il a persévéré, je me suis décidée.
Bref, il a mon appui, comme il aura le tien,
J'en suis sûre. Il s'agit de Jeanne.

LE MARQUIS, *surpris.*

Jeanne!

Se remettant.

Eh bien!
Je suis peu compétent, mais, puisqu'on me consulte,
Je pense qu'il ne faut en ceci rien d'occulte :
Jeanne n'a qu'à répondre elle-même!

LA CHANOINESSE.

En effet...

LE MARQUIS.

Il faut l'interroger.

LA CHANOINESSE.

Eh! je l'ai déjà fait!

LE MARQUIS.

Qu'a-t-elle répondu? voilà tout le problème.

LA CHANOINESSE.

Jeanne m'a répondu qu'elle estime, qu'elle aime
Jacques comme un ami...

JEANNE, *lentement, avec un regard anxieux vers le marquis.*

Mais que, jusqu'à ce jour,
Je n'avais pas pensé qu'on pût m'aimer... d'amour.

Le marquis fait un mouvement.

JACQUES, *se méprenant aux paroles de Jeanne.*

Peu m'importe quel nom donner à ma tendresse :
Amour, affection, amitié? Peut-être est-ce
Un de ces noms. Peut-être aussi bien tous les trois.
Autre chose peut-être et plus encor! Je crois
Que c'est tout ce que j'ai de meilleur dans mon être.

LA CHANOINESSE, *l'interrompant.*

Alors, en hésitant, elle m'a fait connaître
Certain petit projet d'une tête à l'évent :
Elle a parlé d'entrer au couvent.

JACQUES *et* LE MARQUIS.

Au couvent!

LE MARQUIS, *devenant plus inquiet.*

Quand vous a-t-elle dit cela?

LA CHANOINESSE.

Mais tout à l'heure
Seulement; j'en ai ri.

JEANNE, *nerveusement.*

Voilà pourquoi je pleure.

LE MARQUIS, *à part.*

Le mal est fait. Je dois le réparer pourtant.

LA CHANOINESSE.

Et nous la sermonnions là-dessus, tant et tant,
L'abbé Le Braz et moi.

LE MARQUIS.

Vous avez bien fait, certe.

A Jeanne.

Pourquoi s'enfermer là, quand la vie est ouverte
De tous côtés à tous les espoirs de bonheur?
Je n'aime pas beaucoup faire le sermonneur,
Mais je suis ton ami, Jeanne, mieux, ton grand frère;
De quelle obsession veux-tu donc te distraire?
Quels espoirs abusés ou quels rêves déçus
Te font chercher le grand remède de Jésus?
La vie est calme ici; nulle mauvaise idée
N'y pourrait pénétrer dans ton âme obsédée
Et troubler le repos de ta jeune vertu.
Tes rêves, chère enfant, mais quels rêves fais-tu,
Sinon de vivre heureuse à ton foyer de femme?
Ton espoir est celui qui, toutes, vous affame
D'un unique désir candide et triomphant,
Et qui tient tout entier dans vos deux bras : l'enfant!

JEANNE, *sombre et à voix basse.*

Monsieur Louis! Monsieur Louis!

LE MARQUIS, *lui posant une main sur l'épaule.*

Non, Jeanne, écoute :
C'est ma tasse de lait. Bois donc, et cette goutte

Encore, et tu boiras la tasse jusqu'au fond;
Et tu te débattras peut-être, comme font
Tous les petits enfants quand la drogue est amère;
Mais je te contraindrai comme fait une mère,
Pour que je puisse aussi me dire avec fierté :
Ce que je lui fais boire ainsi, c'est la santé.

Jeanne a écouté le marquis, tête basse, cherchant à comprendre le fond de sa pensée.

LA CHANOINESSE.

C'est mon neveu qui parle. Ah! j'en reste saisie!
Prenez une leçon, l'abbé.

LE CURÉ, *souriant avec tristesse.*

De poésie!...

Se reprenant, avec gravité.

Cela suffit parfois pour monter jusqu'aux cieux.

LE MARQUIS, *allant au curé et le regardant bien en face, gravement.*

Non, l'abbé. Comprenez, si vous pouvez; c'est mieux!

LE CURÉ, *après l'avoir regardé.*

Alors c'est bien, mon fils, car je te crois sincère.

JEANNE, *à part, tristement.*

Je comprends... c'est fini!

LE MARQUIS, *au curé.*

Voulez-vous que je serre
Leurs deux mains devant vous? Je le puis. Voulez-vous?

LE CURÉ.

Mon ami, mon enfant, cet instant m'est bien doux!
Pardonne; je t'avais soupçonné.

LE MARQUIS *va vivement à Jacques, lui prend la main et l'amène devant Jeanne.*

Tiens! Jeannette,
Ton rêve, le voilà, le rêve pur, honnête,
Le seul que tu pourras avouer, et je veux
Moi-même, comprends-tu? joindre mes vœux aux vœux
De Jacques... Vous serez heureux, je le souhaite
De tout cœur...

Se penchant près d'elle et très bas.

Ton mari, voilà le vrai poète!

JACQUES.

Jeanne, rappelez-vous, moi, j'y pense souvent,
Le triste soir d'hiver où je passais devant
La maison que venait de quitter votre mère.
Vous pleuriez, car déjà la vie était amère
Pour celle qui restait orpheline à six ans.
Je vous pris dans mes bras que je fis complaisants
A l'enfant qui voulait y reposer, et, comme
Vos yeux étaient pesants, pour bercer votre somme
Je me mis à chanter, et le sommeil vous prit.
Alors il me passa follement par l'esprit
Que vous étiez bien seule et bien abandonnée
Et que ce devait être, à moi, ma destinée
De rester près de vous avec fidélité
Pour vous sauver du mal, toujours... Je suis resté!
Voilà longtemps!... mais moi, j'ai gardé ma folie.
Vous êtes aujourd'hui mille fois plus jolie,
Mais vous pleurez toujours... Moi, je suis plus hardi,
Et quoique, tous les deux, nous ayons bien grandi,
Je vous ouvre les bras... Voulez-vous que je chante?

Un silence.

LE CURÉ, *à la chanoinesse.*

Comme il a dit cela d'une façon touchante!

LA CHANOINESSE.

Son discours amoureux était presque décent!

LE MARQUIS.

C'est un grand cœur.

JEANNE, *d'un ton ambigu.*

Monsieur le marquis y consent,
Jacques. Vous pouvez donc remercier le maître
Qui veut bien m'accepter pour fermière et permettre
Que je sois à vous.

LE MARQUIS, *à part, avec angoisse.*

Oh!

JEANNE, *d'un geste automatique.*

Jacques, voici ma main.
Le maître voudra bien, à partir de demain,
Autoriser la cour que vous allez me faire.
Je suis donc fiancée à vous, mais je diffère
D'ici deux mois encor le mariage.

LA CHANOINESSE.

Allons!
J'ai vu se fiancer à des termes plus longs!
A part.
Et puis, ce n'est pas trop, deux mois, pour faire envie!

JACQUES, *baisant Jeanne au front.*

Jeanne, je suis à vous, et pour toute la vie.

LA CHANOINESSE, *tirant l'abbé par la manche.*

Nous, l'abbé, maintenant allons souper; j'ai faim.

LE CURÉ, *suivant la chanoinesse, avec un regard inquiet vers Jeanne.*

Comme elle a dit cela d'un air bizarre!

JACQUES.

Enfin
Je vais donc m'endormir pour faire de beaux rêves!...
Au revoir!

Il envoie un baiser à Jeanne, et s'éloigne dans le bois en chantant :

Jamais je n'oublierai
La fille au coupeur de paille,
Jamais je n'oublierai
La fille au coupeur de blé!

Le curé et la chanoinesse ont disparu dans l'avenue de Keruzel.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, JEANNE.

LE MARQUIS, *après avoir regardé Jeanne, qui est allée vers la fontaine et y a pris son panier, comme pressé de s'éloigner et de fuir une mauvaise pensée.*

Moi, je vais rentrer le long des grèves!

Jeanne a pris dans le panier la tasse, et violemment l'a jetée dans l'eau. Le marquis fait un mouvement vers elle.

Jeanne, qu'avez-vous fait?

JACQUES, *dans le bois, chantant.*

La fille au coupeur de paille...

JEANNE *tressaille au son de cette voix, comme à la pensée d'être bercée encore dans les bras de celui qui chante. Un tremblement la secoue; elle fait un pas vers le marquis et lui prend la main.*

Ah! tu me défendras,

Toi!

LE MARQUIS, *essayant de se dégager, et d'un geste rappelant le souvenir de Jacques.*

Jeanne!...

Tous deux restent immobiles, sur le point de s'enlacer.

JACQUES, *plus loin.*

La fille au coupeur de blé...

Les mains de Jeanne se sont jointes autour du cou du marquis. Elle est tremblante, affolée, écoutant la chanson.

LE MARQUIS, *se défendant encore.*

Non!

JEANNE, *laissant tomber la tête sur son épaule, suppliante, mourante...*

Pas lui!... Toi! Louis! Dans tes bras!

Le marquis, à bout de forces, saisit Jeanne dans ses bras. Dans une étreinte passionnée, leurs lèvres se rencontrent et s'unissent. On entend la voix de Jacques, qui reprend la chanson.

ACTE TROISIÈME

Un cimetière. A droite, l'église dont on aperçoit le chevet; au premier plan, dans une construction basse dépendant de l'église, la porte de la sacristie. Appuyée au chevet, une chapelle funéraire sur le fronton de laquelle on lit : *Kerusel.* Un peu en avant, du même côté, une tombe encadrée de buis et fleurie de chrysanthèmes. A gauche, le presbytère. De cette maison part un mur bas, qui va obliquement vers la droite. En sa moitié, il est percé d'une ouverture qui donne accès au cimetière. Une route le longe, au delà de laquelle on aperçoit des rochers et la mer. Matinée d'hiver.

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUES *arrive à droite par le chemin, tête nue. Il entre dans le cimetière et s'avance jusque sous les fenêtres du presbytère dont les volets sont clos.*

Pas encore levé!... J'attendrai... Fille fausse!
Elle avait dit deux mois!... Voilà comme on se gausse
D'un brave homme... Trois mois déjà... Non, je suis fou!
Je devrais... Qu'est-ce donc qui me serre le cou?...

Il respire bruyamment, comme s'il étouffait.

Je devrais m'en aller... Il va rire, peut-être!

Portant la main à son front.

Oh! j'ai la tête en feu... Je vais parler au prêtre!
Le prêtre ne peut pas rire, si l'homme rit.
Non! Il me passe un tas de choses par l'esprit.
Ah! je suis malheureux!

On entend sonner six heures.

Six heures!

Une fenêtre s'éclaire.

Il se lève!...
Enfin!... Ce n'est plus vivre! On dirait que je rêve!
Elle ne m'aime pas... oh! cela, c'est certain!
Mais l'aime-t-elle, lui?...

Regardant la fenêtre.

Qu'il est lent, ce matin!

Marchant.

Je les guette... Jamais ils ne sortent ensemble...
Ils se suivaient toujours, autrefois... Il me semble
Qu'ils ne se parlent plus... même, c'est affecté.
Oh! ce marquis!... Qui sait?... Peut-être par bonté
Pour moi!... Non!... Par respect pour elle!... Comédie,
Peut-être!... Oh! cette Jeanne, elle serait hardie
De se jouer ainsi de moi... Si je savais...
Si je...

Il fait un geste de menace; puis s'arrêtant.

Je l'aime trop, cela me rend mauvais.
Oh!

Il court sous la fenêtre et appelle doucement :

Monsieur le curé!...

Il écoute un instant.

C'est dit, je serai ferme

Avec Jeanne... A la fin, je prétends mettre un terme
A toutes ces lenteurs dont je suis torturé.
Si c'est oui, bien! si c'est non...

Retournant sous la fenêtre et appelant plus fort.

Monsieur le curé!
C'est moi, Jacques Madec.

Une fenêtre s'ouvre derrière les volets éclairés.

SCÈNE II

JACQUES, LE CURÉ.

LE CURÉ, *derrière les volets.*

Toi, mon fils, à cette heure?
Quelle nouvelle donc? Mauvaise?

JACQUES.

Ni meilleure
Ni pire ce matin qu'hier.

LE CURÉ.

Mon pauvre ami,
Je vois que cette nuit tu n'as pas bien dormi...
Je descends.

JACQUES.

Je n'ai pas fermé l'œil, et j'envie
Ceux dont les yeux sont clos pour jamais à la vie...
Ne plus la voir! Ne plus y penser! Plus jamais!
Quel bonheur!... Oublier la Jeanne que j'aimais...

Non, cette Jeanne-là méritait bien qu'on l'aime.
Petite, rose, bonne, autrefois... Mais la blême,
La grande et la méchante, aujourd'hui!... Celle-là,
Je voudrais bien ne plus l'aimer...

On entend grincer la serrure. La porte du presbytère s'ouvre; le curé paraît. Il a son manteau et son chapeau, et porte une lanterne allumée.

LE CURÉ.

Là! me voilà!
Viens çà, toi...

Regardant Jacques et le tâtant.

Front brûlant! œil brillant, mains glacées...
Je te croyais guéri de tes fièvres passées.
Je t'avais trouvé calme — oh! relativement! —
Depuis quelques jours... Non?... Et pas un argument
Ne te convainc, et ma logique la plus belle
Ne peut plus rien, alors, sur ton cerveau rebelle?...

JACQUES.

J'ai résolu d'aller voir Jeanne, ce matin,
Et d'en finir...

LE CURÉ.

Oui-da! tu feras le hautain
De loin, et puis, de près, serviteur! bouche close!

JACQUES.

Non! cela ne peut plus se prolonger... On glose
Autour de moi... J'entends tous leurs *et cætera*.
Je ne peux plus attendre... Ou Jeanne fixera
Une date, et prochaine, à notre mariage,
Ou bien je romprai tout sur-le-champ.

LE CURÉ.

C'est bien sage,
Pour être exécuté par un simple amoureux!
Tâche de le faire.

JACQUES.

Oui, je suis trop malheureux.

LE CURÉ.

Car, puisque enfin on peut se délier la bouche,
Je commence à trouver son attitude louche...
Veut-elle t'épouser? Si oui, finissons-en,
Mariez-vous. Si non, comme un bon paysan,
Romps et dépêche-toi d'en épouser une autre.
Va!... mais auparavant, viens dire patenôtre
Avec moi.

JACQUES.

Je veux bien.

LE CURÉ.

La prière, vois-tu,
Pour donner du ressort à l'esprit abattu,
C'est encor ce qu'on sait de meilleur; et l'athée,
— Voilà le châtiment de l'âme révoltée! —
Lorsque tout ici-bas lui manque, est bien penaud
De n'avoir pas quelqu'un à qui parler là-haut.

Ouvrant la porte de la sacristie.

Viens donc, tu sonneras ma messe à la demie.
Ça défatiguera le père Jérémie
Qui se fait vieux; et puis, comme aux jours d'autrefois,
Tu me la répondras de ta plus belle voix...
La répondre! toi qui pouvais la dire...

JACQUES, *rêveur.*

Prêtre!...

LE CURÉ.

Oui, prêtre du bon Dieu!

JACQUES, *vivement.*

J'aurais mieux fait, peut-être...

Il entre précipitamment dans la sacristie. Le curé va le suivre, quand il aperçoit le marquis, debout sur les rochers, au fond, et regardant la mer.

SCÈNE III

LE MARQUIS, LE CURÉ.

LE CURÉ.

Tiens! lui! déjà levé... Que fait-il donc ainsi
A regarder la mer?

Pris d'une peur subite.

Ah! Louis!

LE MARQUIS, *se détournant.*

Vous ici!

LE CURÉ.

Oui, si matin, que fais-tu là?

LE MARQUIS.

Je me promène...
Je ne me savais pas si près de ce domaine,

Pourtant.

Entrant dans le cimetière.

Je n'aime pas faire visite aux morts.

LE CURÉ.

Ce sont gens peu polis, qui parlent de remords;
Mais là,

Il montre l'église.

le Dieu vivant parlerait d'espérance.

LE MARQUIS, *s'animant.*

Espérance et remords! Que Votre Révérence
M'excuse, mais ce sont de jolis ballons creux!
Les malins et les sots se les jettent entre eux
Et s'amusent à leurs belles couleurs de rêve.
Mais voilà qu'un beau soir, un coup d'ongle les crève!
Espérance de quoi?... Je n'espère plus rien...
J'ai vu le fond de tout!... Désormais, je sais bien
Que je serai toujours dupe de ces chimères
Dont le rêve me fait des bonheurs éphémères,
Qui m'échappent sitôt que je les veux saisir.
La science, la foi, l'amour, l'art, le plaisir,
Vaines illusions par mon souffle animées!
Mirages, tout cela, fantômes et fumées!...
L'art aux mains des marchands, réduit au vil emploi
D'amuser une foule et de subir sa loi!
La science, sapant toutes les certitudes,
Arrachant notre cœur aux douces habitudes
Et jetant notre esprit dans l'abîme béant
Du doute, tout d'abord, et bientôt du néant!
Le plaisir! Qu'il vous prenne, et vous êtes la proie
De tout ce qui torture et de tout ce qui broie,
Et vous sentez bientôt, dans son spasme enjôleur,

Qu'un cri de volupté n'est qu'un cri de douleur...
La foi! Vous cherchez Dieu dans l'ardeur de votre âme,
Le Dieu consolateur que tout en vous réclame;
Vous l'appelez! En vain! Vous comprenez trop tard
Qu'il est partout présent et qu'il n'est nulle part!

LE CURÉ.

Tu blasphèmes! tais-toi!

LE MARQUIS.

Non, je souffre, je crie.
Laissez donc!... Et l'amour, la vieille duperie!
La folle illusion qui vous trompe toujours.
Riez, pleurez! Le mal suivra le même cours;
Toujours vous vous prendrez à la mine confuse
De ces femmes, dont l'œil modeste se refuse,
Dont la main semble fuir la vôtre, et dont la voix
A les timidités de la première fois.
Et vous les adorez, ces immatérielles,
Et vous tremblez déjà de voir s'ouvrir les ailes
Qui les emporteront loin de vous dans les cieux,
Ces cieux dont l'azur même est moins pur que leurs yeux!
Naïfs, on vous jouait. Leur vertu n'est qu'un leurre;
Leur pudeur, un appât!... Elles attendaient l'heure
De pouvoir se donner utilement à vous!
Eh bien! prenez-les donc, mais, si vous n'êtes fous,
Ouvrez vite les bras qui les ont enlacées;
Chassez-les, trop heureux si parmi vos pensées
Ne vit pas à jamais l'obsession du soir
Où dans vos bras d'amant l'ange s'est laissé choir!...
Surtout pas de remords! pas plus que d'espérance!...

LE CURÉ.

Je devine ton mal au cri de ta souffrance,

Mon fils. Il est de ceux qu'on nous confie, à nous,
Vieux prêtres, dans l'église, à voix basse, à genoux.
C'est là que tu pourras m'ouvrir ton cœur. Oui, souffre
Que la main d'un ami t'arrête au bord du gouffre,
Qu'il te montre le ciel et qu'il t'y fasse voir
Le pardon et la paix comme un suprême espoir!
Non, ne blasphème pas l'espérance; c'est elle
Qui déjà t'a sauvé de la torpeur mortelle
Où ta vie a failli s'éteindre, pauvre enfant!
Si tu n'espérais pas, mais serais-tu vivant?
Qui donc te retiendrait encor sur cette terre?

LE MARQUIS, *dont l'exaltation va croissant.*

Qui me retient? La peur! mon regard qui s'altère,
Mon pouls qui bat, mon corps qui frissonne, en pensant
A la blessure... Non! je ne veux pas de sang!
Je suis lâche!... Tenez! dans la mer, on s'approche,
On tombe... Mais le front peut heurter une roche!...
Se blesser!... Ah! le sang qui coule partout... là...

LE CURÉ, *lui montrant la mer.*

Mais alors... tout à l'heure...

LE MARQUIS, *baissant la tête.*

Oui.

LE CURÉ.

C'était donc cela?
Tu voulais?... Ah!

LE MARQUIS, *prenant un revolver.*

Ceci... ce bijou d'étagère,
Presque un jouet, cette arme élégante et légère,
Qu'une femme tiendrait dans sa main... Quand je veux...

Il fait le geste de tirer.

Je ne peux pas... j'ai peur... C'est nerveux... c'est nerveux!

Riant et pleurant à la fois.

Je n'ose pas!...

Il jette le revolver.

LE CURÉ.

Tais-toi, Louis. Il faut te taire!
Ne parle pas ainsi. Respecte au moins la terre
Où dorment dans la paix du Seigneur tous les tiens.

Le marquis fait un mouvement et suit du regard le geste du curé qui lui montre la chapelle des Keruzel.

Ceux-là n'avaient pas peur, car c'étaient des chrétiens!
Ils vivaient fièrement, joyeux, mais toujours graves,
Et mouraient lorsque Dieu leur faisait signe, en braves,
Transmettant le dépôt de leur nom, de leur foi,
De leurs biens, à leurs fils...

LE MARQUIS, *s'exaltant toujours plus.*

Des fils! des fils de moi!
Je n'en veux pas! Des fils! Quelle est donc la drôlesse
A qui je payerais une heure de faiblesse
Par ce don de moi-même en ma chair et mon sang?
Non! la farce d'amour grimacée en passant
N'a qu'un acte, et vraiment elle serait hardie,
La femme qui, jouant une autre comédie,
Le lendemain, voudrait prolonger mon émoi
Dans sa maternité douteuse... Un fils... de moi!
Mais je l'étoufferais, le monstre, avec sa mère...
N'est-ce pas, Keruzel?

LE CURÉ.

Que ton âme est amère,

Mon pauvre enfant! Pourtant, même au fond de ce fiel,
Je vois briller encor comme un reflet du ciel
Qui réjouit mon cœur de vieillard et de prêtre.
Cette peur de te voir survivre en un pauvre être,
Héritier maladif de ta perversité,
C'est comme un dernier cri de pudique fierté.
Ce n'est pas d'un chrétien que sa faute terrasse,
Mais c'est d'un gentilhomme encore... C'est la race
Qui se réveille en toi par un dernier remords.
Le Dieu vivant se tait dans ton cœur, mais les morts
Y parlent. Oui, ceux-là que la terre nous cache,
Les grands aïeux! Et comme il faut que quelqu'un sache
Le secret dont le poids bientôt t'étoufferait,
Va vers eux, mon enfant, et dis-leur ton secret.
En de certains moments la tombe est éloquente...

La chanoinesse entre en courant dans le cimetière. Elle porte un pot de fleurs dans ses bras. La cloche sonne la messe.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA CHANOINESSE.

LA CHANOINESSE.

L'abbé! l'abbé! D'abord, prenez-moi cette acanthe
Pour votre autel... Je viens devant... Jeanne me suit...
Elle nous quitte...

LE MARQUIS.

Jeanne?

LA CHANOINESSE.

Elle a passé la nuit
Dans le parc, à courir... Elle est folle... Elle pleure...
On ne peut pas savoir ce qu'elle a... Tout à l'heure
Elle m'a dit qu'elle partait... Comprenez-vous?
Du moins si nous savions la cause!

LE CURÉ.

Ils sont tous fous!

LA CHANOINESSE.

Qui, tous? Moi qui comptais la marier à Pâques!
Et, pour l'avoir toujours près de moi, prendre Jacques
Comme intendant. J'aurais décidé ce garçon...
Tout s'arrangeait ainsi de la bonne façon.
Patatras! voilà tout qui dégringole encore!
Parlez-lui donc, l'abbé! la petite pécore
Vous écoutera mieux que moi...

LE CURÉ.

Je la verrai
Sitôt après ma messe.

LA CHANOINESSE.

Ainsi, mon bon curé,
Vous la ferez rester, n'est-ce pas?

LE CURÉ, *au marquis, sévèrement.*

Le problème
S'embrouille... Réfléchis et prends conseil.

LA CHANOINESSE.

Je l'aime,
Cette enfant; je m'y suis habituée; elle a

Dans elle je ne sais quel charme. La voilà...
L'abbé, je vous promets une aube en Valenciennes
Si Jeanne reste.

Le curé entre dans la sacristie.

SCÈNE V

LA CHANOINESSE, LE MARQUIS.

LA CHANOINESSE, *au marquis.*

Et toi, joins tes forces aux siennes;
Je te trouve trop dur pour elle, maintenant.
Tu ne lui parles plus jamais.

LE MARQUIS, *avec ironie.*

C'est étonnant!
Jadis je parlais trop.

LA CHANOINESSE.

Tâche donc d'être sage!
Jeanne t'aime beaucoup, je le sais, et je gage
Que si tu lui disais un mot moins durement...

LE MARQUIS.

Pourquoi pas? Et comment lui parler? En amant,
En mari...

LA CHANOINESSE.

Simplement en ami... je t'en prie...

LE MARQUIS.

Non! l'heure n'est pas bonne à la galanterie.
Allez prier! Allez!

Jeanne vient d'entrer dans le cimetière; elle marche lentement, tête basse.

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEANNE.

LA CHANOINESSE, *à Jeanne.*

Jeanne, j'ai raconté
Ton projet au marquis.

LE MARQUIS, *froidement.*

C'est votre volonté
De partir?

JEANNE.

Oui.

LA CHANOINESSE.

Dis-nous, au moins...

JEANNE.

C'est inutile...

LA CHANOINESSE.

Explique-toi, voyons? Quelque motif futile?

Jacques ne te plaît plus? Donne-lui son congé;
Mais reste-nous quand même... Est-ce cela?

JEANNE.

Non, j'ai
Des motifs sérieux pour me taire.

LA CHANOINESSE, *après un silence.*

La messe
Est sonnée.

JEANNE.

Oui, j'irai plus tard.

LA CHANOINESSE.

J'ai ta promesse
De ne pas t'en aller sans parler au curé.

JEANNE, *montrant une tombe.*

J'ai des adieux à faire avant, puis je verrai
Qui vous voudrez.

Elle s'agenouille sur la tombe et prie.

LA CHANOINESSE.

Tu vas abandonner la tombe
De tes parents. Sais-tu que c'est mal?

JEANNE.

Je succombe,
Madame; épargnez-moi!

LA CHANOINESSE.

Jeanne, penses-y donc,
Sans prières, sans fleurs!

Jeanne éclate en sanglots. La chanoinesse, avec un geste de satisfaction, entre dans la sacristie.

SCÈNE VII

JEANNE, LE MARQUIS.

JEANNE, *embrassant la tombe, avec des sanglots, d'une voix étouffée.*

Adieu!... grâce!... pardon!...

LE MARQUIS, *après un silence.*

Tu crois donc que les morts entendent?

JEANNE.

A ma honte,
J'en suis bien sûre, hélas! et c'est pourquoi j'affronte
Cette tombe aujourd'hui pour la première fois,
Si tremblante... Je sais qu'ils entendent ma voix.

LE MARQUIS.

Et que leur disais-tu?

JEANNE.

Je disais à la morte :
« Mère, pardonnez-moi; j'aurais été plus forte
Si vous aviez été près de moi; mais sans vous,
Dans l'enveloppement de cet amour si doux,
J'ai failli, confiante et bercée en un rêve
Dont le bonheur ne fut qu'une illusion brève. »
Je disais à mon père : « Oh! soyez-moi clément,
Car ma faute a reçu son juste châtiment,

Car j'ai dû l'expier cruellement sur l'heure
Et par l'insulte et par l'abandon. Je la pleure
Et je la pleurerai tant que j'aurai des yeux. »
Je leur disais encor comment il valait mieux
Que je parte, et pourquoi je m'en allais bien vite.
Ils savent maintenant qu'il faut que je les quitte;
Ils ont compris; ils ont approuvé. Tous les deux
M'ont donné le pardon que j'attendais bien d'eux.
Il faut qu'un autre aussi me pardonne. J'espère,
Puisque j'ai le pardon de la mère et du père,
Que Jacques me sera miséricordieux.

Elle se lève.

Et vous aussi, Louis, recevez mes adieux...

LE MARQUIS.

Alors, tu t'en vas donc? Bien vrai, tu t'en vas, Jeanne?

JEANNE.

Bien vrai.

LE MARQUIS.

Tu t'en vas loin?

JEANNE.

Très loin.

LE MARQUIS.

Que Dieu me damne
Si j'y crois... Pour longtemps?

JEANNE.

Pour longtemps.

LE MARQUIS.

Non! c'est faux!
Et ne sais-je pas bien, voyons, que tu ne vaux

Pas mieux que celles-là qu'on aime dans les villes!
Ces menteuses d'amour sont toutes aussi viles!
Et toutes ont offert aussi facilement
Le sourire qui trompe et le baiser qui ment.
Je sais leur perfidie et je connais la tienne :
Tu me dis que tu pars pour que je te retienne,
Comme, après certain soir, tu me disais encor
Que tu m'aimais, voulant, dans le même décor,
Et parce que, la veille, on t'avait applaudie,
Recommencer pour moi la même comédie.
Non! tu ne m'aimes pas, tu ne m'as pas aimé,
Entends-tu?... Tu mentais!

JEANNE.

Ah! pauvre cœur fermé!
Que le rayonnement de cette ardeur première
Éblouit et qui doute encor de la lumière.
Malheureux, qui, niant ce qu'il n'a pas compris,
Écrase mon amour de haine et de mépris!

LE MARQUIS, *fiévreusement.*

La haïr! moi! La mépriser! Il faut l'entendre
Me reprocher cela, quand l'amour le plus tendre
Et la plus fière estime en un cœur innocent
Ne sont rien, comparés à tout ce que ressent
Pour elle d'idéale et folle idolâtrie
Cette âme dévastée et rongée et flétrie!
Mais je t'aime!...

JEANNE.

Non, non! taisez-vous, je m'en vais.

LE MARQUIS.

Mais je t'adore!

JEANNE.

Non.

LE MARQUIS.

Et si je suis mauvais,
Et si je suis cruel et misérable et lâche,
Et si, quand je me sens plein de douceur, je tâche
D'étouffer la bonté qui me remplit le cœur,
Et si je veux paraître et farouche et moqueur,
Lorsque je suis conquis et que je suis crédule,
Et si je veux mentir, et si je dissimule,
C'est que j'ai honte et que j'ai regret... Tiens! tout bas,
Je veux bien t'avouer pourquoi... Non! ne pars pas!
Ne pars pas... Tu vois bien que je t'aime, chérie!
Je t'aime!... Ne pars pas! ne pars pas! je t'en prie!...

JEANNE.

Tant d'autres jugeront ma faute sans pitié,
Que j'aime à vous savoir fidèle à l'amitié
Que je vous garderai dans mon âme brisée.
Ah! c'était dur, allez! haïe et méprisée
Pour avoir trop aimé, de m'en aller ainsi!

LE MARQUIS, *tombant à genoux.*

Jeanne, ne t'en va pas; reste avec moi!

JEANNE.

Merci.
Je vous retrouve bon en partant. Il m'en coûte,
Mais il le faut! Adieu, Louis. Je vous écoute
Et vous regarde, et veux vous fixer aujourd'hui
Si doux, si tendre en moi...

S'éloignant, et à part.

Pour que ce soit bien lui!

LE MARQUIS, *courant à elle.*

Un baiser! un baiser!

JEANNE, *l'écartant doucement.*

Sous les feuilles d'automne,
Au triste bercement de la mer monotone,
J'ai reçu mon premier et mon dernier baiser.

LE MARQUIS, *éclatant.*

Ah! fausse, c'est un jeu pour te faire épouser!

JEANNE.

Oh! non! non! je n'ai pas mérité cette honte...
Moi! moi!...

LE MARQUIS.

Tu pensais donc avoir bien fait ton compte?
Tu te croyais aimée... Eh bien! non, je te hais!

JEANNE.

Ne soyez pas méchant, Louis, quand je m'en vais.

LE MARQUIS.

Oui, toi que j'entourais de respect et de crainte,
Que j'estimais trop pure et trop fière et trop sainte
Pour oser te souiller à peine d'un désir,
Je te hais pour m'avoir permis de te saisir!

JEANNE.

Oh! Louis!

LE MARQUIS.

Je te hais, tombée aux mêmes fanges,
Toi que j'allais aimer comme une sœur des anges!

JEANNE.

Louis!

LE MARQUIS.

Et maintenant, perds cette vanité
De marier mon rêve à ta réalité.

Jeanne a pris une de ses mains, il la repousse; elle tombe. Le marquis bondit vers la chapelle.

Et vous, les Keruzel, les aïeux, la famille,
Dites! la voulez-vous? la voulez-vous pour fille?

Il entre dans la chapelle.

SCÈNE VIII

JEANNE, *puis* JACQUES.

Jeanne est évanouie. Peu à peu la vie revient en elle; elle se redresse, se relève comme inconsciente; enfin elle est debout, le corps immobile, le regard fixe; soudain elle se cache la tête dans ses mains.

JEANNE.

Calomniée ainsi! Mon Dieu! quel châtiment!

Apercevant Jacques sur le seuil de la sacristie.

Jacques!

JACQUES, *allant à elle.*

Jeanne, est-ce vrai?... Vous partez donc vraiment?

JEANNE.

J'allais chez vous.

JACQUES.

Chez moi?... Vous partez?... Quelle idée!
Si brusquement? Pourquoi?...

JEANNE.

Je me suis décidée
Ce matin. Sans cela, déjà vous l'auriez su.

Lui tendant la main.

Jacques, pardonnez-moi!

JACQUES.

Quoi? mon espoir déçu?...
Je fais mieux, je vous rends votre parole, Jeanne.
Maintenant, c'est fini; plus rien ne vous condamne
A partir; vous pouvez rester dans leur maison.

JEANNE.

Vous avez donc pensé que c'était la raison
De mon départ? Non, ce départ est nécessaire.

JACQUES.

Alors ce n'est donc pas — Jeanne, soyez sincère —
Par peur de m'épouser que vous partiez?

JEANNE.

J'avais
Meilleure opinion de vous!... Si je m'en vais,
C'est qu'il le faut. Mais vous, si loyal et si brave,
Jacques, me faire peur!

JACQUES.

A votre âge, c'est grave,

Une femme qui va loin du pays natal!
Jeanne, savez-vous bien qu'on vous jugera mal?

JEANNE.

Je le sais.

JACQUES.

Vous avez été ma fiancée,
J'ai donc droit de savoir un peu votre pensée.
Pourquoi refusez-vous de tenir votre foi?

Un silence.

Vous m'avez dit que vous n'aviez pas peur de moi!
Je suis vaillant... soyez sincère... tout de même...

JEANNE, *après une hésitation.*

Je ne vous aimais pas autant qu'il faut qu'on aime
Son mari; pas autant... et peut-être autrement.

JACQUES.

Ah! Jeanne, je n'ai pas des allures d'amant
Et n'en ai pas non plus les prétentions folles.
Après que nous aurions échangé nos paroles,
J'aurais été pour vous le meilleur des amis,
Quelque chose comme un frère aîné, très soumis...
Vous n'avez pas voulu... Jeanne, soyez donc franche!
Vous aimiez? Vous aimiez? Vous voilà toute blanche...
Vous l'aimiez?...

JEANNE.

Par pitié!

JACQUES.

Mais lui, vous aimait-il?

JEANNE.

Peut-être! d'un amour si frêle et si subtil
Qu'il devait s'envoler à la première brise...

JACQUES, *avec effort.*

Il se savait aimé?

JEANNE.

Dans une heure de crise,
— Ah! maudite soit-elle, et maudite à jamais! —
Je lui dis follement, hélas! que je l'aimais...

JACQUES, *après un silence douloureux.*

Vous aime-t-il toujours, Jeanne?

JEANNE.

Qui pourrait lire
Dans ce cœur si fermé?... Je ne sais quel délire
Ou de haine ou d'amour l'a repris ce matin;
Il m'a parlé d'un ton suppliant et hautain...

JACQUES.

Jeanne, il faut près de vous quelqu'un pour vous défendre.
C'est la main d'un ami que je voudrais vous tendre,
La main d'un frère!

JEANNE.

Non, retirez cette main,
Et laissez-moi marcher seule dans le chemin
Où vous ne pourriez pas me suivre tête haute!

JACQUES, *avec un cri d'angoisse.*

Jeanne, qu'avez-vous dit?

Se couvrant le visage.

Oh!

Le marquis paraît sur le seuil de la chapelle et s'arrête.

JEANNE, *tombant à genoux.*

Vous saurez ma faute!
Oui, toute!... toute! Un soir, — oh! Jacques, rien qu'un soir!
Et que cela, mon Dieu! vous fasse ainsi déchoir!
Et qu'on soit à jamais une fille perdue!

Se penchant sur la tombe.

Ah! vous le savez bien, vous m'avez entendue
Déjà, vous! mais il faut que j'aille jusqu'au bout,
Pour qu'il me juge, lui!

JACQUES, *l'arrêtant.*

C'est assez... je sais tout...

Avec calme, après une grande lutte intérieure.

Ne partez pas! Voici le bras d'un honnête homme,
Appuyez-vous dessus. La femme qui se nomme
De mon nom peut aller partout le front levé.

Lui tendant la main.

Jeanne, relevez-vous!

JEANNE, *baissant la tête.*

Je n'ai pas achevé...
Cette faute d'un soir, de désespoir suivie,
Jacques, va tout à coup éclater dans ma vie.
Bientôt tous connaîtront mon opprobre vivant.
Si je fuis, c'est devant la honte de l'enfant!
L'enfant! moi, j'en ai peur! On dit qu'elle est si douce
A l'âme, la première et profonde secousse
Qui présage celui que toute femme attend.

Ah! cruelle pour moi, qui tremble à chaque instant
De sentir, à cette heure où l'être se révèle,
Ma faute vivre en moi d'une honte nouvelle...

JACQUES.

Oui, Jeanne, il faut partir, et vous avez raison.

JEANNE.

Je me reprocherais de troubler la maison
Dont l'hospitalité me prit toute petite...
Qu'ils ignorent comment l'orpheline s'acquitte.
Que lui, surtout, cela le peinerait trop fort,
Ne sache pas combien il m'accusait à tort.
Je m'en vais pour les morts aussi. Leur renommée
Était bonne et ne doit pas être diffamée.
Jacques, vous soignerez la tombe, n'est-ce pas?
La honte me sera moins pénible là-bas.
Pensez donc! envoyer l'enfant à cette église!
Le bon Dieu ne veut pas, Jacques, qu'on scandalise
Le village où l'on a vécu pieusement.
Je fais bien de partir; c'est votre sentiment,
Mon ami? Pour vous-même aussi quelle amertume
Si j'étais près de vous! De loin, on s'accoutume
Plus aisément; le mal n'est pas là, sous les yeux.
Ici vous rougiriez trop de moi... Non! c'est mieux
Que je m'en aille, loin, bien loin! Que vous en semble,
Mon ami... mon frère?

JACQUES, *suffoquant.*

Oui.

Reprenant possession de lui.

Nous partirons ensemble!
Il le faut maintenant. Songez bien à ceci,

Que, seule, vous seriez trop malheureuse aussi.
Et puis, Jeanne, il s'agit de faire une famille
A l'enfant qui viendra.

Lui ouvrant ses bras.

Je t'épouse, ma fille.

JEANNE, *tombant dans ses bras en pleurant.*

Ah! Jacques!

JACQUES.

Tu n'as pas le droit de dire non,
Mère de ce bâtard à qui j'offre mon nom!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *accourant d'un bond.*

Un bâtard! c'est mon nom à moi que je lui donne.

JACQUES, *prenant le marquis à la gorge.*

Ah! lâche!...

JEANNE, *s'interposant.*

Jacques! Non!

JACQUES.

Ah! vous êtes trop bonne!
Laissez-moi l'écraser sous mes pieds, ce serpent!

JEANNE.

Jacques!

JACQUES, *repoussant le marquis.*

Le voyez-vous, le lâche; il se repent
Parce qu'il voit qu'on va lui prendre sa victime.

LE MARQUIS.

Je ferai de l'enfant un enfant légitime,
Et la mère sera ma femme.

JACQUES.

Il est trop tard.

LE MARQUIS.

C'est mon fils, après tout, ni manant, ni bâtard;
Et c'est un Keruzel, il faut qu'on s'en souvienne.
Jeanne, voici ma main.

JACQUES.

Jeanne, voici la mienne.

JEANNE, *après un silence.*

Par votre adoption l'enfant est bien à vous,
Jacques, et vous seriez cet homme qu'entre tous
Je donnerais pour guide à l'enfant de ma faute.
Mais votre dévoûment est d'une âme trop haute,
Je ne puis l'accepter. Laissez-moi la fierté
De subir seule un châtiment trop mérité.
Vous serez notre ami le meilleur, je l'espère.

Au marquis.

Pour moi, Louis, le sang seul ne fait pas le père;

Il est des droits encor qu'il faut avoir acquis,
Et ce n'est pas assez d'être noble et marquis
Pour venir se targuer sur moi d'un droit néfaste.
Votre paternité n'est que l'orgueil de caste;
Vous voulez anoblir la mère pour l'enfant,
Mais mon cœur trop blessé proteste et me défend
D'accepter. Keruzel m'admet en sa famille :
Grand merci! mes aïeux vous refusent leur fille!

Allant à Jacques.

Venez, Jacques; je dois voir aussi le curé.

LE MARQUIS.

Tu veux donc que je sois vil et déshonoré?
Tu me prends mon espoir et tu me prends ma vie?
Tu me prends l'avenir et cette mâle envie,
Jeanne, contre laquelle en vain je me défends,
De revivre meilleur en de meilleurs enfants.
Jeanne, tu ne veux pas?

JEANNE.

Non!

LE MARQUIS.

Que mon sang retombe
Sur l'enfant. Si tu fais de ton ventre la tombe
Des Keruzel, qu'il y soit maudit en naissant!
Tu veux voler mon sang... Eh bien! voilà mon sang!

Il a ramassé le revolver et s'en tire deux coups. Il tombe.

SCÈNE X

LES MÊMES, LA CHANOINESSE, LE CURE.

LA CHANOINESSE, *accourant.*

Louis! Louis!

LE CURÉ.

Mon Dieu!

Le curé et la chanoinesse le prennent dans leurs bras.

LE MARQUIS.

Puisse-t-il, le pauvre être...
Puisse-t-il... Jeanne... en toi... mourir... avant de naître!...

JEANNE, *avec un grand cri, portant les mains à ses flancs.*

Il vit!... il vit!... Louis!... ô joie!... Il est vivant!

Courant au marquis et se serrant contre lui.

Ne meurs pas... je veux bien... Louis... c'est notre enfant!

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au premier acte. Matinée d'été. Une chaise longue près de la table.

SCÈNE PREMIÈRE

LA CHANOINESSE, LE CURÉ.

LA CHANOINESSE, *repliant une aube dans un carton.*

L'abbé, vous le voyez, j'ai tenu ma promesse.

LE CURÉ.

Moi, madame, demain, je veux dire la messe
Avec votre belle aube. Et mille fois merci,
Pour moi d'abord et puis pour l'église.

LA CHANOINESSE, *sortant d'un autre carton une robe d'enfant en mousseline.*

Et ceci?

LE CURÉ.

Pour l'enfant!

LA CHANOINESSE.

Pour bébé! Sa robe de baptême.

LE CURÉ.

Vous le gâtez déjà.

LA CHANOINESSE.

Je change de système.
L'autre ne m'a pas trop réussi; j'ai fait vœu
D'avoir un cœur de miel pour ce petit-neveu.
Il est déjà méchant, le diablotin! N'importe!
Il a beau tempêter, jamais je ne m'emporte;
C'est fini la colère, et ce monsieur d'un mois
Me guérit tout à fait de mes anciens émois.
Je suis la bonne humeur archisempiternelle.
Louis a du bon temps, maintenant, et Jeanne, elle,
Qui mangea tout d'abord son pain noir un peu sec,
Ne mange que pain blanc, et beurre et sucre avec.

LE CURÉ.

Eh bien! n'êtes-vous pas plus heureuse, et, si j'ose,
Plus contente de vous?

LA CHANOINESSE.

L'abbé, c'est autre chose.

LE CURÉ.

Que vous avez bien fait de l'admettre chez vous!

LA CHANOINESSE.

Et le moyen de faire autrement?... Mais tout doux!
Je n'ai pas consenti, l'abbé, j'étais forcée.
L'enfant! Le Keruzel! Suis-je donc insensée?
Croyez-vous que je sois d'esprit assez étroit

Pour ne comprendre pas que l'enfant avait droit
D'entrer ici... D'abord il fallait que je sauve
Le marquis. Je n'ai pas un cœur de bête fauve!
Je les ai mariés... Ah! cela m'a coûté!
La fille aux Cadorel marquise!...

Riant.

En vérité,
C'est bouffon!

LE CURÉ.

Mais Jeanne a grand air de châtelaine.

LA CHANOINESSE.

Oui, grand air, n'est-ce pas? la petite vilaine!
Elle a toujours vécu près de moi... Jeanneton
Châtelaine!... Après tout, si j'en crois les dit-on,
Elle aurait du sang bleu dans les veines. On conte
Que ce mauvais sujet de Brézan, le vieux comte,
Mon prétendant... manqué... dans les dix mois avant
La naissance, venait chez la mère souvent,
Et qu'il n'y revint plus jamais après la couche.

LE CURÉ, *protestant.*

Madame...

LA CHANOINESSE.

Les Brézan sont de très vieille souche.

LE CURÉ.

On en fait tant courir, des bruits comme cela!...

LA CHANOINESSE.

Il n'est pas revenu... je le reconnais là,
C'est comme s'il avait signé Jeanne.

SCÈNE II

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, *entrant à gauche.*

Ma tante,
On demande la robe.

LA CHANOINESSE, *l'exhibant avec solennité.*

Approche! Es-tu contente?

JEANNE.

Comme vous nous gâtez!
L'embrassant.
Merci, c'est bien trop beau!

LE CURÉ.

Sera-t-il blanc dedans, l'affreux petit corbeau!

LA CHANOINESSE.

L'abbé, dites! à qui trouvez-vous qu'il ressemble?

LE CURÉ.

Oh! moi, madame, moi...

LA CHANOINESSE.

Voyons! Que vous en semble?

JEANNE, *souriant.*

Il est tout Keruzel, ma tante...

LA CHANOINESSE.

Il a mon front...

JEANNE.

Et vos yeux.

LA CHANOINESSE.

Et mon nez...

LE CURÉ.

Peut-être un peu plus rond...

LA CHANOINESSE.

Non, c'est tout mon portrait, je crois...

JEANNE.

Oui, mais il pleure...

LA CHANOINESSE.

Je m'en vais lui passer sa robe. Ah! vers quelle heure
Le baptême?

LE CURÉ.

Aussitôt que vous serez tous prêts.

LA CHANOINESSE.

J'habille le chrétien et nous partons après.
A Jeanne.
Ton mari n'est pas là?

JEANNE, *embarrassée.*

Non.

LA CHANOINESSE.

Quelque fantaisie,

Je suppose! Un nouvel accès de poésie!
Je ne sais, mais, depuis un mois, il m'a semblé
Que sa mélancolie a comme redoublé.
Soigne-le; moi je vais habiller mon jeune homme.

Faisant quelques pas, puis revenant.

Bien sûr il est repris. Vouloir que Jacques nomme
Son fils... — Un paysan... Jacques Madec parrain
D'un Keruzel!... Il faut qu'il en ait un fort grain!...
Et parrain avec moi! Bonne mère sainte Anne!
Je vais en rire avec le petit!...

Elle sort à gauche en riant.

SCÈNE III

LE CURÉ, JEANNE.

LE CURÉ.

Alors, Jeanne,
Le marquis? C'est donc vrai? Je le croyais guéri.

JEANNE.

Hélas!

LE CURÉ.

Je le croyais désormais à l'abri
Dans un bonheur tranquille et durable...

JEANNE.

C'est pire
Que jamais! Le mal est plus grand qu'on ne peut dire,
Et mon illusion n'a pas longtemps duré.

LE CURÉ.

Je te plains, mon enfant!

JEANNE.

Ah! monsieur le curé,
Plaignez-nous, car tout est perdu; je désespère...
Je pensais que l'enfant aurait sauvé le père,
Et qu'en lui se ferait, comme il se fit en moi,
Un de ces mouvements d'un si puissant émoi
Qu'on se sent tout d'un coup dompté dans tout son être.
Je croyais que son cœur allait enfin renaître,
Pour fêter avec nous, dans un riant accueil,
L'enfant de son amour, le fils de son orgueil.
Ah! ce cri de l'enfant!... Vaincue, à demi-morte,
Je luttais jusqu'au bout, voulant être assez forte
Pour serrer dans mes bras le père enfin dompté.
Je l'entendrai toujours ce cri qu'il a jeté,
Le cher petit, ce cri de salut à la vie
Et qui m'a dans tout moi si doucement ravie.
Et je verrai toujours cet homme au dur regard,
Pâle, lèvre crispée, affreusement hagard,
Comme affolé de peur, debout près de ma couche.
Il était là! ses yeux se dilataient, sa bouche
Se serrait et ses mains se tordaient. Tout à coup
Sa face eut je ne sais quel rictus de dégoût;
Et ses bras, comme mus d'une horrible pensée,
S'avançaient vers l'enfant... Je me suis élancée...
Et puis je suis tombée... Alors... je ne sais pas...

Un silence.

Quand je revins à moi, quelqu'un me dit tout bas :
« L'enfant est près de vous; il dort. » Dans quelle ivresse
Et dans quelle tiédeur de paix enchanteresse

Je m'endormis alors, ayant fixé les yeux
Sur le petit berceau plein de l'azur des cieux!

LE CURÉ.

Oui, ce sera ton Ciel, et cet autre Messie
Est né pour le rachat de cette âme endurcie.
Ton mari guérira pour ce nouveau devoir!

JEANNE.

Je n'espère plus rien; il ne veut pas le voir.

LE CURÉ.

Se peut-il qu'il en soit à ce point de démence?

JEANNE.

Je crains qu'il n'ait repris aussi l'accoutumance
De son poison. Il est faible comme autrefois,
Soudain calme et soudain agité... Dans sa voix
J'entends parfois encor remonter l'ancien râle.
Il s'enferme ici seul... Alors il est si pâle,
Quand il revient à nous, et dans ses yeux si blancs
La morphine scintille en des éclats troublants.
Et puis, après, ses yeux redeviennent tout mornes.

LE CURÉ.

Oui, ces natures-là passent toujours les bornes.
Mais il faut espérer encore. Dieu défend
Qu'on doute ainsi de sa puissance, mon enfant.
Il en a converti bien d'autres. Belle affaire
Que de nous retourner ce marquis!... S'il diffère,
C'est pour nous éprouver davantage.

JEANNE.

Oui, j'ai tort!
Si c'est un châtiment, j'ai mérité mon sort,

Car j'ai péché... Mais ceux dont la vie exemplaire,
Devant tous et toujours, s'écoula droite et claire;
Ceux qui sont malheureux par la faute d'autrui
Et sont seuls à porter leur peine?...

LE CURÉ, *après un moment d'hésitation.*

Jacques?

JEANNE, *baissant la tête.*

Oui.

LE CURÉ.

Ah! celui-là, vois-tu, c'est un bon, c'est un brave!
Le mal dont il souffrait était profond et grave.
Mais la douleur, quand on croit en Dieu fortement,
Au lieu d'être un virus est plutôt un ferment,
Et l'âme bouillonnante, où monte la colère,
Sous l'écume apparaît plus brillante et plus claire.
Jacques, dans quelques jours, partira consolé.

JEANNE.

Il veut toujours partir?

LE CURÉ.

Oui. Vainement je l'ai
Supplié de rester... Oh! la tête bretonne!
Quand c'est décidé là, rien n'y fait.

JEANNE.

Je m'étonne
Qu'il veuille s'éloigner, puisqu'il est, dites-vous,
Consolé...

LE CURÉ.

J'ai toujours remarqué que, plus doux
Sont les hommes, et plus, les choses décidées,

On les voit s'obstiner à suivre leurs idées!
Jacques a fait de grands projets qu'il ne peut pas
Réaliser ici, qu'il tentera là-bas,
Au pays merveilleux de la jeune nature.
Enfin, il est touché par l'esprit d'aventure...
Un besoin d'action agite son cerveau.
On change d'horizon, on veut voir du nouveau!
C'est la mode aujourd'hui, paraît-il!

JEANNE.

J'en suis sûre,
S'il part, c'est qu'il n'est pas guéri de sa blessure;
Il souffre encore...

LE CURÉ.

O femme! ô femme! qui pourrait
Arracher à ton cœur son intime secret?
O cœur humain, profond et sombre comme un gouffre!
Celui qui te dirait que le pauvre être souffre
Et qu'il emportera là-bas, en s'en allant,
Le mal que son exil fera plus violent,
Un mal dont on ne peut espérer qu'il guérisse
Et dont il doit toujours garder la cicatrice
Béante, celui-là dirait en vérité
Le mot qui plaît à ta coquette cruauté.
Demande cependant qu'il se console, Jeanne;
Car le mal qu'on ne peut réparer nous condamne,
Et quelque jour doit se lever pour nous punir.
Sa guérison peut seule assurer l'avenir;
Ton bonheur en dépend.

JEANNE, *marchant vers la gauche.*

Écoutez... Il me semble...

Louis est chez l'enfant!

La porte de gauche s'ouvre violemment et le marquis entre brusquement, suivi par Jacques.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE MARQUIS, JACQUES.

LE MARQUIS, *s'arrêtant tout à coup.*

Ah! comme il me ressemble!
C'est cela dont j'avais peur! Le mal en naissant
Le stigmatise; il a ma chair, il a mon sang.
Encore un malheureux de plus parmi les hommes!
De quel droit, nous, méchants et faibles que nous sommes,
A ces enfants que frappe un mal immérité
Imposons-nous le poids de notre hérédité?
Pourquoi perpétuer ainsi, races finies,
Toutes nos lâchetés et nos ignominies?
Ah! fils que nous faisons au malheur condamnés,
Maudissez-nous, maudissez-nous pour être nés,
Et qu'en voyant un criminel que désespère
Son crime irréparable, on dise : C'est un père!

Il est tombé assis près de la table et se cache la tête dans les mains.

C'est un père!... Et c'est moi!...

JEANNE.

Pourquoi blasphémez-vous
Ce nom de père? Un jour, il vous semblera doux
Quand l'enfant le dira...

LE MARQUIS.

Doux comme un cri de haine!
Doux comme le premier cliquetis de la chaîne
Par moi rivée et que rompra seule la mort!
Doux comme le premier sursaut de mon remord
Dans mon fils, le premier témoignage implacable
De cette hérédité dont tout le poids l'accable!

JACQUES.

L'hérédité du mal! C'est juste, on la sent bien
En soi, mais on y sent l'hérédité du bien.
Aux heures d'action, notre âme trouve en elle
Des armes pour l'aider dans la lutte éternelle.
Quelque germe mauvais que l'on ait hérité,
On a, pour être bon, toute sa liberté.

LE CURÉ.

Et puis, pourquoi veux-tu qu'ainsi tout le condamne,
Cet enfant? C'est ton fils, mais c'est le fils de Jeanne,
Et nous nous chargerons d'en faire un bon chrétien.
Puis, avec son salut, nous obtiendrons le tien.
Viens donc vers Dieu, mon cher enfant, et le supplie
De te débarrasser de ta mélancolie
Et de verser en toi ses baumes souverains.

LE MARQUIS.

Des baumes que je sais endorment les chagrins.

JEANNE.

Et les font plus cuisants au réveil.

LE CURÉ.

Médecine

Qui ne guérit jamais et souvent assassine,
Vous excite un moment pour vous laisser perclus.

LE MARQUIS.

Elle endort notre mal chaque jour un peu plus.

LE CURÉ.

Pour endormir un jour tout à fait le malade.

LE MARQUIS, *à part.*

Oui, c'est la guérison.

Allant vivement au curé et avec expansion.

Tenez! je suis maussade,
Ce matin, mon ami; mais ne retenez rien
De tout ceci, sinon que je vous aime bien,
Que vous avez été pour moi le second père
Qu'avait rêvé celui que j'ai perdu. J'espère
Que vous accepterez — moi, tout me le défend —
D'être le conseiller de ce petit enfant.

LE CURÉ.

Taratata! Voilà que tu fais le modeste.
Baptisons-le d'abord...

LE MARQUIS.

Allez, Jeanne; je reste
Avec Jacques, à qui je veux parler.

LE CURÉ, *à Jeanne.*

Allons!
Tous leurs préparatifs me semblent un peu longs,
Par là... Nous hâterons la bonne chanoinesse.

JEANNE, *souriant.*

La robe!...

Elle s'efface pour laisser passer le curé.

LE CURÉ, *lui cédant le pas.*

Va devant; honneur à la Jeunesse!

Ils sortent à gauche.

SCÈNE V

LE MARQUIS, JACQUES.

LE MARQUIS.

Ainsi tu veux partir, Jacques? J'avais pensé
Que ce projet, premier rêve d'un cœur blessé,
Ne tiendrait pas longtemps après que la blessure
Serait guérie... Alors tu pars?

JACQUES.

La chose est sûre.

LE MARQUIS, *le pressant.*

Pourquoi pars-tu?... Quels sont tes motifs?...

JACQUES.

Le premier,
C'est que je n'ai plus goût à demeurer fermier
Ici.

LE MARQUIS.

Jacques, sois franc... Pourquoi pars-tu?

JACQUES.

Ma vie
Était un peu bornée; il m'a pris une envie
De m'éloigner, de voir du pays.

LE MARQUIS.

Oui, je sais,
L'Amérique!

JACQUES.

Je veux tenter de grands essais.

LE MARQUIS.

Tente-les donc ici, sur mes terres. Promène
Ta charrue à vapeur à travers mon domaine;
Keruzel est à toi, fais tomber à ton gré
Nos chênes, nos genêts, nos landiers.

JACQUES.

C'est sacré!
Et je me sentirais maudit par tous les êtres
Pour avoir saccagé la terre des ancêtres.
Nos arbres ont cent ans, et, lorsque avec grand bruit
Tomberait tout à coup l'antique bois détruit,
Qui me dit qu'à la place où l'ombre m'était douce
Je puisse labourer, et qu'une moisson pousse
Dont le gain vaille encor la paix que l'avais là?
Pour d'éternels remords j'aurais donc fait cela!
Notre vieux Keruzel, troublé dans son mystère,
Me honnirait au nom du ciel et de la terre;
Et je verrais, du sol par moi bouleversé,
Se lever menaçant le spectre du passé!

LE MARQUIS.

Ton œil a mesuré la profondeur du gouffre

Où tu pouvais tomber. Tu sais ce que je souffre.
Non, tu ne peux savoir, car bien autre est le poids
Des regrets éternels de mon cœur aux abois.
Nos forêts de cent ans de chênes et de hêtres,
Combien jeunes auprès de l'arbre des ancêtres
Dont les rameaux, brisés par moi si follement,
Ont ébranlé le sol de leur écroulement!
J'ai tout anéanti, c'est un désert immense!
Du moins si, dans mon cœur, la nouvelle semence
Portant les fruits et les moissons de l'avenir
Pouvait germer! Mais non, comme pour me punir
D'avoir sacrifié le passé, la récolte,
Dont le mirage avait ébloui ma révolte,
Semble ne pas vouloir fructifier en moi.
Je suis là, regrettant les rêves et la foi
Qui faisaient au croyant tant de paix et tant d'ombre,
Et mon esprit maudit cette science sombre
Qui, me mystifiant de son dogme nouveau,
N'a pas même donné le calme à mon cerveau.
Ame naïve, esprit poétique et cœur tendre,
Moi, j'étais né pour croire et non pas pour comprendre.
Sur le sol dévasté le vieux chêne est à bas...
Hélas! je ne crois plus... et je ne comprends pas!...

Après un silence.

Mais toi, l'enfant pieux de la bonne patrie,
Puisque tu peux prier encor, reste où l'on prie,
Reste où l'on rêve! Oh! non, ne t'en va pas si loin!

JACQUES.

Il faut que je m'en aille!

LE MARQUIS.

Et puis, moi, j'ai besoin

De toi, Jacques, pour lui! pour mon fils!... Le pauvre être,
Que lui restera-t-il? Deux femmes, un vieux prêtre...
Cet enfant, tu veux donc qu'il soit abandonné?

JACQUES.

Vous parlez de mourir!

LE MARQUIS.

Oui, je suis condamné.

S'asseyant près de la table, à bout de forces.

Tiens! ceci que tu vois, ce poison que je porte,
C'est ma vie... et ma mort!... Une dose trop forte
Et je meurs...

JACQUES.

Oh! jetez ce poison loin, bien loin!

LE MARQUIS.

Non, c'est ma vie aussi, car, si je n'ai pas soin
De donner à ce corps sa dose habituelle,
Il mourra.

Il se fait une piqûre.

JACQUES.

Prenez garde, et pensez à Jeanne!

LE MARQUIS.

Elle!...
Oh! si tes yeux pouvaient lire au fond de son cœur,
Quelle tristesse ils y verraient, quelle rancœur!
J'ai compris, moi, ce qu'elle aurait voulu me taire...
On conte qu'autrefois, toute femme adultère
Et son complice, ensemble, épouvantablement
Enfermés dans un sac, parmi le grouillement

Des vipères et des crapauds et des couleuvres,
Jetés dans l'eau, payaient la honte de leurs œuvres...
Eh bien! punis par cet accouplement hideux,
Ah! Jacques, c'est ainsi que nous vivons tous deux.

JACQUES.

Malheureux! taisez-vous!...

LE MARQUIS.

Cette vie est la nôtre!
Nous sommes enchaînés pour toujours l'un à l'autre,
N'ayant rien de commun, hormis de nous sentir
Liés par notre faute... et notre repentir...
Et tu veux que je vive!... Ah! Jeanne est trop punie
De n'avoir pas compris l'existence bénie
Qu'elle aurait dû rêver près de toi! C'est en vain
Qu'elle voit aujourd'hui, qu'elle comprend enfin
La folle illusion, le décevant mirage
Qui l'attirait vers moi comme vers le courage
Et la noblesse et la grandeur et le devoir.
Vers toute la splendeur qu'elle croyait pouvoir
Saisir en moi, fixée en un type modèle,
Son pauvre cœur épris montait à tire-d'aile,
Ainsi que l'alouette au soleil du matin,
Plus haut, toujours plus haut, dans son rêve lointain...
Et puis elle est tombée! Oh! tombée! Oh! tombée...
Parce qu'elle a compris qu'elle s'était trompée...
Et maudissant enfin cet idéal menteur,
Elle t'a vu, debout, dans toute ta hauteur,
Dans toute ta beauté, dans toute ta noblesse,
Grand sans forfanterie et tendre sans faiblesse,
Et sur ses yeux, alors, de tels rayons ont lui,
Qu'elle a dit :

Montrant Jacques.

« Le voilà! mon idéal, c'est lui! »

JACQUES.

Ne dites pas cela... Je pars... j'ai l'âme forte...
Ne parlez pas de moi... moi je m'en vais... Qu'importe
Moi!...

LE MARQUIS.

Non? Je souffre trop!...

JACQUES.

Ah! si j'ai bien compris,
Vivez!... Qui donc voudrait du bonheur à ce prix?

LE MARQUIS.

Tu l'aimes toujours?

JACQUES, *vivement.*

Non!...

LE MARQUIS.

Jure-le donc?

Un silence.

Tu l'aimes!...

Le marquis s'affaisse dans la chaise longue.

JACQUES, *se penchant sur lui.*

Mon Dieu!...

LE MARQUIS.

Laisse!...

JACQUES.

Ces yeux mornes... ces lèvres blêmes...
Je vais appeler...

LE MARQUIS.

Non!... C'est un si bon repos!
Je me réveillerai... plus fort et plus dispos.
J'oublie ainsi...

Il s'affaisse et s'endort.

JACQUES, *avec tendresse.*

Dormez!

Le carillon du baptême commence.

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, *entrant à gauche.*

On sonne le baptême,
Nous sommes prêts.

JACQUES, *montrant le marquis.*

Il dort.

Jeanne s'approche du marquis.

LE MARQUIS, *en rêvant.*

Jacques!

Jacques et Jeanne se penchent sur lui.

Ma femme t'aime!

Jeanne d'un bond s'est redressée. Elle reste les yeux baissés, démentant du geste les paroles du marquis.

JEANNE.

Ne croyez pas cela, Jacques!... Vous aimer? Mais
Est-ce possible... Non!... et si je vous aimais,
Vous me haïriez, vous, Jacques, vous l'honnête homme.
Non! non! de vous à moi ce n'est pas ce qu'on nomme
De l'amour...

JACQUES, *sévèrement.*

Jeanne!

JEANNE.

Non!... je n'ai pas... je vous jure
Que cela n'est pas! Non! non! c'est me faire injure...
Je comprends, je vous ai trahi...

JACQUES.

Jeanne!

JEANNE.

Je puis
Trahir encore! Non! j'ai trop souffert depuis.
Je ne vous aime pas, car ce serait un crime;
Non, mais l'affection, le respect, mais l'estime,
Tout cela c'est permis, n'est-ce pas? On peut bien...
De loin, Jacques, de loin... Quand on pense combien
Vous avez été noble et bon et grand et digne,
Sans même dire un mot, sans même faire un signe,
On peut, en enfermant dans son cœur son secret,
Dites-moi qu'on peut bien, comme on adorerait
Quelqu'un... très loin... un mort... un être imaginaire...
Sans rien vouloir de lui, si ce n'est de lui plaire,
Sans rien lui demander, contente de savoir
Qu'on a, tous deux, un même idéal : le Devoir...

JACQUES.

Nos devoirs ne sont pas pareils. Nos destinées
N'ont plus rien de commun, et nos étoiles, nées
Sous le même horizon, n'ont plus même orient.
Votre devoir, à vous, est fier et souriant;
Le mien sévère et froid. Votre route est très droite
Et très large, la mienne apparaît bien étroite.
Vos astres sont au ciel. Où sont les miens épars?
Vous restez au pays natal, et moi je pars.

JEANNE.

Ne partez pas! Pourquoi partir? Louis vous aime.
Il a besoin de vous, il vous l'a dit lui-même;
Vous êtes le parrain de son fils, et chez nous
Il n'est pas de lien et plus fort et plus doux.
C'est une parenté! Serez-vous insensible
A son désir? Restez, Jacques.

JACQUES.

C'est impossible!
Votre fils grandira près de vous, recevant
De vous deux la leçon et l'exemple. L'enfant
Ne peut pas recevoir une leçon plus haute
Et l'exemple qui vient des parents est sans faute.
Pour cet enseignement, leur pouvoir est divin,
Nul ne doit l'usurper; on l'essaierait en vain,
Et ce n'est pas à moi de prendre votre place...

JEANNE.

Ah! rien ne vous convainc et vous êtes de glace...
Jacques, vous vous vengez de nous cruellement.

JACQUES.

Jeanne, vous vous trompez. Mon cœur, en ce moment,

N'est plein que de douceur pour vous et de tendresse
Et de pardon, et dans l'adieu qu'il vous adresse
Je ne vois que souhaits de bonheur et de paix.
Oui, je serais heureux, là-bas, où je m'en vais,
D'emporter, seul désir du pauvre qui s'exile,
L'espoir que le manoir de Keruzel tranquille
Abrite, dans le calme à jamais retrouvé,
La maîtresse joyeuse et le maître sauvé.

Le marquis fait un mouvement et se réveille peu à peu.

JEANNE.

Rien ne peut le sauver, et j'ai perdu la joie.

JACQUES.

Tel est votre devoir, Jeanne. Il faut qu'on revoie
L'ancienne paix des jours heureux fleurir ici.

JEANNE.

Mon cœur n'est qu'amertume et déboire et souci.

JACQUES.

Acceptez ce devoir, Jeanne; il est salutaire.

JEANNE.

Restez alors... Je suis trop seule sur la terre...
Et, si vous prétendez m'y montrer le chemin,
Restez, Jacques, restez pour me tendre la main.

JACQUES.

Je ne peux pas...

JEANNE.

Pourquoi ?

JACQUES, *après un effort pour contenir l'explosion de son âme.*

Mais parce que je t'aime...

JEANNE, *l'arrêtant du geste.*

Jacques!...

JACQUES.

Oui, malgré tout, et toujours, et quand même...

JEANNE, *tristement.*

Jacques, qu'avez-vous dit?

JACQUES.

Maintenant que tu sais,
Tu comprends, n'est-ce pas? il le faut, je m'en vais.

JEANNE.

Oui, oui, va-t'en, bien loin!

Le marquis prend l'aiguille et se pique au cœur.

JACQUES.

L'Amérique... peut-être
Ce n'est pas assez loin!

JEANNE, *sans le regarder.*

Non!

JACQUES, *de même.*

Prêtre?

JEANNE.

Oui... oui, prêtre!

Le marquis fait le geste d'un baiser vers Jeanne, puis le signe de la croix, et s'étend comme pour dormir.

JACQUES.

Ne pouvant pas aller à vous, je vais à Dieu.
Je partirai ce soir.

JEANNE.

Adieu, Jacques!

JACQUES.

Adieu,
Jeanne!

Le carillon reprend plus vif. La chanoinesse et le curé entrent au fond.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE CURÉ, LA CHANOINESSE.

LE CURÉ.

Allons! êtes-vous prêts... Hep!... Le biniou sonne...

LA CHANOINESSE.

Mon filleul est en bas, et j'accours en personne
Réveiller ce dormeur enragé...

LE CURÉ, *s'approchant.*

Mais qui dort
Les yeux ouverts...

JEANNE, *prise de peur.*

Mon Dieu...

LA CHANOINESSE, *n'osant pas regarder.*

Jeanne! Jeanne!

JACQUES, *qui s'est penché sur le marquis et lui a mis la main sur le cœur.*

Il est mort.

La chanoinesse s'agenouille. Jeanne s'est jetée sur le marquis et l'embrasse. Jacques prie.

LE CURÉ.

Que le bon Dieu lui soit clément. Comme Moïse,
S'il n'a pu qu'entrevoir cette terre promise
Et, dans les beaux jardins rêvés à l'horizon,
S'il n'eut pas le bonheur de bâtir sa maison,
Il aura son tombeau tout fleuri de bruyères,
Dans le granit, sous les chênes, et nos prières
Demanderont à Dieu qu'il vive dans les cieux,
L'enfant qui vint mourir au pays des aïeux!

Le Cœur sanglant

A mon ami Louis Doynel
je dédie ce drame.

L. T.

PERSONNAGES

		Distribution idéale.
JACQUES V, roi d'Écosse.	Mme	SARAH-BERNHARDT.
ANGUS, comte de Douglas.	MM.	MOUNET-SULLY.
BEATON, archevêque de Saint-André.		DUPONT-VERNON.
WILLIAM DOUGLAS, abbé de Sainte-Croix.		LAUGIER.
SIR GEORGES DOUGLAS.		
SIR ARCHIBALD DOUGLAS, laird de Kilspindie.		CARISTIE MARTEL.
SIR WALTER SCOTT, laird de Buccleuck.		BRÉMONT.
UN MENDIANT		TAILLADE.
PARKHEAD DE DOUGLAS. . .		ALBERT LAMBERT père.
DOM ALEXANDRE CAMPBELL, moine dominicain.		
SIR PATRICK HAMILTON.		
JOHN HART, page du roi.		
MAITRE GALWIN, précepteur du roi.		
LE COMTE D'ARGYLE.		
LE COMTE DE LENNOX.		
LE COMTE DE GLENCAIRN.		
LE COMTE DE CARLISLE.		
LE COMTE D'ARRAN.		
UN FORGERON.		
UN TISSERAND.		
UN VIEILLARD.		
UN JOAILLIER.		
UN DRAPIER.		
UN BOURGEOIS.		
MARIE.	Mmes	J. BARTET.
MADELEINE.		MARIE LAURENT.
UNE BOURGEOISE.		
UNE FEMME DU PEUPLE.		
UNE MENDIANTE.		

En Écosse, 1525.

Le Cœur sanglant

PREMIER TABLEAU

A Édimbourg, dans Canongate. Au fond, la Porte. A droite, au premier plan, l'église Saint-André; en face, l'atelier d'un forgeron fermé. — Les cloches sonnent vêpres.

SCÈNE PREMIÈRE

MARCHANDS, BOURGEOIS, ARTISANS *attroupés dans la rue;* MENDIANTS *et* MENDIANTES *sur les marches de l'église.*

UN TISSERAND.

Oui, les temps sont mauvais pour notre pauvre Écosse!

UN JOAILLIER.

L'orfèvrerie est morte.

UN DRAPIER.

Et les draps!

LE TISSERAND.

Le négoce
Des laines est perdu! C'en est fait des marchands.

UN BOURGEOIS, *s'approchant avec sa femme.*

On n'ose pas sortir de la ville.

LA FEMME DU BOURGEOIS.

Les champs
Ne sont plus cultivés et tombent en jachère...

LE DRAPIER.

On a peur!

UNE MENDIANTE.

On a faim!

LE TISSERAND.

Et la vie est si chère
Que d'aucuns ont trouvé plus simple de mourir.

LA MENDIANTE.

Quand on peut arriver, à quoi bon tant courir!

UN VIEILLARD.

Tout va de mal en pis depuis Flodden! Naguère
On se battait encor; c'était la grande guerre:
L'Anglais et l'Écossais s'attaquaient fièrement,
Comme de vrais soldats, avec acharnement,
Luttant pour la patrie en bataille rangée,
Au grand jour. Maintenant, la guerre est bien changée:
On s'évite et, j'en suis honteux, je vous le dis,

On n'a plus de soldats : on n'a que des bandits,
Qui, la nuit, pour tenter quelque basse entreprise,
Silencieusement, dans l'ombre, par surprise,
Lâches dont nous, les vieux braves, nous rougissons,
Vont piller des châteaux et brûler des moissons.

LE BOURGEOIS.

Dieu nous punit!

LA FEMME DU BOURGEOIS.

Allons le prier.

Elle entre dans l'église au bras de son mari.

UN FORGERON.

Sombre histoire
Que la nôtre!

LE TISSERAND.

Oui, compère, et chaque jour plus noire!
Tant de malheurs!

LE JOAILLIER.

Et tant de deuils immérités!

LA MENDIANTE.

La famine!

LE DRAPIER.

La guerre!

LE FORGERON.

Et les minorités!

LE DRAPIER.

Et les assassinats!

LE JOAILLIER.

Vengeances sur vengeances!

LE TISSERAND.

Et tous les favoris!

LE FORGERON.

Et toutes les régences!
Voyez! Jacques Premier, Jacques Deux, Jacques Trois,
Des mineurs! Obligés de défendre leurs droits
Contre tous les seigneurs révoltés! Jacques Quatre
Nous ramenait la paix; voilà qu'il va se battre
Pour l'amour d'une femme et par faux point d'honneur!

LE VIEILLARD.

Il est mort en héros!

LE JOAILLIER.

En laissant un mineur.

LE DRAPIER.

Oui! Jacques Cinq avait deux ans...

LA MENDIANTE.

Je me rappelle
Que je le vis alors, auprès de la chapelle
D'Holy-Rood.

LE TISSERAND.

Aujourd'hui Sa Grâce a dix-sept ans.

LA MENDIANTE.

Je ne l'ai pas revu depuis...

LE JOAILLIER.

Les mauvais temps!

LE TISSERAND.

Pauvre pays!

LE FORGERON.

Depuis la sanglante bataille,
Notre Écosse en ses flancs garde une large entaille
Que rien ne peut guérir, hélas! Et, comme si
Ce n'était pas assez de peine et de souci,
Nous avons pour régent un Douglas!

LE DRAPIER.

A mon compte,
Nous en avons bien cinq!

LE TISSERAND.

Cinq pestes!

LE FORGERON.

Mylord comte
Angus, le régent!

LE DRAPIER, *comptant sur ses doigts.*

Un!

LE FORGERON.

Ce rêveur hasardeux
Plein de sombres projets...

LE TISSERAND.

Son frère Georges!

LE DRAPIER.

Deux!

LE JOAILLIER.

Qui craint toujours que son coffre-fort ne tarisse!...

LE FORGERON.

Angus, l'ambition, et Georges, l'avarice!

LE TISSERAND.

L'autre frère, mylord William!

LE DRAPIER, *comptant sur ses doigts.*

Nous disons trois!

LE FORGERON.

Un gourmand, ce bon gros abbé de Sainte-Croix!

LA MENDIANTE.

Il prêche à Saint-André, ce soir.

LE JOAILLIER.

Qu'on se le dise!

LE TISSERAND.

Et sur quoi prêche-t-il?

LE FORGERON.

Oh! sur la gourmandise!

LE TISSERAND.

Sir Archibald, leur vieil oncle!

LE DRAPIER.

Quatre!

LE FORGERON.

L'amour
Gouverne encor cet amoureux sur le retour;
Son péché capital, à lui, c'est la luxure.

LA MENDIANTE.

Pécherait-il encore à son âge?

LE DRAPIER.

On l'assure!

LE TISSERAND, *riant.*

En parole!

LE JOAILLIER, *de même.*

En pensée!

LE FORGERON.

Oui, passe encore; mais,
En action, il est converti désormais!

LE TISSERAND.

Et le laird de Parkhead, leur cousin!

LE DRAPIER.

Cinq!

LE FORGERON.

Farouche,
Lui! La menace au poing et l'injure à la bouche,
Il représente bien, par ses instincts brutaux,
La colère, parmi leurs péchés capitaux...
Et le Roi languit sous la pesante tutelle
Des cinq bandits.

LE TISSERAND.

Comment Sa Grâce pourrait-elle
Échapper à ce joug honteux?

LE FORGERON.

Si seulement
Elle voulait!

LE TISSERAND.

Est-il un seul bon sentiment
Que ces traîtres n'aient su ravir à sa faiblesse?

LE DRAPIER.

Peut-Elle encor vouloir, Sa Grâce?

LE JOAILLIER.

Elle les laisse
S'acharner sur l'Écosse et piller le pays.

LE FORGERON.

Roi Jacques, nos espoirs en ton nom sont trahis...
Tu demeures captif en ton indifférence!
Cependant il est temps; songe à la délivrance,
Brise le joug et prouve, en reprenant tes droits,
Que dans tes veines court le sang de nos vieux rois!

LE TISSERAND, *montrant sir Walter qui sort de l'église.*

Parlez bas; cet archer nous écoute peut-être.

LE JOAILLIER.

Les Douglas ont partout des oreilles.

SCÈNE II

LES MÊMES, SIR WALTER, UN MENDIANT.

SIR WALTER, *en costume d'archer, qui les écoutait depuis un instant, debout sur les marches de l'église.*

Un traître!
Si l'un de nous reçoit le pain de trahison,

Ce n'est pas moi; celui qu'on mange en ma maison,
Fils, on me le pétrit de si pure farine,
Qu'il ne nourrit que loyauté dans la poitrine.
Mais il serait mortel aux Douglas!

Se rapprochant d'eux et les rassemblant autour de lui, d'une voix sourde.

Vos Douglas!
Vainement tiennent-ils enfermé dans leurs lacs
Le jeune aiglon; bientôt l'oiseau fier et sauvage
S'envolera, pour fuir le honteux esclavage,
Et nous irons, vengeant les anciennes douleurs,
Libres enfin, frapper les sombres oiseleurs.

TOUS.

Oui! oui! vive Stuart!

LE FORGERON.

Mort aux Douglas!

UN MENDIANT, *se levant.*

Précoce
Est votre espoir. En vain vous appelez l'Écosse;
Vous avez beau crier : Vive Stuart et mort
Aux Douglas! Stuart est faible, Douglas est fort.
Le Roi n'entendra pas les cris de votre haine,
Et ses geôliers adroits ont su dorer sa chaîne.
Quand ils l'ont vu grandir, les Douglas ont jeté
Le vice en muselière à sa jeune fierté.
Depuis deux mois qu'il est dans Édimbourg, je gage
Que nul de vous encor n'a pu voir son visage;
Holy-Rood vous le cache en ses profonds ennuis.
L'aigle est l'oiseau du jour; lui, le hibou des nuits.
A Stirling, il courait, le soir, dans les ruelles,
En quête de débauche, et, comme les cruelles

Y sont rares, le beau prince de dix-sept ans
A barbouillé dans tous les ruisseaux son printemps.
Il n'a plus aujourd'hui même assez d'énergie
Pour chasser. Aussi, quand, la paupière rougie,
Le front blême, repu d'amour et saoul de vin,
Il s'endort, ce Stuart abruti, c'est en vain
Qu'on viendrait lui parler de régner. Oh! sans doute
On l'a tenté, mais lui, le pauvre enfant, redoute
L'effort qu'on lui demande et pense avec effroi
Que c'est une fatigue énorme d'être Roi!

SIR WALTER.

Tais-toi!... Maudit soit donc ce régent qui nous vole
Notre Roi, qui l'a fait libertin et frivole,
Et qui, pour mieux garder l'enfant, l'abâtardit!
Qu'il soit maudit!

TOUS, *excepté le mendiant.*

Qu'il soit maudit!

SIR WALTER.

Qu'il soit maudit!
Maudit pour tout le sang répandu, pour les larmes
Que nous versons, ce comte Angus, qui, dans ses armes,
Au champ de son écu qu'on regarde en tremblant,
Porte, blason toujours fatal, un cœur sanglant!
Oui, maudit! car ce cœur dont sa race féroce
Se blasonne, est le cœur sanglant de notre Écosse...
Mais vous tous, espérez! bientôt les temps viendront
Où le Roi, glaive en main et diadème au front,
Se lèvera, dressant, aux clameurs de vengeance,
Sa royauté sur les débris de leur régence;
Édimbourg entendra bientôt sonner leur glas:
Vive Stuart! Mort aux Douglas!

TOUS.

Mort aux Douglas!

LE FORGERON.

Puisses-tu dire vrai, vaillant archer!

LE VIEILLARD.

Dieu fasse
Que l'élan du combat me jette face à face
Avec l'un d'eux!

LE MENDIANT.

Que peut le bras de ce vieillard?

LE VIEILLARD.

Il peut redevenir jeune pour le Stuart!

SIR WALTER, *le prenant à part.*

Le jour venu, j'irai frapper à ta demeure.

LE VIEILLARD.

Puisse ce jour béni luire avant que je meure!

LE FORGERON, *montrant la maison à gauche.*

Je suis un Mac Gregor et ma forge est ici;
On y peut affiler vos claymores.

SIR WALTER, *lui prenant la main.*

Merci!

LE TISSERAND, *revenant de la droite.*

Monseigneur le régent avec son frère George!

LE JOALLIER.

Sauvons-nous!

LE DRAPIER.

Décampons !

SIR WALTER, *au forgeron.*

Conduis-moi dans ta forge,
Mac Gregor. Toi, soldat, viens aussi.

LE VIEILLARD.

Je vous suis.

SIR WALTER.

Je vous dirai ce que je veux et qui je suis.

Les bourgeois et les marchands sont entrés dans l'église. Les mendiants se sont dispersés au fond et à gauche; Sir Walter, le forgeron et le vieillard entrent dans la forge.

LE MENDIANT.

Le comte Angus!... Mieux vaut éviter l'œil du maître!

Il entre dans l'église; le dernier son de vêpres tinte à Saint-André.

SCÈNE III

ANGUS, SIR GEORGES.

SIR GEORGES.

Notre approche a fait fuir tous ces manants.

ANGUS, *rêveur.*

Peut-être!

SIR GEORGES.

Nous leur avons fait peur.

ANGUS.

Sans doute!

SIR GEORGES.

C'est un tort
De sortir seul...

ANGUS.

Aussi tu me suis!

SIR GEORGES.

Oui, Mylord;
On ne nous aime pas!

ANGUS.

On me craint!

SIR GEORGES.

Que l'on sache
Que vous sortez sans garde, et qu'un homme se cache,
Il pourrait...

ANGUS.

On me hait!

SIR GEORGES.

Surtout dans Édimbourg;
Ici surtout. L'église occupe ce faubourg :
Il faut se méfier, Mylord; parmi ces prêtres,
Le Stuart a beaucoup de partisans. Les traîtres
Pourraient oser... Qui sait? Le chancelier aussi,
Le lord Beaton, a son palais tout près d'ici.

ANGUS.

Frère, pourquoi toujours voir les choses au pire?

SIR GEORGES.

L'archevêque et Lennox ont pris beaucoup d'empire
Sur Sa Grâce.

ANGUS.

En flattant ses instincts généreux!
Ne crains rien, nous aurons l'avantage sur eux;
Ils mettent en avant leurs vertus, leurs services,
Le devoir... Mais c'est peu, quand nous avons ses vices!
D'ailleurs, j'ai prévu tout et je les confondrai :
J'exilerai Lennox; le lord de Saint-André
Rendra les sceaux; le roi va signer leur disgrâce.

SIR GEORGES.

Le Roi signe?

ANGUS.

Je veux...

SIR GEORGES.

Éloignés de Sa Grâce,
Tous deux vont conspirer; l'archevêque est puissant
Sur le peuple...

ANGUS, *après un silence.*

On me hait, n'est-ce pas?

SIR GEORGES.

En passant
Dans Black-Friars, j'ai vu des yeux pleins de menace...
Rentrez, Mylord; je crains que cette populace...
J'ai peur pour vous... Rentrez!

ANGUS.

Oui! Douglas le Mauvais!
C'est ainsi qu'on m'appelle, et, partout où je vais,
Je l'entends, ce nom-là, s'échapper de leurs bouches.
Et s'ils ne disent rien, au fond de leurs yeux louches,
Dans lesquels tout à coup leur courroux s'est trahi,
Je lis un autre nom... Oui! Douglas le Haï!
Haï! Toujours haï!... Pas un être qui m'aime!

SIR GEORGES.

Mon frère!...

ANGUS.

Qui? vous? Non! Non! personne! pas même
Un chien... Je leur fais peur; ils s'éloignent de moi!
Je n'aime pas et nul ne m'aime... C'est la loi!
Et ce serait si bon, hélas! d'avoir un être...
Un seul être... qui vous aimât... sans vous connaître,
Sans rien savoir de vous... que son amour!... J'avais
Ce bonheur-là, pourtant, et Douglas le Mauvais,
Et Douglas le Haï l'avait enfin conquise,
Cette joie, et goûtait cette douceur exquise,
Par une chère voix au rire parfumé,
De s'entendre appeler le Bon, le Bien-Aimé!
Ma fille! c'était bien l'amour rêvé!... Ma fille!
Toute seule avec moi... sans mère... sans famille,
Et ne pouvant aimer que moi! Ne connaissant
De moi que mes baisers sur son front innocent,
Que mon sourire à ses doux yeux pleins de caresses
Et que mes pleurs parfois sur l'or pur de ses tresses.
N'était-ce pas assez?... Que me faisait à moi,
Quand son doux bégaiement me remplissait d'émoi,
La malédiction du peuple ou sa colère!

Son cœur d'enfant m'ouvrait un abri tutélaire;
Je me serais jeté je ne sais pas jusqu'où
Avec le bouclier de ses bras à mon cou!
Et ce bonheur dura six ans! Une méprise
Du destin... Mon enfant!... Ma fille! Ils me l'ont prise!
Le seul rayon tombé sur cet ambitieux,
Obscurci tout à coup! Mon étoile des cieux,
Éteinte! Ma colombe, à jamais envolée!
Ils m'ont pris mon enfant... Et mon âme affolée,
Depuis dix ans, ressemble à quelque affreux taudis
Où, l'Ange n'étant plus, habitent les Maudits.
Le Malheur et le Mal en ont fait leur repaire!
Et pourtant je pouvais être bon... J'étais père!

SIR GEORGES.

Vous êtes tout-puissant, Mylord, et Votre Honneur
Peut ce qu'il veut.

ANGUS.

Peut-on se donner le bonheur?

SIR GEORGES.

Vous pouvez oublier!... Quand on arrive au faîte,
Qu'importent les soucis vulgaires?

ANGUS.

C'est sa fête!
Elle avait nom Marie!... Elle aurait dix-sept ans
Bientôt... Elle naquit, un beau jour de printemps,
A l'aurore!... Elle fut l'aurore de ma vie!
Le printemps de mon cœur!... Las! Ils me l'ont ravie!...
Mais j'ai tort de parler ainsi de mes regrets;
Si j'y pensais autant tous les jours, j'en mourrais.

Et puis, d'autres soucis ont courbé cette tête!
Tant d'autres!... Mais, tu sais, aujourd'hui, c'est sa fête!

Des voix s'élèvent dans l'église, qui chantent l'Ave Maria.

Entrons prier... *Ave Maria!* C'est son nom!
Je prierais aujourd'hui la sainte Vierge...

Il veut entrer dans l'église.

SIR GEORGES.

Non.
Nous sommes, tous les deux, de tièdes catholiques;
C'est bon pour le Stuart d'adorer les reliques
Des Saints et de prier la Vierge!

ANGUS.

Puisqu'elle a
Le même nom, viens donc la prier!

SIR GEORGES.

Non!... voilà
William, la crosse en main, la tête sous la mitre,
Qui vient à Saint-André, flanqué de son Chapitre
De chanoines. Le lord abbé de Sainte-Croix,
Au pied des saints autels, va prier pour nous trois.

La porte de l'église s'ouvre. Les cloches sonnent à toute volée; l'orgue joue une marche. Le clergé de Saint-André vient sur les marches au-devant de l'abbé de Sainte-Croix. En tête du clergé, James Beaton, archevêque de Saint-André, debout sur le seuil. Le lord abbé et le chapitre des chanoines d'Holy-Rood entrent au fond, suivis par des flots de peuple.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BEATON, LORD WILLIAM DOUGLAS; *puis* SIR WALTER, LE FORGERON, LE VIEILLARD.

ANGUS, *à sir Georges en lui montrant Beaton.*

Georges, vois donc l'orgueil de cet homme d'Église!

SIR GEORGES.

Jouis de ton hochet avant qu'on ne le brise,
Évêque!

ANGUS.

Vainement croit-on l'humilier!
Qu'importe si, demain, il n'est plus chancelier!
Qu'il lève la main droite, en passant par les rues,
Voici qu'autour de lui les foules accourues
Inclineront la tête et s'agenouilleront!

Deux thuriféraires encensent l'archevêque qui bénit la foule agenouillée; des choristes lui jettent des fleurs.

Regarde-le, la crosse en main, la mitre au front,
On lui jette des fleurs et de l'encens. Il garde,
Quand je lui prendrais tout, sa puissance. Regarde!
Il est plus grand que moi! Tout à l'heure, là-bas,
On ira lui baiser la main. Je ne peux pas
Lui prendre le baiser de ses moines! Ce prêtre,
Il a son trône comme un roi! Qui sait? Peut-être
Cet homme a-t-il vraiment la seule royauté!
Et rien de ce pouvoir ne lui peut être ôté!

Je n'en puis avoir rien! Ce prélat qu'on encense
Me nargue, dans l'orgueil de sa toute-puissance!...

Courbant la tête et regardant l'évêque.

Et je n'aurais pas, moi, quand eux ont de tels droits,
Un peu de ce pouvoir des prélats... ou des Rois!

Frissonnant de la tête aux pieds.

Roi!

Sir Walter, le forgeron et le vieillard paraissent à une fenêtre de la forge. A ce moment, l'archevêque descend au-devant de l'abbé.

SIR WALTER, *montrant l'archevêque au forgeron et au vieillard.*

Voilà notre chef!

LE FORGERON.

Sa voix soit obéie!

LE VIEILLARD.

Je le suivrai!

LORD WILLIAM, *s'approchant d'Angus, pendant que son cortège sur deux files monte les degrés et entre à l'église.*

Courez, mon frère, à l'abbaye;
Le Roi n'a pas voulu signer votre décret!

ANGUS.

Il le refuserait! Il le refuserait!

Saisissant le bras de Georges et l'entraînant.

Viens vite, et pour mater ce retour d'énergie,
S'il nous fallait encor l'orgie... Eh bien! l'orgie!

Il sort avec sir Georges par le fond.

LORD WILLIAM, *à Beaton, au bas des degrés.*

Mon Père, le baiser de paix!

BEATON, *l'embrassant.*

La paix!

Quand l'abbé de Sainte-Croix s'est retourné pour monter les degrés, Beaton, d'une voix sourde :

Judas!

Il monte derrière l'abbé. — Sir Walter, le vieillard et le forgeron paraissent sur le seuil de la forge.

SIR WALTER.

Soyez prêts, au signal, à joindre nos soldats!

LE FORGERON.

Mon amour est ardent!

LE VIEILLARD.

Moi, ma haine est féroce!

LE FORGERON.

Je mourrai, s'il le faut, pour Mylord Roi d'Écosse!

LE VIEILLARD.

Mais pas avant d'avoir, plaise au Dieu tout-puissant!
Étouffé le dernier des Douglas dans mon sang!

Sir Walter et le vieillard sortent à gauche. Le forgeron entre dans l'église. Les cloches sonnent; l'orgue et les chœurs entonnent le Magnificat; *la populace, en chantant, envahit les marches de l'église.*

DEUXIÈME TABLEAU

Une sacristie. A droite, une porte ouvrant dans l'église; à gauche, une autre porte donnant sur la rue. Au fond, une verrière. Deux veilleuses, devant une Vierge, luisent dans la demi-obscurité.

Au lever du rideau, sir Patrick Hamilton, debout devant un pupitre, feuillette les Livres Saints. Dom Alexandre Campbell se tient près de la porte de droite, et regarde dans l'église. On entend chanter le *Gloria Patri,* auquel le chœur répond.

SCÈNE PREMIÈRE

DOM ALEXANDRE, SIR PATRICK.

DOM ALEXANDRE, *refermant la porte.*

L'abbé de Sainte-Croix va prêcher. Pauvre Église,
Combien ton deuil est grand! Nul ne se scandalise
De l'entendre élever la voix dans le Saint Lieu.
Un impur, un impie, ose y parler de Dieu;
Mais il est un Douglas... on tremble!

SIR PATRICK, *tout à ses pensées.*

Il est notoire
Qu'en aucun texte il n'est parlé du Purgatoire!

Se retournant vers dom Alexandre.

Citez un texte.

DOM ALEXANDRE.

Non, mais la tradition,
Patrick.

SIR PATRICK.

Le Purgatoire est une invention
Des Papes. Citez donc un texte.

DOM ALEXANDRE.

Tu es Pierre,
A dit Notre-Seigneur, *et c'est sur cette pierre*
Que je bâtirai mon Église, ayant voulu
Signifier par là que Pierre était l'élu,
Le chef choisi de Dieu pour gouverner le monde,
Le Pontife!

SIR PATRICK.

Erreur grave! Illusion profonde!
Étrange abus des mots! Misérable argument!
C'est ainsi que l'on donne audacieusement,
Dans un but de cupide orgueil qui se devine,
A ce pouvoir terrestre une source divine.

DOM ALEXANDRE.

Le texte est clair pourtant! Le texte parle assez!

SIR PATRICK.

Texte muet qu'en vain vous torturez!

DOM ALEXANDRE.

Paissez
Mes brebis, dit Jésus au Prince des Apôtres,

Alors qu'il avait dit tout simplement aux autres :
Paissez mes agneaux. Or, par ces mots différents,
N'est-il pas clair qu'il a voulu marquer les rangs?

SIR PATRICK.

Vous arguez en vain, prophètes en délire;
Votre jour est passé. Bientôt tous pourront lire
Le livre merveilleux qu'on imprime là-bas;
Et le jour va briller sur ces graves débats,
Alors qu'éblouissant dans sa clarté terrible,
Le vrai texte sera commenté dans la Bible!

DOM ALEXANDRE.

Sir Patrick Hamilton, parlez un peu moins haut :
Ce livre-là trop lu conduit à l'échafaud!

SIR PATRICK.

Où vous me brûlerez, fils de saint Dominique!

DOM ALEXANDRE.

Mon ami, je n'ai pas cette foi tyrannique
Qui prétend s'imposer par le feu. Je prierai
Le Seigneur Dieu par qui tout homme est éclairé,
Que de l'orgueil qui vous affole il vous délivre,
Afin que, comprenant comme nous le Saint Livre,
Vous restiez fils soumis de l'Église. Ma main
Voudrait vous retenir dans le seul droit chemin
Où marche le fidèle à la suite du prêtre;
Mais je suis un apôtre, et ne suis pas un traître,
Et je suis votre ami, les Saints m'en sont témoins!

SIR PATRICK.

Dieu seul sonde les cœurs et les reins; mais, du moins,
S'il faut que votre bras sur moi s'appesantisse,
Je mourrai consolé, mourant dans la justice

De ma cause, et tout plein d'une sainte fierté,
Joyeux martyr du Christ et de la Liberté!

DOM ALEXANDRE.

La paix soit avec nous, mon cher Patrick. Par elle
Évitons désormais tout sujet de querelle.
Hélas! nous n'avons plus en Dieu la même foi;
Cependant nous avons le même amour du Roi:
Parlons du Roi...

On entend une rumeur sourde dans l'église.

SIR PATRICK.

Ces cris!

UNE VOIX, *dans l'église.*

Ouvrez!... ouvrez la porte...

DOM ALEXANDRE.

Qu'y a-t-il?

SIR PATRICK, *qui a ouvert la porte à droite.*

Une femme?

DOM ALEXANDRE.

Une femme!

SIR PATRICK.

On l'apporte...

Le forgeron et le tisserand entrent, portant Madeleine évanouie. Le mendiant les suit; quelques personnes sont entrées après eux.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADELEINE, LE MENDIANT, LE FORGERON, LE TISSERAND, DEUX FEMMES, UNE MENDIANTE.

LE TISSERAND.

Pauvre vieille!

Dom Alexandre apporte une chaise; on y assied Madeleine.

LE FORGERON.

De l'eau...

Sir Patrick donne une aiguière. On entoure Madeleine, on lui baigne les tempes.

LE MENDIANT.

Bien malade, je crois...

LE FORGERON.

Elle s'est affaissée au signe de la croix...

LE TISSERAND.

Quand notre lord abbé, se dressant dans sa chaire,
Commençait le sermon de sa belle voix claire...

UNE FEMME DU PEUPLE.

Jésus! La belle voix!

LE TISSERAND.

Aussitôt qu'il a dit :
« Au nom du Père... » elle a crié : « Maudit! Maudit! »

UNE AUTRE FEMME.

En se levant...

LE TISSERAND.

Et puis, elle a retombé, roide!

LA PREMIÈRE FEMME.

Elle aurait grand besoin d'eau bénite.

SIR PATRICK.

Elle est froide!

UNE MENDIANTE.

Au signe de la Croix?

LA PREMIÈRE FEMME.

C'est louche!

LA SECONDE.

Le démon!...

LA PREMIÈRE, *à la seconde.*

Maud, si nous retournions écouter le sermon!

Les deux femmes rentrent dans l'église.

LA MENDIANTE.

Il fait chaud là dedans; l'église est toute pleine.

DOM ALEXANDRE.

La connaissez-vous?

LE FORGERON.

Non!

MADELEINE, *d'une voix lente et vague.*

Mon nom est Madeleine!

LE TISSERAND.

Elle parle!

LE FORGERON.

On dirait qu'elle dort.

LE TISSERAND.

Oui!

MADELEINE.

J'ai froid.

LE MENDIANT.

Ecoutez!

MADELEINE, *immobile, les yeux ouverts.*

Qui je suis?... Je suis fille de Roi!
Du Roi Jacques Premier... Oui, bâtarde... A cette heure,
Nul ne s'en souvient plus!... Je suis vieille et je pleure!
Autour de moi tout croule et périt. Je m'assieds,
Lasse, ayant de la boue et du sang à mes pieds;
Ils partent, ils s'en vont; je demeure, hagarde,
Les yeux ardents, la bouche en feu! Je les regarde:
Ils s'en vont, tous, là-bas, du côté des tombeaux;
Ils meurent, tous, les plus jeunes et les plus beaux,
Invoquant l'Espérance aimée et décevante,
Et je suis encor là, moi, toujours là, vivante!
Mais prends-moi donc, ô Mort! Je suis lasse à la fin:
Je veux mourir! Je n'ai plus soif et n'ai plus faim
Que de repos!... Je veux mourir...

Se levant, avec un cri.

A moi, Marie!
A moi! viens! Reste là, près de moi, ma chérie!
Regarde! le vois-tu qui vient vers nous, là-bas?

Il t'appelle... Il voudrait... Non! Non! Je ne veux pas!
Je le reconnais bien dans l'ombre, quoi qu'il fasse...
En vain ramène-t-il son plaid vert sur sa face!...
Arrière, misérable! On ne me trompe point!
Ce n'est pas toi? Tu mens! J'ai vu sur ton pourpoint
Le blason des Douglas, le Cœur Sanglant! Arrière!
Tu ne la prendras pas!... La fille après la mère!...
Il s'approche toujours... Je ne veux pas... Va-t'en!
Mais va-t'en donc, bandit!

Elle fait des efforts comme pour retenir quelqu'un dans ses bras.

Non!... Marie!... Ah! Satan!
Il l'a prise, l'infâme!

Pleurant.

Il l'a prise! Il l'emporte!
Je suis trop vieille, donc?... Je me croyais plus forte!
Je n'ai plus qu'à mourir, puisqu'il l'a prise aussi!

Le mendiant se rapproche peu à peu d'elle, comme saisi par un intérêt étrange à ce récit.

DOM ALEXANDRE.

Pauvre femme! On a pris son enfant!

MADELEINE, *joyeuse, comme caressant un enfant.*

La voici!
C'est bien elle! Dis-moi ton nom!... Oui, j'en suis sûre,
Tu t'appelles Marie?

Avec horreur, reculant.

Ah! l'horrible blessure!

S'agenouillant, penchée.

Sa fille! Il l'a tuée! Il l'a frappée... Il l'a
Frappée au cœur!... Un père... Oui! la blessure est là,

Au cœur!

Se levant et s'éloignant avec dégoût.

Ah! maintenant elle est de ta famille;
La mort l'a blasonnée et ce n'est plus ma fille;
C'est votre fille au Cœur Sanglant, comte Douglas!
Adieu, lady Marie!... Hélas!...

Soupirant.

Hélas!

Frissonnant de tout le corps.

Hélas!

Elle tombe en arrière, toute roide.

LE TISSERAND, *la recevant dans ses bras.*

Elle est folle, Jésus!

LE FORGERON, *l'asseyant.*

Ce qu'elle dit m'effraie.

LE MENDIANT, *qui écoutait anxieusement.*

Non! laissez-la parler; son histoire est très vraie!
Le comte Angus a pris sa fille.

MADELEINE, *encore inconsciente.*

Mon enfant!
Un ange rose et blond! Seize ans! Le cœur se fend!
Il l'emporta tremblante au fond de son repaire...
Et Dieu permit que cet homme-là devînt père!
Hélas! Elle a vécu dans cet âpre séjour
Moins d'un an, et mourut en te donnant le jour,
Ma petite Marie!

LE MENDIANT.

Et lui, cet homme sombre,

Devenait radieux, en voyant dans son ombre
La clarté de deux yeux candides. Il avait
Des attendrissements, le soir, à son chevet.
Remué tout à coup par un amour immense,
Il sentait dans son cœur des élans de clémence.
Elle l'apprivoisait, et l'on voyait sur lui
Qu'un rayon de la jeune innocence avait lui.
Et l'enfant grandissait. Un seul mot de sa bouche
Suffisait à dompter le laird au cœur farouche;
Et, depuis six printemps, dans ces remparts maudits,
Le bonheur rayonnait comme en un paradis,
Où, semblable à la fleur, s'entr'ouvrait la jeune âme!
Il l'aimait! Il était heureux!

MADELEINE, *bondissant.*

Heureux, l'infâme!
Et moi, je la pleurais... Souvent j'allais m'asseoir
Sous les murs du château, les yeux levés... Un soir,
— Je la guettais toujours, — je la vois à la porte,
Seule!... Alors je bondis, je la prends, je l'emporte!
O la joie! A cheval, jusque dans Édimbourg,
Je m'enfuis... Je l'avais!... Depuis, dans ce faubourg,
Près d'elle, je vivais ma vieillesse prospère...
Mais j'ai peur... S'il allait me la prendre!... Son père!
J'ai peur!

LE MENDIANT.

Depuis dix ans, Angus désespéré
La fait chercher; il a souffert, il a pleuré,
Il est redevenu mauvais par la souffrance;
Et la douleur de ceux qui n'ont plus d'espérance
A ravagé ses traits comme le feu d'enfer!

LE FORGERON.

Nous sommes donc vengés si Douglas a souffert!

LE MENDIANT.

Ah! si vous l'aviez vu comme moi, ce farouche,
Quand il sut la nouvelle, immobile, la bouche
Crispée et les yeux pleins de larmes!... Il pleurait!
Alors, se redressant, il prit un couperet,
Et, terrible, arrêtant le valet infidèle :
« Pour la garder, dit-il, je t'avais mis près d'elle!
Tends le bras... » Et d'un coup, il lui coupa le poing.
« Je pourrais te tuer! Va-t'en! Je ne veux point
Que tu meures. Va-t'en chercher l'enfant volée...
Ne perds pas un instant... Cherche dans la vallée;
Franchis-la; va plus loin, parcours tout le pays.
Va! que pas une roche et que pas un taillis
Ne t'échappent. Tu fus un mauvais chien de garde,
Tâche d'être un meilleur limier; sinon, regarde :
Lorsque tu reviendras, dans un an, au logis,
— Car je t'accorde un an, — sur ces pavés rougis,
Si l'enfant n'est pas là, j'en jure mon épée,
Ta tête folle ira baiser ta main coupée. »
Le serviteur partit, mais il ne revint pas.
Partout, depuis dix ans, lentement, pas à pas,
Il a cherché l'enfant avec amour, sans trêve,
Ne l'ayant jamais vue, excepté dans son rêve,
La poursuivant toujours et vainement, hélas!
Et voilà qu'aujourd'hui... Réjouis-toi, Douglas,
Le deuil n'est plus, voici venir les jours de fête!
Et toi, vieux serviteur craintif, dresse la tête;
J'ai retrouvé l'enfant perdue!

MADELEINE, *comme se réveillant d'un long sommeil.*

Il ment! Il ment!

C'est ma petite-fille... Il se trompe... Comment
Voudriez-vous?... Si j'ai dit... Je me suis trompée...
Il a menti!

LE MENDIANT, *levant son bras dont la main est coupée.*

Ment-elle aussi, la main coupée?

MADELEINE, *suppliante.*

Je ne sais pas! Voyons! Soyez bon... Mon ami...
Qu'ai-je donc dit?... Mon Dieu! Je suis folle à demi...
Je suis si vieille... On croit comprendre... Je m'explique
Si mal... Écoutez-moi : Vous êtes catholique;
Le bon Dieu ne veut pas qu'on torture les vieux!
Vous voyez bien que j'ai des larmes plein les yeux!
Vous ne lui direz pas, n'est-ce pas?... Tout à l'heure,
Je t'ai dit : « mon ami!... » Sois bon! Tu vois, je pleure.
C'est ma petite-fille, à moi!... J'ai dit son nom?...
Je ne sais pas... On dit tant de choses... Non! Non!
Je n'ai rien dit... rien! rien! je ne veux pas! Sa fille?
Tu mens! Je te dirai, si tu veux, sa famille...
Non! Je te nommerai son père... Si tu crois
Que tu l'as retrouvée, ah! par la Sainte Croix,
Ne va pas le lui dire. Il la prendrait, ton maître!
Il me la volerait!... Sa fille! Eh bien! peut-être!...
Oui!... peut-être!... Tu vois, je dis ce que tu veux...
Je pourrais nier... Non!... Je te fais des aveux:
C'est sa fille, eh bien, oui!... Puisque je suis sincère,
Toi, ne sois pas cruel! Elle m'est nécessaire;
Je n'ai qu'elle; je suis si vieille!... Tu veux bien
Que je la garde?... Dis que tu ne diras rien!

LE MENDIANT.

J'erre depuis dix ans, comme un chien, tête basse

Sous la peur, et d'un mot je puis avoir ma grâce
Et me dresser enfin sans peur du couperet,
Et je me tairais, moi! Mais qui donc se tairait?
Allons! rends cette fille à son père... Viens, femme!
C'est du bonheur pour tous que je prépare!

LE FORGERON, *le saisissant d'un côté.*

Infâme!

SIR PATRICK, *le saisissant de l'autre.*

C'est un homme! un chrétien! A genoux!... à genoux,
Misérable valet d'Angus!

Aux hommes et aux femmes qui les entourent.

Vous, laissez-nous!

Les hommes et les femmes se retirent.

Tu peux rentrer chez toi, femme! Il est sous ma garde!
Il ne te suivra pas, j'en réponds!

MADELEINE.

Il me tarde
D'avoir quitté la ville avec elle... Ce soir,
A l'instant...

LE FORGERON.

Tu seras contrainte de surseoir:
Voici la nuit, bientôt les portes seront closes.

SIR PATRICK, *à Madeleine.*

A quoi penses-tu donc?

MADELEINE.

A de terribles choses!

Très sombre, à part.

Puisqu'il a le secret, il parlera demain;

On nous aura bientôt rejointes en chemin.
Mais s'il ne pouvait plus parler, lui!... Dieu m'assiste!

LE MENDIANT, *à part.*

Si je puis seulement retrouver cette piste,
J'agirai sans parler, cette fois!

MADELEINE, *au forgeron et à sir Patrick.*

Je pensais...
Laissez-nous; si cet homme est vraiment Écossais,
Nous pouvons nous entendre. Il a souffert... Il tremble...
Je suis sûre que nous nous entendrons ensemble
Et mon pauvre vieux cœur s'est trop vite effrayé.

Au mendiant.

Il mendie... Il est vieux... Douglas t'aurait payé;
Je te paierai... Combien?

LE MENDIANT, *à part.*

Que seulement je sache
Au fond de quel taudis notre vieille se cache,
Et nous verrons...

MADELEINE.

Combien?

LE MENDIANT.

Ton prix sera mon prix;
J'ai ma fierté.

LE FORGERON, *le lâchant.*

Va donc!

LE MENDIANT.

En êtes-vous surpris?
Et puis, cette douleur est profonde... et me touche.

MADELEINE, *à part.*

Si tu crois que je veux de cette pitié louche!

SIR PATRICK, *leur montrant la porte de gauche.*

Allez donc!

MADELEINE.

Viens! tant de discours sont superflus!
Viens!

LE MENDIANT, *à part.*

Je vais donc savoir!

MADELEINE, *à part.*

Tu ne parleras plus!

Elle le prend par la main et l'entraîne.

TROISIÈME TABLEAU

Une salle d'hôtellerie. Au fond, une porte et de grandes fenêtres, à travers lesquelles on voit une petite place. A droite, une porte, au premier plan; au deuxième, une cheminée. A gauche, une porte; au deuxième plan, un bahut. Une table et un banc à l'avant-scène. Un grand fauteuil et un rouet près de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, *puis* MADELEINE *et* LE MENDIANT.

MARIE, *assise.*

Il ne vient pas! Mon Dieu!... J'ai mis mon collier d'ambre
Pour lui qui ne vient pas...

La porte du fond s'ouvre; Marie pousse un petit cri.

Ah!

Elle s'est levée, et en se détournant aperçoit Madeleine, qui vient d'entrer. Le mendiant, resté dehors, inspecte la maison.

MADELEINE, *très agitée.*

Rentre dans ta chambre!

MARIE.

Oui, grand'mère.

MADELEINE.

Et ne viens que si je t'appelais...

MARIE.

Qu'avez-vous?

MADELEINE.

Rien! Rien!

La poussant vers sa chambre.

Va!

LE MENDIANT, *entrant.*

Voilà donc le palais...

MADELEINE, *au mendiant.*

Entre!...

Elle ferme la porte derrière lui.

LE MENDIANT.

Mais je fais fuir la petite princesse!

MARIE, *sur le seuil de la porte.*

Que veut cet homme?

Sur un geste de Madeleine, elle sort à gauche.

SCÈNE II

LE MENDIANT, MADELEINE.

LE MENDIANT.

Eh bien! je la cherchais sans cesse,
J'y pensais tout le jour, j'y rêvais en dormant:

Je croyais avoir, là, son visage charmant
Ineffaçablement fixé d'un trait fidèle;
Oui, femme, je croyais pouvoir dire : C'est elle!
Rien qu'en la voyant. Non! je l'entends, je la vois :
Ce n'est plus son regard et ce n'est plus sa voix!

MADELEINE.

C'est qu'elle avait six ans; voilà qu'elle en a seize!

LE MENDIANT.

Tu peux te promener avec elle, à ton aise;
Son père en la voyant s'y tromperait aussi.

MADELEINE, *à part.*

Je voudrais l'épargner pour ce mot-là!...

Au mendiant.

Merci!
Tu me rassures, mais réglons vite ce compte...
Je vais chercher l'argent...

Elle va au bahut et l'ouvre.

LE MENDIANT, *à part.*

Donne toujours! Le comte,
Vieille folle, ce soir, paiera le complément.
Mais on la prend au piège un peu facilement!
Et j'ai bien fait d'aller aux vêpres de la Vierge,
A Saint-André; demain, j'y veux brûler un cierge.
Je lui dois bien cela!

MADELEINE, *descendant avec un sac.*

Voilà tout mon trésor :
Trente pièces d'argent et quatre pièces d'or...
C'est tout!

LE MENDIANT, *se levant.*

Cela suffit! Donne!

Il prend le sac.

Adieu, je te quitte,
Mais sois sans crainte.

MADELEINE.

Va!

A part, d'une voix sourde.

Le couteau!

Elle prend un couteau sur la table.

Faisons vite!

Au mendiant.

Sors par ici; je vois quelqu'un qui vient là-bas!

Elle lui ouvre la porte à droite.

LE MENDIANT.

Par là, si tu veux!

Au moment où il s'approche de la porte, Madeleine, de la main gauche, le saisit à la nuque, et de la droite, en le renversant un peu en arrière, lui plonge le couteau dans la gorge.

Ah!

MADELEINE, *d'une voix farouche.*

Tu ne parleras pas!

Elle le pousse dans la cave.

Va pourrir maintenant dans la profonde cave!
Comme un chien égorgé qui se tord et qui bave,
Tu mourras sans pouvoir pousser un cri!

Elle jette le couteau dans la cave et referme la porte.

SCÈNE III

MADELEINE, MARIE.

MARIE, *sur le seuil de la chambre.*

C'est moi!
J'ai cru qu'on appelait.

MADELEINE, *tremblante, immobile.*

Non!

MARIE.

Pourquoi cet émoi?
Vous tremblez?

MADELEINE.

Non! tu vois...
Lui saisissant la main.
La folle enfant qui rêve
Que je tremble...

MARIE, *effrayée.*

Grand'mère!...

MADELEINE, *à part.*

Ainsi, jamais de trêve!
S'il la rencontrait...

MARIE, *regardant sa main.*

Ah! j'ai du sang à la main...

MADELEINE.

S'il la reconnaissait!

Résolument.

Nous partirons demain!

MARIE.

Partir! Partir!

MADELEINE.

Demain!

MARIE.

Si tôt!

MADELEINE.

Pour l'Angleterre!

MARIE.

Si loin!... Pourquoi partir?

MADELEINE.

Je sais un monastère
Où, dans la sainteté de l'asile divin,
L'ennemi dont j'ai peur nous poursuivrait en vain;
Nous irons vivre là!

MARIE.

Quitter notre patrie,
Notre vieille cité, notre maison...

MADELEINE.

Marie!
Tu fuiras, n'est-ce pas? Tu fuiras sans regrets?...
Tu viendras? Tu veux bien? Car je t'emporterais
Pour t'arracher à lui!

MARIE.

Lui! quel est donc cet homme?

MADELEINE.

Nous partirons demain... Ah! si tu savais comme
Je le hais! Ennemis depuis les temps anciens,
Mes aïeux ont toujours lutté contre les siens,
Et nos guerriers ont fait répandre par les armes,
Dans les deux clans rivaux, bien du sang et des larmes.
Une haine éternelle est entre nous! Jamais
Je ne pardonnerai; je hais son nom, je hais
Sa race, et, chaque jour, la haine héréditaire
S'est accrue, et plus rien ne peut la faire taire.
Il veut te prendre, mais ma haine te défend;
Il ne te prendra pas, ma fille, mon enfant!

MARIE, *avec un cri de joie.*

Mon père! Il n'est pas mort! Il n'est pas mort, grand'mère?

MADELEINE.

Enfant, n'espère pas le revoir; c'est chimère!

MARIE.

Il vit! Il vit! J'avais compris votre secret!
Comment? Je ne sais pas, mais mon cœur espérait
Qu'un jour, je reverrais, vivant, par un prodige,
Celui que vous disiez mort, mon père! Oui, vous dis-je,
Je savais qu'il vivait et j'avais pressenti
Que votre haine à mon amour avait menti.
En une vision douce de mon enfance,
Je l'évoquais parfois malgré votre défense;
Vous disiez: « Il est mort! » Et dans un vague émoi,
Les yeux clos, j'essayais de l'évoquer en moi.
O grand'mère, je vous aime et je vous révère,

Mais vous avez parfois le regard bien sévère,
Et souvent vous m'avez fait peur en me parlant.

MADELEINE, *en l'embrassant.*

Ma petite Marie!

MARIE.

Et quand, le cœur tremblant,
Je m'endormais, la nuit, en quelque rêverie,
J'entendais une voix qui m'appelait : « Marie! »
Et je sentais, ainsi qu'autrefois, s'apaiser
Mes frayeurs dans un cher et bon et doux baiser!
C'était lui!

MADELEINE, *avec anxiété.*

Mon enfant!

MARIE.

Et c'est ainsi qu'en songe,
Par un pressentiment plus fort que ton mensonge,
O grand'mère! j'avais appris la vérité.
Tu lui pardonneras, je l'ai bien mérité...

MADELEINE.

Pardonner! Mon pardon ne ferait pas revivre
Ta mère!

MARIE, *s'éloignant d'elle.*

Si j'allais refuser de vous suivre...
Si vous voulez partir, c'est qu'il est près d'ici!
Il me cherche!...

MADELEINE.

Toi! toi! me quitter! Elle aussi!...
Va donc! Je le tuerai... Laisse-moi...

Elle repousse Marie.

MARIE, *se pendant à son cou.*

Chère aïeule,
Est-ce que je pourrais vous laisser toute seule?...
Seulement, j'aimerais vous avoir tous les deux.

MADELEINE.

Les Bons ne souffrent point les Méchants auprès d'eux!

MARIE.

Son nom!... Au moins, son nom?

MADELEINE.

Silence sur cet homme!
Ne me rappelle pas qu'il vit et qu'il se nomme
L'Ennemi. Je l'ai trop oublié; sache donc
Qu'il serait imprudent d'implorer son pardon;
Car je pourrais, à cet appel de ta tendresse,
Me rappeler mon nom, à moi, la Vengeresse!

MARIE, *tristement.*

Je ne parlerai plus de lui.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BEATON.

BEATON, *en costume de berger, sur le seuil.*

La paix de Dieu,
Source de tout bonheur, femmes, soit en ce lieu!

MADELEINE, *le regardant fixement.*

Dans quel temps vivons-nous? Est-ce donc la coutume,
Maintenant, qu'un prélat sorte sous ce costume?
La paix de Dieu n'est plus.

BEATON.

Vous devez héberger
Le Chasseur de Buccleuck? Je suis le Grand Berger.

MADELEINE.

Nul, hors nous deux, n'habite en mon hôtellerie:
On n'aime pas les vieux visages, et Marie,
Auprès de sa jeunesse, a ma vieille raison.
C'est notre honneur qui fait le vide en ma maison;
Nous vivons et cela suffit, mais que je meure
Si l'homme que tu dis...

BEATON.

J'ai choisi ta demeure,
Te sachant toute à nous, ma fille, et si je viens,
Ce soir, sous des habits qui ne sont pas les miens,
C'est que plus que jamais il faut de la prudence.
Dieu peut tout, mais il faut aider sa Providence.

Sir Walter entre à ce moment.

Voici mon homme!

Au mouvement que fait Madeleine pour s'éloigner.

Non! demeurez près de nous!
Je le veux!

Madeleine va s'asseoir près de son rouet. Marie est debout près d'elle.

SCÈNE V

LES MÊMES, SIR WALTER.

SIR WALTER, *se jetant à ses genoux.*

Monseigneur...

BEATON.

Non! pas à mes genoux!
Dans mes bras, Sir Walter, et voyez à mes larmes
Ma joie en retrouvant mon vaillant frère d'armes,
Sir Walter, le banni qu'aucun revers n'abat,
Le Scott prêt à combattre encor le bon combat.

MADELEINE.

Sir Walter de Buccleuck?

MARIE.

Le laird preux et fidèle?
Ah! si Sa Grâce, au lieu de traîtres, auprès d'Elle
Avait des chevaliers aussi braves que lui,
Depuis longtemps le jour qu'on espère aurait lui!

SIR WALTER.

Tu me connais?

MARIE.

Je sais, du moins, vos tentatives
Pour notre cher Stuart!

SIR WALTER.

Oui, sans doute hâtives,

Puisqu'on devait les voir échouer dans le sang;
Pourtant, dût-il périr en les recommençant,
Walter est toujours prêt et n'attend plus qu'un signe.

MARIE.

Nous avons confiance en vous.

SIR WALTER.

Je serai digne
De l'espoir qu'on a mis en mon nom, et demain...

MARIE, *lui baisant la main.*

Oh! laissez-moi baiser cette loyale main,
Si dévouée au Roi, notre seigneur et maître!
Sauvez-le! Sauvez-nous! Il est trop tard, peut-être!
Car le peuple déjà murmure avec effroi
Que Douglas a rêvé d'en faire un mauvais roi.

BEATON.

Écoutez, les Elliot sont cachés dans la plaine.

SIR WALTER.

Mes Scott dans Black-Friars!

BEATON.

La basse ville est pleine
De ceux de Liddesdale et de Teviot; Lennox
Et Glencairn sont chez moi.

SIR WALTER.

Le mot d'ordre?

BEATON.

Nux! Nox!

SIR WALTER.

Le signal?

BEATON.

Le tocsin sonnant au monastère
Des Frères Noirs. Partez! Dans l'ombre, avec mystère,
Occupez Black-Friars et High-Street. Les Campbell
Tiennent Cowgate, prêts à répondre à l'appel.
Deux hommes de Douglas sont achetés, en sorte
Que, dès la nuit, ils vont nous livrer une porte;
Grâce à cette surprise et dans le désarroi,
Nous pourrons arriver à la chambre du Roi.

SIR WALTER.

Et Sa Grâce?

BEATON.

Mylord, ma tristesse est profonde :
Le pauvre enfant royal n'a d'autre cure au monde
Que de courir la chasse et l'amour. Vainement
J'ai voulu réveiller en lui le roi dormant;
Ma voix n'a pas d'échos en son âme rétive!
Sa Grâce ne sait rien de notre tentative,
Car j'ai craint, je le dis rougissant et confus,
Ou son indifférence ou même son refus.

MARIE.

Eh quoi! Mylord, le Roi n'a pas l'âme meilleure?

BEATON.

Pourtant je veux encore espérer. Tout à l'heure,
Avant la nuit, j'irai prier à son coucher.
Puissé-je cette fois réussir à toucher,
Par l'intercession de la Vierge Marie,
Ce jeune cœur atteint de honteuse incurie;
Sinon, ne cherchant plus près de lui notre appui,
Nous sauverons le Roi quand même et malgré lui.

SIR WALTER.

Oui, Mylord, nous serons dignes de notre tâche!

MARIE.

Et vous le sauverez! Et s'il tombait en lâche,
Vous le relèverez et le tiendrez debout!

BEATON.

Allez, Mylord! Allez! qu'on attaque partout
Dès le premier signal, et que Dieu nous accorde
La victoire!

SIR WALTER.

J'ai foi dans sa miséricorde!

MADELEINE, *toujours assise.*

Puissions-nous voir tous ces Douglas anéantis!

Sir Walter sort.

SCÈNE VI

LES MÊMES, *moins* SIR WALTER.

BEATON, *allant à Madeleine.*

Madeleine, Jésus est le Dieu des petits;
Il lui plaît d'exalter les humbles; il révèle
Aux simples sa puissance, et la bonne nouvelle
A souvent pour écho, femme, de faibles voix.

MADELEINE.

Je ferai pour mon Dieu, Mylord, ce que je dois.

BEATON.

Et pour ton Roi?

MADELEINE, *se levant.*

Mon Roi, c'est mon Dieu sur la terre,
Comme Dieu, c'est mon Roi dans le ciel!

BEATON.

Le mystère
Doit être dévoilé, ce soir, à nos amis;
Et le soleil royal, sur tous ces fronts blêmis
Par l'effroi du combat dans l'obscure mêlée,
Demain éclairera l'Écosse consolée!

MADELEINE.

Ainsi demain!...

BEATON.

Demain les Bons seront vainqueurs
Et la paix désormais régnera dans les cœurs;
Mais tu dois nous aider.

Lui remettant un parchemin.

Tu prendras cette liste
Et, comme un chien qui suit obstinément sa piste,
Ne pensant qu'à marcher devant toi, sans souci
D'autre chose, à tous ceux dont les noms sont ici,
Tu porteras la Croix-de-Feu!

Il lui remet la croix.

MADELEINE, *levant la croix.*

Croix tutélaire!...

Je voudrais te porter, ô ma croix de colère,
Si douce croix! jusqu'en son palais, chère croix
De vengeance! et, devant le fils des anciens rois,
Sur ce Douglas couvert de tant d'ignominie
Élevant tes deux bras menaçants, croix bénie!
Je voudrais le frapper au front si lourdement
Qu'il meure sous tes coups, ô croix du châtiment!
Et te jeter demain, croix de sang, sur sa tombe!

Elle cache la croix sous son plaid.

BEATON.

Va! ne perds pas de temps, femme, car la nuit tombe!

MADELEINE.

Il faut laisser l'enfant seule?

BEATON.

Fais ton devoir!

MADELEINE, *allant mettre le verrou à la porte de la cave.*

L'homme est mort! Je n'ai plus rien à craindre.

A Marie.

Au revoir!
Mon enfant... Tu pourras fermer l'hôtellerie...
Dors tranquille!... A demain, ma petite Marie...
Quel beau soleil demain luira sur nous!... Adieu!

Elle sort.

BEATON.

Vous, enfant, demeurez sous la garde de Dieu.

Il bénit Marie et sort.

SCÈNE VII

MARIE, *tombant assise.*

Sous la garde de Dieu! Non! je me sens bien seule!
Et Jacques n'est plus là... Partir... suivre l'aïeule!
Là-bas!... Si loin!... Si loin de Jacques... Partir! Non!
Et mon père?... Ne pas même savoir son nom!...
Je ne partirai pas... Si je fuyais?... Que faire?...
Et Jacques n'est pas là!... Fuir!... Oui!... Si je diffère,
Je suis perdue... Où fuir?... Fuir!... Et la laisser là,
Seule, vieille, mourante... Oh! non! non! pas cela!
Je ne suis pas méchante à ce point et cruelle!
Si quelqu'un doit souffrir, c'est moi, ce n'est pas elle...
Mon Dieu! Je n'ai jamais tant souffert qu'aujourd'hui!
Et Jacques n'est pas là!...

Elle pleure. Jacques est entré et s'est avancé jusque derrière elle.

SCÈNE VIII

JACQUES, MARIE.

JACQUES, *à mi-voix.*

Marie!

MARIE, *se levant.*

Oh! lui! c'est lui!

Jacques!

JACQUES.

Vous pleurez!

MARIE, *essayant de sourire.*

Non! c'est fini, non!

JACQUES.

Chère âme,
Qui vous a fait pleurer, dites-moi? Je me blâme
De n'être pas venu plus tôt. Je veux savoir
Pourquoi mon beau ciel bleu s'est obscurci, ce soir.
J'arrivais tout joyeux, mais tu me déconcertes
Avec tes larmes... Non, souriez vite! Certes,
Vous êtes belle avec ces larmes dans les yeux,
Mais vous êtes plus belle, et je t'aime bien mieux,
Quand la joie innocente éclaire ton visage...
Allons! ne pleurez plus, Marie, et soyez sage,
Méchante!...

Marie éclate en sanglots.

Encor!... voyons!...

MARIE, *se levant.*

On m'enferme au couvent;
Je pars demain!

JACQUES.

Tu pars! Je vivais en rêvant
Le bonheur... je m'éveille... Oh! ne pars pas, Marie!
Je suis seul, et tu veux me quitter! Je t'en prie,
Reste... Si tu savais la tristesse où je vis!
Je n'ai que des chagrins, et lorsque je te vis
Pour la première fois, ce fut comme une aurore...
Reste! non, ne pars pas; je veux rêver encore!

Un seul mois de bonheur, c'est trop court... Non! partir
Déjà!... Mais tu veux donc me faire repentir
De t'aimer tant!

Il tombe assis sur le banc.

MARIE.

Je pars demain. Mon cœur se brise
En y pensant. Ma vie, hélas! vous l'avez prise,
Et je souffre et je pleure à l'instant du départ.
Vos chagrins et vos maux, moi, j'en voulais ma part;
Vous vouliez votre part aussi de ma tristesse;
Nous nous sommes aimés en nous voyant. Était-ce
Par un pressentiment des communes douleurs?

JACQUES.

Oui, nos regards se sont cherchés parmi les pleurs,
Et nous avons goûté cet amour plein de charmes
Éclos dans l'infortune et fleuri dans les larmes.
Je pleurais bien souvent...

Il tend les mains à Marie et l'attire près de lui sur le banc.

MARIE.

Et je t'aimais ainsi.
Tu disais : « Je suis seul! »

JACQUES.

« Et je suis seule aussi, »
Disais-tu. Nous avons connu l'enfance amère,
Sans amour.

MARIE.

Tu disais : « Mon père est mort! Ma mère
M'oublie. Autour de moi des ennemis puissants
S'agitent; j'ai peur d'eux. J'ai peur, car je me sens

Trop faible. Contre eux tous faisons une alliance!
Je vous aime, aimez-moi, j'aurai plus de vaillance,
Marie, et le combat alors me sera doux,
Puisque je lutterai pour me garder à vous. »

JACQUES, *l'entourant de ses bras.*

Et toi, tu me disais, attristée et câline :
« Jacques, aimez-moi bien, car je suis orpheline. »

MARIE.

Et notre amour, comme un soleil aux chauds rayons,
A séché dans nos yeux les pleurs que nous versions.

Ils restent un instant silencieux; la tête de Marie repose sur l'épaule de Jacques.

JACQUES, *tout à coup, se levant.*

On t'emmène au couvent! Eh bien, fuyons ensemble,
Veux-tu?

MARIE, *debout.*

Fuir avec vous!... Avec vous?... Il me semble
Que je n'oserais pas.

JACQUES, *l'entraînant.*

Fuyons, veux-tu?

MARIE, *s'arrachant à son étreinte.*

Jamais!

JACQUES, *après un silence.*

Tu me disais, hier encor, que tu m'aimais;
Aujourd'hui, je vois bien que tu n'es plus la même!
Va! Tu ne m'aimes pas.

MARIE, *se jetant à son cou.*

Je t'aime! Ah! si, je t'aime!

SCÈNE IX

LES MÊMES, ANGUS.

ANGUS, *sur le seuil.*

Vive Dieu! les amours vont bien!

MARIE, *s'éloignant de Jacques.*

Ah!

ANGUS, *descendant.*

Pas d'effroi!
Je ne veux rien troubler.

A Jacques, bas, en passant devant lui.

Je n'ai pas vu le Roi!

Haut, avec affectation.

Or çà, l'hôte, je vais souper ici... Personne!...
On dort donc à l'hôtel de la *Belle Saxonne?*

JACQUES, *à part.*

Angus! Que vient-il faire ici?

ANGUS.

J'appelle en vain;
J'attendrai.

Il s'assied.

MARIE, *s'approchant.*

Que faut-il à Votre Honneur?

ANGUS.

Du vin.
Quoi, l'hôtesse, c'est toi, la belle? Je regrette,
Mignonne, de troubler si gentille amourette.
Tu trembles?...

MARIE.

Non!

ANGUS.

Quel âge as-tu, dis?

MARIE.

J'ai seize ans.

ANGUS, *à part.*

Seize ans!... Ma fille aurait ces regards bienfaisants
Et cette fraîche voix... Toujours cette pensée!
A Marie.
Ton père est bien heureux!

MARIE.

Mon père m'a laissée;
Lorsque j'étais petite, il nous quitta!

ANGUS, *à part.*

Voilà
Le sort! Je chérissais ma fille; on la vola!
Cet homme abandonna la sienne. O destinée!
Si son âme du moins m'avait été donnée,
Je ne souffrirais plus encore.

MARIE, *qui a pris une lampe.*

Votre Honneur
A demandé du vin...

ANGUS.

L'oubli, c'est le bonheur!

MARIE, *passant près d'Angus.*

Je suis seule; excusez si je vous fais attendre...

Elle sort à droite par la porte de la cave.

SCÈNE X

JACQUES, ANGUS.

ANGUS, *allant au Roi.*

Très bien, Sire! les yeux sont doux, la voix est tendre;
Votre Grâce a bon goût.

JACQUES, *impatienté.*

Comte!

ANGUS.

Je suis discret!
C'est tout simple, d'ailleurs; le Roi vient en secret
Courtiser une fille aimable et très jolie,
Rien n'est plus naturel. Quelque peu de folie,
Sire, ne messied pas au roi de dix-sept ans!
De par sainte Brigitte, il sera toujours temps
De gouverner... Et puis, je suis là...

JACQUES, *ironiquement.*

Merci, comte...

ANGUS.

Enfin, je n'ai rien vu, rien entendu!

JACQUES.

J'y compte!
Ainsi, vous me suiviez?

ANGUS.

Les affaires d'État!

JACQUES.

Je n'imaginais pas, Mylord, qu'on les traitât
Dans une hôtellerie, entre deux brocs.

ANGUS.

Cher Sire,
Ne vous irritez pas et laissez-moi vous dire
Rien que deux mots, en hâte; il s'agit du décret...

JACQUES.

Encore!

ANGUS.

J'espérais que le Roi signerait;
En rentrant au palais, on m'apprend...

JACQUES.

Que je signe!
Jamais! Le chancelier d'Écosse est toujours digne
De notre confiance, et jamais cette main
Ne le flétrira... Non!

ANGUS, *à part.*

Tu signeras demain,
Enfant! car je saurai briser ta résistance.

JACQUES.

Allez! et désormais cessez toute insistance.

ANGUS, *très souple.*

Oui, Sire, j'avais tort; mon zèle est maladroit;
Il suffit que je veille et ce n'est pas l'endroit
Ni l'heure de parler d'une ennuyeuse affaire,
Car, après tout, elle est de celles qu'on diffère...
Je m'en vais... N'ayez plus souci que d'être heureux!

JACQUES.

Hélas!

ANGUS.

Car j'ai surpris, mon royal amoureux,
Deux baisers qui troublaient l'écho de cette salle
Et prouvent qu'on connaît son devoir de vassale.

JACQUES.

Non, ce baiser, c'était le baiser de l'adieu;
Elle part... On l'emmène.

ANGUS.

Elle part! Jour de Dieu!
Il faut bien qu'être roi vous serve à quelque chose;
Vous êtes tout-puissant; enlevez-la!

JACQUES, *après réflexion.*

Je n'ose...
Je l'aime!

ANGUS.

Il faut oser! vous avez tous les droits.
Tout ce que vous voulez, vous le pouvez. Les rois,
Absolus souverains des choses et des êtres,

N'ont que leur bon plaisir pour règle; ils sont les maîtres.
Le devoir des sujets se forme de leurs vœux,
Et tout doit obéir quand ils disent : Je veux!

JACQUES, *tristement.*

Je voudrais.

ANGUS.

Mon cheval est là, près de la porte;
Prenez-le.

JACQUES.

L'enlever? Non! c'est mal!

ANGUS.

Et qu'importe!

JACQUES.

L'enlever?

ANGUS.

L'emporter au palais...

JACQUES.

Non! la voir
Pleurer!... Non!

ANGUS.

Vous l'aimez... Vous l'auriez!

JACQUES, *frissonnant.*

Moi!... L'avoir
A moi seul! La tenir dans mes bras! Ne plus craindre
Qu'on me la prenne!

ANGUS.

Eh bien?

JACQUES.

Je n'ose la contraindre.

ANGUS, *lui prenant la main.*

Vous montez à cheval... — Ah ! comme votre main
Tremble !... — Je vous la jette entre les bras...

Un silence.

Demain,
Vous me remercierez, timide que vous êtes...
Allons ! laissez-moi faire et, cette nuit...

JACQUES, *pris d'un violent désir.*

Oh !

Après une lutte intérieure.

Faites !

ANGUS.

C'est bien ! séparons-nous... Courage ! la voici...

SCÈNE XI

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *pâle, avec un regard vers la cave.*

Un homme !... là !... qui rampe... Oh ! j'ai peur ! Ah !

Elle s'approche de la table où vient de s'asseoir Angus et y place, d'un mouvement automatique, un broc, puis un gobelet.

ANGUS.

Merci !

JACQUES, *bas, à Marie.*

Viens avec moi, veux-tu?

MARIE.

Non! Non!

A part.

Je serai forte.

JACQUES, *légèrement.*

Adieu, donc!

MARIE, *d'une voix profonde.*

Au revoir! Je suis à demi morte...
Jacques, Dieu m'est témoin que je vous aime, mais
Je ne peux pas... Plus tard, tu verras... Je t'aimais...

Jacques sort. On le voit s'approcher du cheval, puis le monter. Douglas se lève comme pour partir.

Ah!... vont-ils me laisser ici, seule... avec l'homme?...

JACQUES, *revenant sur le seuil.*

Tu ne m'embrasses pas, Marie!

DOUGLAS, *s'arrêtant à ce nom.*

Elle se nomme
Marie!... Ah! je voudrais qu'elle eût un autre nom
Pour ce que je vais faire...

JACQUES.

Un dernier baiser!

ANGUS, *hésitant.*

Non!

Je n'ose pas... Marie!...

MARIE.

Un dernier!

ANGUS.

C'est indigne!

MARIE.

Puisque c'est le dernier...

Elle court à Jacques qui vient de monter à cheval.

ANGUS, *hésitant.*

Marie!...

Prenant une résolution.

Il faut qu'il signe!

Il s'élance en déroulant son plaid. Marie est auprès du Roi, lui tendant les bras. Angus lui jette son plaid sur la tête, puis, la saisissant par le milieu du corps, la dépose dans les bras du Roi.

MARIE.

Au secours!

ANGUS.

Maintenant, en route!

Le Roi part au galop. Douglas reste sur le seuil, les regardant s'éloigner. Pendant ce temps, la porte de droite s'est ouverte, et le mendiant, en rampant, s'avance et s'accroche à la muraille pour se lever.

SCÈNE XII

ANGUS, LE MENDIANT.

ANGUS, *descendant.*

Il le fallait...
Payons ces bonnes gens, c'est juste!...

Il jette de l'or sur la table, et s'arrête en apercevant le mendiant qui s'est dressé contre la muraille. Le mendiant immobile a reconnu son maître. Angus blémit, s'approche de lui et, prenant son bras gauche, le reconnaît à la main coupée.

Mon valet!
Ici... Pourquoi?... Dis-moi... Tu connais la famille
De cette enfant?

Le mendiant ouvre la bouche affreusement sans pouvoir proférer une parole; Douglas le regarde épouvanté.

Seize ans! Marie!

Le mendiant lève le bras vers la place. Angus pousse un grand cri.

Ah! C'est ma fille!

Il sort éperdu. Le mendiant retombe, mort.

QUATRIÈME TABLEAU

La chambre du Roi. A l'avant-scène, à droite, le lit. Au fond, une large porte ouvrant sur une antichambre. A gauche, au premier plan, une petite porte; au second, une cheminée et, au-dessus, un grand portrait de Jacques IV; au troisième, en pan coupé, une fenêtre à balcon.

SCÈNE PREMIÈRE

JOHN HART, MAITRE GALWIN,
SIR PATRICK.

Au lever du rideau, John Hart est assis sur un coffre long qui sert de marchepied au lit. Galwin est près de lui, lisant. Un peu à l'écart, sir Patrick feuillette une Somme.

JOHN HART *chante en s'accompagnant sur la mandoline.*

Dors en paix, mon nourrisson;
Ta mère était de noble race
Et ton père sur sa cuirasse
Porte un brillant écusson.

GALWIN.

Bravo, mon petit Jean! La romance est touchante.

JOHN.

Le Roi ne rentre pas!

GALWIN, *avec un geste vers la porte.*

Silence, page!... et chante!

JOHN.

Non! Je n'ai pas le cœur à chanter.

GALWIN.

S'il vous plaît,
Monsieur John Hart, encore un tout petit couplet!

JOHN.

Le Roi ne rentre pas! Sait-on ce qui se passe,
Galwin? Le Régent veut obtenir de Sa Grâce
Le renvoi de Mylord Beaton.

Laissant tomber sa mandoline.

Les ennemis!
Les Douglas!

Sir Archibald, Georges et William Douglas paraissent dans l'antichambre.

SIR PATRICK, *la main sur le livre.*

Texte obscur où le doute est permis!

GALWIN.

Courage, maître John! Même quand le cœur saigne,
Il faut garder un front impassible. On enseigne
Qu'un Spartiate, un jour, eut le courage...

JOHN.

Hélas!
Il n'avait qu'un renard, nous avons cinq Douglas!

GALWIN.

Qu'importe! Je les hais; cependant je me lève
Et vais au-devant d'eux; regarde!

SCÈNE II

LES MÊMES, SIR ARCHIBALD, SIR GEORGES, LORD WILLIAM, *puis* PARKHEAD.

SIR ARCHIBALD, *cherchant le Roi, à Galwin.*

Votre élève?...
Le Roi?...

LORD WILLIAM.

Sa Grâce?...

GALWIN.

Hélas! Mylord...

JOHN, *à part.*

Oh! les méchants!

GALWIN.

Hélas! Mylord, Sa Grâce a pris la clef des champs.

SIR ARCHIBALD.

Quel contre-temps!

LORD WILLIAM.

Il court les filles...

GALWIN.

Votre robe
Vous permet de savoir des secrets qu'on dérobe
A la mienne, Mylord abbé de Sainte-Croix;
Mais moi, j'ignore...

LORD WILLIAM.

Oh! moi, je ne sais rien; je crois...

SIR ARCHIBALD, *à Georges.*

Il croit!

SIR GEORGES.

Si c'est en Dieu, miracle!

SIR ARCHIBALD, *à sir Patrick.*

Ah! bon jeune homme,
Que lisez-vous donc là?...

Sir Patrick ferme le livre sans répondre.

C'est saint Thomas!... La *Somme!*
Pauvres infortunés, c'est la mode du jour,
Ils épluchent la Bible, oublieux de l'amour!

SIR PATRICK.

J'en sais qui feraient bien, vieillards au cœur fragile,
En oubliant l'amour, d'apprendre l'Évangile.

SIR ARCHIBALD.

Si jeune et déjà vieux!

PARKHEAD, *entrant et allant à ses cousins.*

Angus n'est pas rentré?

SIR GEORGES.

Non, beau cousin!

PARKHEAD.

J'ai peur qu'ils ne l'aient attiré
Dans quelque piège ?

SIR GEORGES.

Non ! Tout au fond d'une impasse,
Il guette, cette nuit, les amours de Sa Grâce.

SIR ARCHIBALD.

Vénus irrésistible et Bacchus tout-puissant
Accompagnent, ce soir, notre cher comte absent.

SIR GEORGES.

Le Roi n'a pas voulu signer la déchéance
De ce bon chancelier, mais la douce influence
De l'amour et du vin l'auront vite adouci ;
Il signera.

PARKHEAD.

S'il sait ce qui se passe ici,
Au lieu de renoncer à la chancellerie,
Le primat...

LORD WILLIAM.

Nous avons fêté sainte Marie
Près des autels ensemble, et le primat épais
M'a paru fort tranquille à mon baiser de paix.

SIR ARCHIBALD, *montrant Galwin et John.*

Mais l'endroit n'est pas sûr pour en parler !... Silence !

LORD WILLIAM.

Confions-nous en la divine Providence...

SIR GEORGES, *à sir Archibald.*

Quelle conversion !... Il nous parle des cieux !

SCÈNE III

LES MÊMES, BEATON *en costume épiscopal;* DOM ALEXANDRE, *portant sa croix devant lui. Deux choristes les suivent, l'un portant l'encens et l'autre l'eau bénite.*

PARKHEAD.

L'archevêque!

BEATON.

La paix soit avec vous, Messieurs!

LORD WILLIAM, *lui montrant l'archevêque.*

Eh bien! cousin Parkhead, cela te tranquillise?

PARKHEAD.

A moitié seulement : c'est un homme d'Église!

BEATON, *s'avançant près du lit et l'aspergeant d'eau bénite.*

O mes frères, prions le Seigneur tout-puissant,
Pour qu'au moins, si le Roi notre Sire est absent,
Il trouve, à son retour dans la chambre royale,
Comme un parfum d'encens, la prière loyale
Que pour lui nous faisons au Seigneur Roi des rois.

Tous s'agenouillent, excepté sir Patrick.

Divin Jésus, Sauveur du monde, en qui je crois,
Par l'intercession de la Vierge Marie,
Laisse tomber du Ciel sur Lui pour qui je prie
Un regard de clémence et de pitié. Tu sais
Quelles sont les douleurs de ton peuple écossais,

Quels maux il souffre et dans quelle angoisse profonde
Il est plongé; Seigneur Jésus, en qui je fonde
L'espoir d'un avenir de paix et de bonheur,
Prends pitié de l'Écosse, enfin !

PARKHEAD, *se levant.*

Sur mon honneur,
La prière n'est pas de mon goût et j'enrage!

A Beaton.

La prière, Mylord, doit-elle être un outrage?

BEATON.

Mylord, je parle à Dieu!

PARKHEAD.

Mais, moi, je vous entends :
Vous élevez vers Dieu la voix des mécontents;
Vous maudissez, Mylord, mais vous ne priez guère,
Car votre oraison hurle ainsi qu'un cri de guerre.

BEATON.

Les maux de ce pays sont-ils donc un secret?
Je parle à Dieu dans ma conscience.

Au geste de l'archevêque, on a entendu un bruit d'acier sous ses vêtements.

PARKHEAD, *railleur.*

On dirait
Que votre conscience a des bruits métalliques;
Elle sonne l'acier dans vos saintes répliques.
J'aurais dû me douter que sous votre rochet
Une cotte de maille aussi bien se cachait
Que sous votre oraison s'abrite la menace.

BEATON, *très calme.*

Seigneur, sauve le Roi de la haine tenace
Des méchants; garde-le parmi ses ennemis!
Qu'il aime ton Église ainsi qu'un fils soumis!
Fais que son règne soit glorieux et prospère
Et qu'il vive longtemps, Seigneur! Au nom du Père
Et du Fils et du Saint-Esprit!

TOUS, *hors Parkhead et sir Patrick.*

Ainsi soit-il!

Ils se lèvent.

SIR GEORGES, *bas, à Parkhead.*

Cousin, soyez prudent!

PARKHEAD.

Oui, ce prêtre subtil
Me pousserait à bout; il vaut mieux que je sorte.

LORD WILLIAM, *de même.*

Il faut dissimuler, cousin.

PARKHEAD.

Et je m'emporte.

Georges et Parkhead sortent.

SIR ARCHIBALD, *à Beaton.*

Excusez-le, Mylord; cet homme violent
Semble toujours, à tort, prêt à mordre en parlant.

LORD WILLIAM, *hypocritement.*

Il eût dû respecter en vous le caractère
Qui vous rend vénérable à tous...

SIR ARCHIBALD, *de même.*

Savoir se taire!

BEATON, *très affable.*

Non! c'est bien d'un Douglas, c'est bien d'un Écossais,
Mylords, de se montrer vaillant, même à l'excès.

LORD WILLIAM, *saluant.*

On voit toujours en vous la charité chrétienne.

SIR ARCHIBALD, *de même.*

Adieu, Mylord!

BEATON.

Adieu, Mylords!

Sir Archibald et lord William sortent.

SCÈNE IV

BEATON, DOM ALEXANDRE, JOHN, GALWIN *et* PATRICK.

BEATON.

Changeons d'antienne
Maintenant... Mes amis, enfin, nous sommes prêts;
L'assaut sera donné cette nuit. J'espérais
Voir Sa Grâce, ce soir, et lui faire connaitre
Nos plans, La supplier de me suivre et peut-être
L'entrainer au milieu de nous. J'aurais trouvé

Des mots pour exalter son esprit énervé;
Ma voix aurait grandi dans cette heure d'alarmes
Et, la voix me manquant, j'avais encor mes larmes.
Je l'aurais arraché cette fois aux Douglas,
Pour l'emmener parmi ses vrais amis. Hélas!
Je vais repartir seul! Cependant l'heure est grave!
Et lui, dans ce moment où chacun de nous brave
La mort pour l'arracher à ceux qui l'ont perdu;
Quand il est acclamé, quand il est attendu,
Lui...

Prêtant l'oreille.

Qu'entends-je?... On vient là!...

GALWIN.

C'est Sa Grâce qui monte
L'escalier de la tour.

Galwin a ouvert la petite porte. Beaton s'est approché.

BEATON.

Le ciel m'entendait!

Reculant, indigné.

Honte!...
Quand tant d'hommes pour lui vont mourir en ce jour,
Honte! ce débauché ne songe qu'à l'amour!

Le Roi entre, portant dans ses bras Marie évanouie. Il la dépose sur le banc, près du lit.

SCÈNE V

LES MÊMES, JACQUES, MARIE.

JACQUES.

Elle est sans mouvement... toute pâle... Marie!...
De l'eau... vite, de l'eau!... Parle-moi, ma chérie...

Galwin se précipite et revient avec un bassin.

Réponds-moi... C'est la peur... Et ce plaid l'étouffait...

Il jette le plaid et baigne les tempes de Marie.

Elle a les yeux fermés... Et c'est moi!... Qu'ai-je fait?...
Marie!... Elle n'est pas morte?... Ouvrez la fenêtre...

John ouvre la fenêtre.

Si je l'avais tuée!... A quoi peut-on connaître
Qu'on vit encor, Galwin?... N'est-ce pas que tu vis,
Mignonne?

GALWIN, *penché sur Marie.*

Le cœur bat.

JACQUES.

Maître, tu me ravis;
Prends plein tes deux mains d'or dans mon coffre!

PATRICK.

Bon Sire,
Mylord le chancelier...

JACQUES, *se redressant, très fier.*

John, allume la cire
Et laissez-moi...

John allume un flambeau placé près du lit.

BEATON.

Mylord le Roi...

JACQUES.

Par saint André!
J'ai dit qu'on me laissât!... Sortez tous!... J'entendrai
Monsieur le chancelier demain...

BEATON.

C'est une affaire
Bien grave et qui n'est pas de celles qu'on diffère...

JACQUES.

Par Dieu! je vous ferai jeter dehors, Messieurs!

BEATON.

Majesté, le devoir me rend audacieux...

JACQUES.

Vous oubliez que vous parlez à votre maître!
Taisez-vous!

BEATON.

Je ne puis. Si j'ose me permettre
De parler, c'est au nom de l'Écosse, et je sais,
Sire, que vous aimez votre peuple écossais!
Il est temps, Majesté, qu'on vous en avertisse:
Nous nous sommes levés pour obtenir justice.

JACQUES, *penché sur Marie.*

Le cœur bat! N'est-ce pas, Galwin, que le cœur bat?

BEATON.

Sire, je vais donner le signal du combat;
Vos amis sont nombreux, ardents, et l'heure est proche.
Sire, écoutez-moi bien : quand tintera la cloche,
Des hommes vont mourir pour votre liberté!
Dites-moi seulement un mot qui, répété,
Mettra plus de courage au cœur de tous ces braves.
De grâce, écoutez-moi, car les moments sont graves...
Vous ne m'entendez pas?... J'embrasse vos genoux...

Il tombe aux pieds du Roi.

Majesté, n'est-ce pas, vous êtes avec nous?

JACQUES.

Vos efforts échoueront encor comme naguère;
Il n'importe après tout, allez, faites la guerre!
Mais attendez au moins, Monsieur, qu'il fasse jour;
Cela me troublerait... La nuit est à l'amour!
Et maintenant, sortez! Assez de patenôtres!

BEATON, *se levant.*

Ah! j'espérais de vous des paroles tout autres!
Mais vouloir un sursis pour vos débauches! non!
Et vous ferez l'amour, Sire, au bruit du canon.

JACQUES, *prenant une hache d'armes.*

Par saint André! la mort le calmera peut-être!

Il lève la hache.

GALWIN.

Bon Sire!

JOHN, *se jetant devant Beaton.*

Par pitié!

BEATON, *s'avançant.*

Frappez!

JACQUES, *jetant la hache.*

Non!... c'est un prêtre!

BEATON.

Adieu, mon fils! J'ai fait tout ce que je devais!
Le devoir est là-bas maintenant, et j'y vais!

DOM ALEXANDRE.

Que Dieu nous soit clément! cette jeune âme est morte!

L'archevêque et dom Alexandre sortent processionnellement, précédés des choristes.

JACQUES.

Rentrez chez vous, Messieurs. Toi, John, veille à la porte.

Sir Patrick, John et Galwin sortent; la porte est refermée.

SCÈNE VI

JACQUES, MARIE.

JACQUES.

Elle rouvre les yeux!

Marie s'est dressée lentement; Jacques lui tend les bras.

Marie!

MARIE.

Où sommes-nous?

JACQUES.

Vous êtes dans mes bras; je suis à vos genoux.

MARIE.

Non! Non!... Expliquez-moi, Jacques... Je me rappelle...
Tout à l'heure, on m'a prise... Un homme...

JACQUES.

Tu es belle,
Et je t'aime!

MARIE.

Cet homme!... Où suis-je donc?

JACQUES.

Tu vois,
Auprès de moi.

MARIE.

J'ai peur.

JACQUES.

As-tu peur de ma voix?

MARIE.

Pourquoi ne suis-je plus chez nous!... Ah! je commence
A comprendre... J'ai peur...

JACQUES.

Mais c'est de la démence...
Calme-toi, je le veux... Tu m'aimes... Je suis là;
Nous sommes seuls... Pourquoi trembler?...

MARIE.

Oui, c'est cela!
Vous vouliez m'entraîner... puis cet homme m'a prise;
Il m'a jetée à vous... Jacques, mon cœur se brise!
Répondrez-vous?... Pour qui suis-je ici, dites-moi?
Lui, c'est un grand seigneur, mais vous?...

JACQUES.

C'est trop d'émoi!
Pourquoi trembler ainsi quand nous sommes ensemble?
De quoi donc pourriez-vous avoir peur?... Il me semble
Que ce bras au besoin pourrait vous protéger!
Mignonne, en doutez-vous? Vienne donc le danger!
Pour te faire tomber entre mes bras, ma belle,
Qu'il vienne; c'est de tout mon cœur que je l'appelle!

MARIE.

Allons-nous-en, j'ai peur ici!

JACQUES.

Partir! vraiment!

MARIE.

Je vous dis que j'ai peur... C'est un enlèvement...
Et c'est toi, Jacques, toi!...

JACQUES.

Calme-toi, je t'en prie!

MARIE.

Dis-moi ce qu'on me veut ici, sinon je crie
A l'aide...

JACQUES.

Écoute-moi. Ton ami le meilleur
Est près de toi, Marie; ainsi, plus de frayeur!

MARIE.

Mon ami le meilleur... oh! je comprends! J'espère,
J'en suis sûre... C'est lui! N'est-ce pas, c'est mon père,
Jacques, dis-moi? Je suis ici dans sa maison?
Il va venir bientôt?...

JACQUES, *riant.*

Là!... perds-tu la raison?
Quelle maison? Quel père?... Es-tu bien réveillée?
Comme je t'aime avec cette mine effrayée!...
Que regardes-tu là?

MARIE.

Ces murs... et ces tapis?
Ces rideaux?...

JACQUES.

Tous les bruits par eux sont assoupis.
Ces tapis pour tes pieds n'auront que des caresses,
Marie. Oh! laisse-moi prendre à tes blondes tresses
Le *snood* bleu qui les tient captives.

Abaissant la tenture du fond.

Ce velours
Qui tombe sur la porte en plis épais et lourds,
Clôt notre paradis au regard des profanes;
Et la lune, à travers ces vitraux diaphanes,
Quand j'éteins ce flambeau qui brûle tristement,
Jette à nos pieds, regarde...

Il a renversé le flambeau : la lune illumine le tapis du reflet des vitraux.

un étincellement
De couleurs! Viens marcher dans ces feux... Je t'invite

A courir dans l'azur avec moi. Viens donc vite!

Il s'assied dans le rayon de lune.

Viens t'asseoir près de moi; je t'aime. Tu verras
Qu'il est doux de dormir la tête entre mes bras.
Viens!... Non?... Oh! la méchante!... Elle me désespère!
Viens donc! Nous sommes seuls.

Marie, immobile, montre du doigt le portrait de Jacques IV qu'elle vient d'apercevoir.

Ce portrait? C'est mon père.

MARIE.

Mais vous n'êtes donc pas?... Mon Dieu! Je meurs d'effroi!
Mais qui donc êtes-vous, Jacques?

JACQUES, *se levant.*

Je suis le Roi!

MARIE, *effrayée.*

Le Roi!

JACQUES.

Le Roi! Cela t'étonne, ma chérie?
Oui, le Roi! Si pourtant cela te contrarie,
Ne crains rien, va! le Roi d'Écosse n'est pas fier
Et peut rester pour toi ce qu'il était hier.
Choisis, mignonne, car si ce rêve te tente
D'aimer un Roi, je veux que vous soyez contente,
Madame. La couronne et le sceptre sont là...

Il lui montre la couronne et le sceptre au chevet du lit.

Prends-les... et nous jouerons avec.

MARIE.

Ainsi, voilà
Le Roi! Le Roi d'Écosse! Un Stuart! Notre Maître!

Celui dont nous parlons sans jamais le connaître,
Que nous avons reçu pour seigneur en naissant,
Dont l'amour se transmet chez nous avec le sang!
Le juge dont on craint la justice sévère!
Voilà le tout-puissant que le peuple révère,
Et pour qui nous prions le ciel, soir et matin!
Voilà celui qui tient en ses mains le destin
De l'Écosse et qui peut, secourable ou funeste,
D'un mot nous rendre heureux ou malheureux d'un geste.
Priez, petits enfants, pour le fils des Stuarts!
Femmes, joignez les mains! Inclinez-vous, vieillards!
Criez : « Vive le Roi! » manants, sans oser même
Vers cette Majesté lever votre front blême!
Celui que vous croyez si terrible et si fort,
Celui devant lequel vous tremblez bien à tort,
Celui que je craignais comme vous tout à l'heure,
Je le vois à mes pieds et j'en ris!... Non! j'en pleure!

JACQUES, *voulant la saisir.*

Ah! je te trouve ainsi plus belle de moitié!

MARIE, *l'écartant de la main.*

Laissez! je n'ai plus peur! vous me faites pitié!
Vous ne savez donc pas, Sire, ce qui se passe :
Cette nuit même, on va délivrer Votre Grâce...

JACQUES.

Je le sais!

MARIE.

Il le sait et n'en a pas souci!
Il est dans son palais, tranquille. Dieu merci!
Qu'on se batte pour lui! qu'on meure! Belle affaire!

JACQUES.

Mourir! La perspective est noire, et je préfère
N'y point songer, vois-tu; j'en aurais trop d'ennuis.
Pourquoi ne veux-tu pas qu'on ait de bonnes nuits
Tranquilles, pour aimer ou dormir à sa guise?
Cette nuit est à moi! Je crois l'avoir conquise
Par assez de tracas pour avoir maintenant
Le droit d'en bien jouir, comme un simple manant.
Qu'ils bataillent, c'est bien, puisqu'ils ont fait ce rêve
De me prendre aux Douglas; mais notre vie est brève
Et j'ai toujours trouvé, sans regrets superflus,
Les jours trop courts, mignonne, et les nuits encor plus.

MARIE.

Battez-vous donc pour lui, bons soldats, mais qu'on sache
Pendant que l'on se bat que Sa Grâce se cache!
Battez-vous, il veut bien, mais respectez sa nuit;
Gardez-vous de troubler votre Roi! Pas de bruit!...
Ne frappez pas trop fort! Il lui faut le silence!
Et si, blessés d'un coup de claymore ou de lance,
Vous tombez sous les murs du palais, ayez soin,
O moribonds, d'aller râler un peu plus loin :
Voilà ce que le Roi me charge de vous dire!

JACQUES, *riant*.

Je n'ai jamais ouï mieux parler!

MARIE.

Sire! Sire!
C'est donc vrai qu'ils ont fait de vous un débauché!
C'est donc bien vrai qu'ils ont commis ce grand péché
D'étouffer votre cœur! C'est donc vrai que votre âme
Est sombre maintenant comme un foyer sans flamme!

C'est donc vrai qu'oubliant le nom de ses aïeux,
Quand on parle d'honneur, le Roi baisse les yeux!
C'est vrai qu'à votre front nulle rougeur ne monte!
Que vous n'avez plus rien, Sire, pas même honte!

JACQUES.

Tu m'amuses, va donc! Tu parles bravement!
Et puis, s'entendre ainsi maltraiter, c'est charmant!

MARIE.

Sur son front mes soufflets ne laissent pas de trace!
C'est un Stuart pourtant, c'est un fils de ta race...

S'adressant au portrait.

C'est ton fils, ô martyr de Flodden! Penses-tu
Que son cœur à l'appel du devoir ait battu?
Il sait qu'on va lutter pour lui, Roi Jacques Quatre:
C'est ton fils! C'est un lâche! Il a peur de se battre!

Jacques a boudi, les poings levés, puis s'est arrêté.

Non! car j'ai vu briller un éclair dans ses yeux!
Il a levé la main pour me frapper. Tant mieux!
J'ai réveillé le Roi qui dormait!

JACQUES, *souriant toujours.*

Je t'adore!
Dis ce que tu voudras! N'importe!... Parle encore!
Tout t'est permis! Je t'aime et tu peux abuser.
Laisse-moi seulement, ma vaillante, baiser
Cette lèvre empourprée où rugit l'anathème!
Laisse-moi la baiser... Oh! je t'aime!... Je t'aime!

MARIE.

Et moi, je vous aimais... mais je vous haïrai!
Votre devoir de Roi, votre devoir sacré,

C'est d'être bon et d'être grand! Sire, il m'en coûte
De vous parler ainsi, mais si le Roi m'écoute
Et s'il apprend par moi ce qu'il devrait savoir...

JACQUES.

Oui, petite, tu vas m'apprendre mon devoir.
Parle, mais de plus près! Je pourrai mieux t'entendre,
Et puis ce qu'on raconte à l'oreille est plus tendre.

MARIE.

Sire, écoutez-moi bien, le Douglas est puissant!
Chaque jour, il s'élève et le Stuart descend.

JACQUES.

Laisse-le donc monter, il me plaît qu'il s'élève,
Et viens faire la paix avec ton pauvre élève!

MARIE.

Sire, on hait le Douglas, mais si le mal grandit,
Prenez garde! demain, le Roi sera maudit!

JACQUES.

Laisse-les me haïr; il suffit que tu m'aimes!

MARIE.

Demain... Qui sait? Demain, vos partisans eux-mêmes
Pourront-ils vous sauver? C'est leur dernier effort.
Si cette nuit, pourtant, Douglas est le plus fort!
Sa Grâce ne sait pas quel péril l'environne...
Ah! Sire, ce n'est pas un jouet, la couronne!

Elle la prend et va droit au Roi, la tenant dans ses mains levées.

Vous m'avez dit : Prends-la! D'autres vous la prendront,
Mais qui veulent, ceux-là, l'essayer à leur front!
Sire, défendez-la; qu'un mot de votre bouche

Les arrête! Criez : Malheur à qui la touche!
Quand on se bat pour vous, aidez les combattants!
Il s'agit du bonheur de l'Écosse; il est temps!
Sire, fuyons, venez rejoindre votre armée!

Posant la couronne sur le front du Roi.

Soyez Roi!

JACQUES, *la saisissant par le milieu du corps.*

Sois donc Reine aussi, ma bien-aimée!

Il lui met la couronne sur le front.

MARIE, *se débattant.*

Ah! C'est un guet-apens... Je ne veux pas... Assez!
Assez! Tu me fais mal... Jacques... Voyons... cessez!
Mon Dieu... je suis brisée...

JACQUES.

A la fin, je me fâche;
Tu me crois donc sans force!

MARIE.

Au secours... Lâche! Lâche!

JACQUES, *dénouant ses cheveux et, dans ce mouvement, faisant tomber la couronne à terre.*

Tiens, je brise le *snood* qui retient tes cheveux!
Tu veux que je sois Roi; j'y consens : je te veux!
Je te veux!... C'est le mot des rois!... un mot suprême
Auquel rien ne résiste.

MARIE.

Au secours!

JACQUES.

Non! je t'aime!

MARIE, *lui échappant.*

Je vous hais! je vous hais!

Allant à la fenêtre et l'ouvrant.

Si vous faites un pas,
Je meurs!

JACQUES, *dans un accès de rage folle et frappant avec le sceptre.*

Je veux! Je veux!

SCÈNE VII

LES MÊMES, ANGUS.

ANGUS, *soulevant la tenture et bondissant sur le Roi.*

Et moi, je ne veux pas!

JACQUES.

Angus!

MARIE.

C'est le Régent.

JACQUES, *essayant de se dégager.*

Laisse-moi; ton audace,
Tu la paieras! Je vais te cracher à la face!...
Misérable!

ANGUS, *appelant.*

Parkhead! Arrêtez cet enfant!

Parkhead paraît, suivi de quelques soldats.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PARKHEAD, *puis* JOHN *et* GALWIN.

JACQUES.

Arrière! M'arrêter! Le Roi vous le défend!

ANGUS.

Obéissez!

On arrête le Roi.

Cousin, garde-le.

JACQUES, *aux mains des soldats.*

Cet outrage!...
Infâme, je saurai te châtier...

MARIE, *avec effort.*

Courage!
Sire, relevez-vous à l'heure du danger!

JACQUES.

Oui, vite, maintenant qu'ils viennent me venger!

ANGUS.

Vous venger! Et qui donc oserait?

On entraîne le Roi. Parkhead le suit.

MARIE, *s'affaissant.*

Dieu! j'expire!

ANGUS, *se précipitant.*

Mon enfant!

MARIE, *d'une voix éteinte, l'écartant de la main.*

Laissez-moi!

Angus d'un geste ordonne à Galwin et à John de s'approcher de Marie. Ils la portent sur le coffre et l'y couchent. Angus les regarde faire sans oser s'approcher. On entend sonner dix heures.

ANGUS, *douloureusement.*

Je n'ose pas lui dire!...

CINQUIÈME TABLEAU

Une galerie. A gauche, un mur dans lequel s'ouvre la porte de la chambre du Roi; les battants sont ouverts, mais la tenture est baissée. Ce mur, partant de l'avant-scène, aboutit au milieu du théâtre, vers le troisième plan, à un escalier qui descend dans une cour intérieure. Une galerie s'enfonce vers la droite, avec ses larges arceaux ouvrant d'un côté sur la cour et de l'autre sur la ville. A l'avant-scène, à droite, une porte.

A l'entrée de l'escalier, une Vierge dans une niche, devant laquelle brûle une veilleuse.

SCÈNE PREMIÈRE

ANGUS, *debout près de la porte de gauche.*

Ma fille!... Mon enfant! Marie!... Oui, c'est son nom!
C'est elle! elle est bien là! près de moi, tout près! Non!
Cela ne se peut pas; je rêve... Elle! Marie!
Je l'ai donc retrouvée!...

Soulevant la tenture et regardant, extasié.

Oui!... ma fille chérie...
Je la vois!... C'est bien elle!...

Il fait un mouvement pour entrer dans la chambre, puis recule.

Oh! non, je ne peux pas!...

Mais il m'est bien permis de l'appeler tout bas
Ma fille! Est-elle grande, à présent!... et jolie!
Mais c'est qu'elle a seize ans... Seize ans! quelle folie!
Hier, elle n'avait que six ans... Quoi! vraiment,
Petite, elle a voulu grandir si méchamment
Pour qu'on ne puisse plus lui faire la surprise
De la prendre et de la porter!...

Laissant brusquement retomber la tenture.

Oh! je l'ai prise
Et je l'ai portée... Oui, ces misérables bras
L'ont prise et l'ont portée... Est-ce que tu pourras
Jamais, lâche, effacer ton action infâme?

S'éloignant.

Qu'on me coupe les bras!... Mais la honte est dans l'âme;
J'y penserai toujours!...

Un silence.

Eh bien! pour me punir,
Qu'on me tue!

Montrant la chambre.

Elle, encor, pourra se souvenir...
Mon crime survivra dans sa pensée!... En elle,
Comme en moi, l'action coupable est immortelle!
Je ne puis la tuer!... Mon Dieu!

Un silence.

Si je pouvais
Mentir! si je pouvais nier l'acte mauvais!
Du moins, je serais seul à savoir l'infamie
Et j'en souffrirais seul! Ah!

Allant lentement vers la chambre et soulevant la tenture.

Toujours endormie!...

Par tant d'émotions accablée, elle dort!...
Je ne dormirai plus jamais que dans la mort...
Si j'allais l'embrasser, pendant qu'elle sommeille!
Oui!...

Reculant et laissant tomber la tenture.

Non! je n'ose pas!... Non!... Si je la réveille,
Je lui crierai son nom... J'ai connu son effroi,
Mais son mépris!... Non! non!

Un silence.

Comme elle aime le Roi!
Elle ne pourra plus m'aimer, puisqu'elle l'aime!...
Je le hais! Je le hais, ce petit enfant blême,
Cet obstacle maudit que je trouve toujours
Dans mes ambitions comme dans mes amours...
Ils s'aiment tous les deux, et je suis seul, en face
De leur haine! Mon Dieu! que faut-il que je fasse?
Un abîme est entre elle et moi... Je ne puis rien!
Ai-je même le droit d'être son père?... Eh bien!
Je me résignerai... Mon secret, je le cache
Et je vais la laisser partir sans qu'elle sache
Qu'elle est ma fille... Non! non! je n'y consens point!
Je ne serai pas faible et timide à ce point!
Je suis son père, moi! son père!... Qu'elle m'aime
Ou non, je veux l'avoir et je l'aurai quand même,
Là, près de moi, toujours, et je la forcerai
A m'aimer... Je le veux... C'est son devoir sacré;
On ne peut pas haïr un père! On aime un père!
Je veux qu'elle m'aime!

Un silence.

Oh! cela me désespère
De penser qui je suis, sachant ce que j'ai fait...
Oui, j'ai gagné mon nom! Cœur sanglant, en effet,

Car je le porte en moi plus meurtri qu'en mes armes;
Il y pleure du sang, il y saigne des larmes!
Non, je ne puis pas vivre ainsi... Courbe-toi donc,
Ambitieux, et va demander ton pardon!
Rends sa couronne au Roi, mais, toi, reprends ta fille!
Un royaume meilleur ce sera ta famille,
Quand sur ton front béni l'enfant viendra poser
La couronne cent fois plus douce d'un baiser!...
Ah! ma fille!

Il court vers la chambre. Parkhead et Georges entrent, à droite, par la porte à l'avant-scène; Angus s'arrête.

SCÈNE II

ANGUS, SIR GEORGES, PARKHEAD.

ANGUS, *allant à eux.*

C'est vous!

PARKHEAD.

Oui, j'ai laissé Sa Grâce
Avec l'abbé, car j'ai crainte qu'il ne se passe
Quelque chose, ce soir, cousin; j'en ai le flair...

ANGUS.

Et quoi donc?

PARKHEAD.

Oui, je sens la révolte dans l'air.

SIR GEORGES, *montrant la droite.*

La ville maintenant semble comme inquiète.

ANGUS.

C'est la nuit qui se calme après un jour de fête.
Enfin, que craignez-vous, dites-moi?

SIR GEORGES.

Des brigands
Du Teviotdale et du Liddesdale, arrogants,
Sont venus là, ce soir, hurler le long des berges.

PARKHEAD.

André Kerr, en rentrant, a vu dans deux auberges
Le plaid des Scott et des Campbell, et l'on entend
Bourdonner un bruit sourd qui croît à chaque instant.
D'ailleurs je ne crains rien, en ce qui me regarde,
Car prudemment j'ai fait veiller toute la garde.

SIR GEORGES.

Ce damné chancelier m'inquiète! Qui sait?
S'il était informé de ce qui se passait,
Plutôt que d'accepter humblement qu'on le chasse,
Il est homme à lutter contre nous face à face.

ANGUS.

Il a su conquérir Sa Grâce, ce rusé!

PARKHEAD.

Il est audacieux.

SIR GEORGES.

Sa Grâce a refusé
De signer le décret le déchéance et semble
Tenir à lui bien fort.

PARKHEAD, *à Angus.*

Et tout à l'heure, ensemble,
Cette querelle... Il a parlé de se venger!

ANGUS.

« Qu'ils viennent maintenant! » a-t-il dit.

PARKHEAD.

Un danger
Nous menace; du moins, nous sommes sur la piste;
Ils ne nous pourront pas surprendre à l'improviste.

ANGUS.

A tout événement, soyons prêts... A cheval,
Cette nuit, nous pourrons, en passant par le val,
Faire évader le Roi pour l'emmener en hâte
A Falkland... Le primat, — il faut que je le mate,
Celui-là! — pour cadeau de départ, je prétends
Lui laisser le décret signé, car il est temps
De prouver une fois encore à tous ces traîtres
Que nous sommes toujours les Douglas... et les maîtres!
Nous partirons avec cent hommes sûrs.

A Parkhead.

Cousin,
Fais seller les chevaux. Va!

Parkhead descend l'escalier. — A sir Georges.

Cours au magasin
D'armes, toi.

Sir Georges s'éloigne par la galerie.

Je rêvais; voilà qui me rappelle
A moi-même! Le sort en est jeté...

Regardant la chambre.

Mais elle?...
Je l'emmène avec moi!... Je suis le maître et veux
Voir se réaliser ensemble tous mes vœux,
Ne désirant plus rien, dans l'ivresse assouvie
De pouvoir vivre enfin le rêve de ma vie.
Je suis heureux! Je suis heureux!

Il va pour entrer à droite, quand il aperçoit John qui monte l'escalier avec précaution.

John!

John fait un mouvement pour se cacher.

Viens ici!

JOHN, *timidement.*

Mylord!...

ANGUS.

Écoute bien et retiens bien ceci.

Lui montrant la porte de la chambre du Roi.

Tu vas rester debout auprès de cette porte
Et voici la consigne, enfant : Que nul ne sorte
De la chambre, et que nul n'y pénètre.

JOHN.

Le Roi?

ANGUS.

Sa Grâce couche à la belle étoile avec moi,
Cette nuit...

JOHN.

Quoi, Mylord?...

ANGUS.

Toi, songe à ta consigne :
Si quelqu'un veut entrer ou sortir, fais-moi signe.

Frappant à la porte de droite qu'un soldat lui ouvre.

Je vais causer avec Sa Grâce !

Il entre.

SCÈNE III

JOHN, *puis* MARIE.

JOHN.

Qu'a-t-il dit ?
Bientôt minuit... ils vont venir... Ah ! le maudit !...
Et le Roi n'est plus là !... Courons vers eux, vite...

Il a soulevé la tenture ; Marie est debout dans l'ouverture de la porte.

Elle !...
Il faut les prévenir...

MARIE.

Ah ! quelle nuit cruelle !

JOHN.

Oui, cruelle, et cent fois plus cruelle avant peu !

MARIE.

N'entends-je pas un son de cloche ?...

JOHN.

Ah! Seigneur Dieu!
La partie est perdue avant qu'on ne la joue...
Tout allait réussir, voilà que tout échoue!...

MARIE.

Le Roi! Qu'ont-ils donc fait du Roi? Quel est ce bruit?

JOHN, *montrant la porte à droite.*

Sa Grâce est avec eux...

MARIE.

Est-il bientôt minuit?

JOHN.

Minuit!... Vous savez tout!... De grâce, soyez bonne...
On peut encore les sauver... Que minuit sonne
Et ce sera le glas de leur mort... Sauvez-les...
Ils vont venir... Il faut sortir de ce palais...
Courir aux Frères Noirs... Madame, comment faire?
Minuit!... Il faut aller... vite... Si l'on diffère,
Ils seront pris... Il faut dire au Lord chancelier
D'attendre... Courez!... Là, par la tour... l'escalier...

MARIE.

Ah! s'il est temps encor, je les sauve!

Elle sort précipitamment par la chambre du Roi.

SCÈNE IV

JOHN, ANGUS, JACQUES, LORD WILLIAM; *puis* MARIE.

JOHN.

Dieu veuille!...

La porte de droite s'ouvre; Angus et le Roi entrent, suivis de soldats.

ANGUS.

Ainsi, vous refusez?...

JACQUES, *déchirant un parchemin.*

La voilà, cette feuille
Où vous aviez écrit : Mensonge et lâcheté!
J'aime le chancelier; si vous avez compté
Que par l'acte odieux ma main serait souillée,
Vous avez mal compté.

MARIE, *revenant éperdue, à John.*

La porte est verrouillée!

JACQUES.

C'en est assez, Monsieur! A la fin, je suis las
De n'être qu'un jouet aux mains de ces Douglas!
Je me redresse enfin sous la honte et l'outrage,
Et je suis votre Roi, sachez-le!... Votre ouvrage,
C'était le paresseux, c'était le débauché
Que j'étais; oui, c'est vous qui m'avez arraché

La fierté que m'avaient mise au cœur mes ancêtres;
Je n'étais plus le Roi, car j'avais trop de maîtres;
Je n'étais même pas un homme!...

Apercevant Marie.

Ah! sans cela,
Marie, aurais-je pu m'oublier jusque-là?
Il faut me pardonner, car j'ai l'âme meilleure.
Non! ce n'était pas moi qui parlais tout à l'heure;
C'était lui, qui vous a jetée entre mes bras...

ANGUS, *qui s'est placé entre le Roi et Marie.*

Tais-toi!

JACQUES.

Lui qui m'a dit : « Prends-la! »

ANGUS, *lui fermant la bouche.*

Tu te tairas!
N'ajoute pas un mot, je te tuerais!

JACQUES.

Ta honte,
Je veux te la crier devant tous! Oui, ce comte
Est un infâme...

SCÈNE V

LES MÊMES, PARKHEAD *et d'autres soldats; puis* SIR GEORGES.

ANGUS.

Assez! Je te tuerais!

MARIE.

Pitié!

Parkhead a saisi le Roi qui se débat.

JACQUES.

Misérable, demain tu seras châtié!
Ils me délivreront!

ANGUS.

Qu'ils viennent!

On entend un tintement de cloche.

MARIE.

Cette cloche!

ANGUS.

Le tocsin!

JACQUES.

Le signal! La délivrance est proche!

SIR GEORGES, *accourant.*

Frère, le palais est cerné de toutes parts...

ANGUS, *à Parkhead.*

Cousin, tu me réponds du Roi... Pars vite! pars!

On entraîne le Roi par l'escalier au fond.

JACQUES.

Au secours!... A moi!...

ANGUS, *à Georges.*

Toi, veille aux portes!...

Les tintements de cloche se font entendre plus rapides; des cla-

meurs montent parmi le bruit de la bataille qui commence. William et Georges sortent à droite. On voit des soldats se masser dans la galerie.

SCÈNE VI

ANGUS, MARIE.

ANGUS, *s'approchant de Marie.*

Marie,
Ne restez pas ici... J'ai peur... Je vous en prie,
Venez... Je veillerai sur vous...

MARIE, *le repoussant du regard.*

Veiller sur moi!
D'où vous vient, tout à coup, Mylord, ce tendre émoi?
A Sa Grâce, vraiment, vous parliez d'autre sorte...
Vous avez peur pour moi?... Non! j'ai l'âme plus forte...
Ne craignez rien; tous ceux qui combattent là-bas
Sont les amis du Roi, les miens!

ANGUS.

Ne reste pas
Ici; j'ai peur pour toi!...

L'entraînant vers la galerie.

Tiens! écoute, regarde...
Ces cris!... ces coups de feu... Viens-t'en que je te garde!

MARIE.

Sous la garde d'un traître!

ANGUS.

Ah! viens, je meurs d'effroi...

MARIE.

Que je suive celui qui m'a livrée au Roi!

ANGUS.

Oh! ne dis pas cela, Marie! Oh! je te jure
Qu'il a menti... Ce n'est pas vrai!... Pas cette injure!...
Ne croyez pas cela... Non! je vous prouverai...
Je ne suis pas ce qu'il disait... Ce n'est pas vrai!

MARIE.

Tombe donc à genoux, vassal, devant ton maître,
Si tu ne souffres pas que je t'appelle traître!

ANGUS.

Ce nom-là, si tu veux, oui, je l'ai mérité!
Si tu veux, dis que j'ai trahi la Royauté;
Que tu m'appelles traître, eh bien! oui, je supporte
Cette injure! Oui, je suis un traître... Que m'importe!
Lui, je le hais, mais toi!... Toi, je ne te hais pas...
Moi, te vouloir du mal! Te jeter dans ses bras!
Il mentait!

MARIE, *ramassant à l'entrée de la chambre le plaid avec lequel Douglas l'avait bâillonnée.*

Si ce plaid est le tien, sur mon âme,
Ne dis pas que je mens quand je t'appelle infâme!

ANGUS, *lui prenant les mains.*

Moi qui t'aime...

MARIE, *se dégageant.*

Ah!

ANGUS.

Non, non! ce n'est pas de l'amour
Que tu crois... Tu n'as rien à craindre... Viens!... Un jour
Je te dirai... Viens donc... J'ai peur... Bientôt, j'espère,
Tu sauras!

MARIE, *après un silence, le regardant en face.*

Seigneur Dieu... si vous étiez mon père!
Vous!

ANGUS, *baissant la tête.*

Non!

MARIE.

Celui que j'ai rêvé si loyal!

ANGUS.

Non!

MARIE.

Ce serait vous!

ANGUS.

Non! non!

MARIE.

Je porterais ce nom
Que je hais! Je serais, moi, de cette famille
Des Douglas!

ANGUS.

Non! non! non!

MARIE.

Je serais votre fille!

ANGUS.

Non! mais viens!...

MARIE.

Il serait mon père, lui! Vraiment
Je suis d'un sang meilleur! Mon père, en ce moment,
Coupable comme vous, fût-il de la famille
Des Douglas, bondirait à la voix de sa fille,
Et, soucieux d'avoir son pardon, en ce jour,
En faisant ce qu'il doit, gagnerait mon amour!

UN SOLDAT, *entrant à gauche.*

Trahison! trahison!...

UN AUTRE, *venant du fond.*

La cour est envahie!

MARIE.

Soumettez-vous, Mylord, et rendez l'abbaye!

ANGUS.

Ils me prendraient le Roi!

MARIE.

Faites votre devoir,
Si vous êtes mon père!...

ANGUS.

Ils auraient le pouvoir!...
Non! Je suis le Régent! Je ne suis pas ton père!
Mais viens-t'en!...

MARIE.

Non! adieu!

Elle se jette dans la chambre. Les clameurs redoublent. Angus va la suivre, lorsque les hommes du Roi paraissent à la porte.

ANGUS.

Trahison!... Dieu! que faire?

SCÈNE VII

MARIE, BEATON, SIR WALTER, LE COMTE DE LENNOX, HOMMES *des clans de Scott et de Lennox armés; puis* MADELEINE.

BEATON *et* SIR WALTER, *apparaissant à la porte de la chambre du Roi, conduits par Marie.*

Bellenden!

Clameurs dans la chambre.

Bellenden!

ANGUS, *devant l'escalier.*

A moi, Douglas! A moi!

Les soldats se massent devant lui.

BEATON, *à Marie.*

Le Roi?

MARIE, *montrant l'escalier.*

Là! là! Mylords!

BEATON.

En avant!

SIR WALTER.

Pour le Roi!

Ils se précipitent dans l'escalier. — On entend des cliquetis d'armes.

MADELEINE, *portant la Croix de Feu, apercevant Marie.*

Marie!... Ici!... Comment?

MARIE.

Viens que je te raconte!

MADELEINE.

Dans la chambre du Roi?

MARIE, *l'entraînant.*

Viens-t'en! Ici, j'ai honte!

Elles sortent par la chambre. — On voit les partisans du Roi, repoussés par les Douglas, envahir la scène... — Lutte.

SIXIÈME TABLEAU

Au bord d'un lac. Tout autour, des montagnes. A droite, une hutte. Clair de lune; nuit étoilée.

SCÈNE PREMIÈRE

BEATON; MADELEINE, MARIE, SIR WALTER, LE COMTE D'ARGYLE, LE COMTE DE LENNOX, LE COMTE DE GLENCAIRN, LE COMTE DE CARLISLE, LE COMTE D'ARRAN, *groupés en demi-cercle autour de Beaton. Derrière eux, des hommes des différents clans armés. A gauche, un soldat active un brasier; à droite, le forgeron tient un bouc. — Madeleine est assise à la porte de la hutte, une croix dans les mains. Marie est près d'elle. De l'autre côté, des joueurs de harpe et de cornemuse sont groupés.*

BEATON.

Ainsi vous êtes bien résolus?

TOUS.

Oui!

BEATON.

Vos clans
Se lèveront tous?

LES COMTES.

Oui!

BEATON.

Vous approuvez mes plans?

TOUS.

Oui!

BEATON.

Vous voulez venger, vaincus que rien ne dompte,
La fuite et ses effrois, la défaite et sa honte,
Et, pour l'amour du Roi captif de ces félons,
Vous voulez vous lever encor?

TOUS.

Nous le voulons!

BEATON.

Femme, apporte la croix! et vous, mornes naguère,
O bardes consolés, jouez le chant de guerre!

Madeleine s'est approchée.

MADELEINE, *levant la croix. Les bardes et les joueurs de cornemuse accompagnent sa psalmodie.*

Dans Inch Caillach, un if aux rameaux toujours verts,
Pendant les étés chauds, pendant les froids hivers,
Jette sur les tombeaux le manteau de son ombre...
Et la vieille Ben Shie à la voix forte et sombre
Peigne ses longs cheveux et lance aux quatre vents
Son cri lugubre : « Paix aux morts! Mort aux vivants! »

BEATON, *brûlant la croix aux quatre extrémités.*

Et moi, pendant la nuit, ministre des colères,
J'ai coupé dans cet if deux rameaux séculaires;
J'en ai fait une croix! Mes frères, à genoux!
La noire Croix de Feu va se lever sur nous!

Les Écossais s'agenouillent. Le forgeron égorge le bouc. Son sang est recueilli.

MADELEINE.

Dans Inch Caillach, sous l'if paisible aux rameaux verts,
Secouant ses cheveux où neigent les hivers,
La Vieille Femme pleure et sa main sur sa tête
Retient le manteau bleu que gonfle la tempête.
Et la Ben Shie, avec un murmure de glas,
Lugubre, chante : « Paix aux morts! Mort aux Douglas! »

BEATON, *trempant la croix dans le sang.*

Et moi, pendant la nuit, ministre des colères,
J'ai coupé dans cet if deux rameaux séculaires;
J'en ai fait une croix! Mes frères, à genoux!
La rouge Croix de Sang va se lever sur nous!

Les harpes et les cornemuses se taisent.

Que maudit soit le lâche à la figure blême,
Le traître aux yeux hagards, qui, voyant cet emblème,
Refuse de quitter le seuil de sa maison!
Gardez le souvenir de cette trahison :
Sur le front qu'il en ait la marque accusatrice,
Pour que votre mépris à jamais le flétrisse!
Que sa mère s'éloigne en le voyant! Qu'il soit,
Dans les chemins, par les enfants montré du doigt!
Que les vierges, baissant la tête à son passage,
S'il leur parlait d'amour, lui crachent au visage,

Et que le feu, tombant du ciel même à ma voix,
Brûle son toit comme il a brûlé cette croix!
Que son pied soit brisé, que sa main se dessèche;
Que sa langue se glace et que, comme une flèche,
Ma malédiction lui crève les deux yeux!
Qu'il soit honni sur terre et maudit dans les cieux!
Que celui qui voudra le frappe par derrière!
Qu'il meure abandonné, sans larmes, sans prière,
Et que son corps, privé de la paix des tombeaux,
Soit mangé par les loups, les chiens et les corbeaux!

SIR WALTER.

Et vous, frères, debout! Que nul souci vulgaire
Et nul humble intérêt ne retardent la guerre!
Quiconque a dix-sept ans et n'a pas soixante ans
S'armera pour le Roi! Debout, les combattants!
La fourche vaut la lance et la faux vaut le glaive!
Que le laboureur parte et le marchand se lève :
Du dernier des manants le Roi fait un guerrier.
Ceux qui ne pourront plus se battre iront prier!
Et cessant toute affaire et quittant tout négoce,
Accourez tous! Debout, frères! C'est pour l'Écosse!

BEATON, *à un jeune homme qui s'agenouille devant lui.*

Et toi, reçois la Croix de Sang, la Croix de Feu!
Sois l'envoyé du Roi, le messager de Dieu!
Tu ne t'appartiens plus en prenant ce symbole;
Pars donc! Gravis les monts et les redescends! Vole!
Évite adroitement le piège des marais;
Vole dans la bruyère; à travers les forêts,
Vole, sans écouter le doux bruit de la source!
Tu n'as plus faim! tu n'as plus soif! et dans ta course,
Tu n'entends rien, bon messager, tu ne vois rien!

Va toujours devant toi, courrier aérien!
Il te faut de l'astuce, il te faut de l'audace!
Bondis comme un oiseau! Comme un son dans l'espace
Évanouis-toi!... Va! vole! et, dans chaque clan,
Montre la Croix et dis le rendez-vous : Falkland!

TOUS, *les armes levées.*

A Falkland!

SIR WALTER.

Nous avons bien du sang et des larmes
A venger!

TOUS.

A Falkland!

BEATON, *les bénissant.*

Dieu bénisse vos armes!
Écoutez maintenant et sachez mes projets :
Sa Grâce, et c'est un deuil profond pour ses sujets,
Depuis le jour fatal de notre tentative,
Sa Grâce dans les murs de Falkland est captive.
L'ambitieux Angus, tout-puissant par l'effroi,
De Régent qu'il était, s'est fait geôlier du Roi.
Dans le sombre château qu'environne la haine,
Le Roi languit, et cinq bandits tiennent la chaîne
Qu'ils ont rivée à la couronne! Hélas! hélas!
Puisse s'arrêter là le crime des Douglas!
Ils abâtardissaient l'enfant; quand le jeune homme,
Se réveillant enfin, leur cria : « Je me nomme
Stuart! Je suis le Roi! » le Régent étonné
Trembla pour sa puissance : ils l'ont emprisonné!
Et j'ai peur, car je sais ce dont ils sont capables,
Qu'à l'heure du péril devenant plus coupables,
Quand les glaives vengeurs luiront hors du fourreau,
J'ai peur que le geôlier ne devienne bourreau!

LE COMTE D'ARGYLE.

Ils ne l'oseraient pas!

BEATON.

Mylord, craignez qu'il l'ose!
Faut-il vous rappeler, Sir Walter, qu'à Melrose
Ils ont forcé Sa Grâce à marcher auprès d'eux,
Et pour Elle craignant quelque coup hasardeux,
Vous avez dû cesser une lutte impossible,
Car ces traîtres offraient à vos archers pour cible
La poitrine du Prince!

SIR WALTER, *tristement.*

Ils l'ont osé, Mylords.

BEATON.

Vous voyez bien qu'ils le tueraient.

LE COMTE DE CARLISLE.

Que faire alors!

BEATON.

Attirer les Douglas hors de Falkland, en sorte
Que n'étant plus gardé par eux, Sa Grâce sorte
Du château!

LE COMTE DE GLENCAIRN.

Mais le Roi le pourra-t-il?

LE COMTE D'ARRAN.

Comment?

BEATON.

Sa Grâce le pourra sous un déguisement.

LE COMTE DE LENNOX.

Qui le lui portera ?

MADELEINE.

Moi !

Bas à Beaton.

Je tiens ma promesse ;
Mais tu tiendras la tienne ?

BEATON.

Oui, par la Sainte Messe !
Aussitôt que le Roi sera délivré d'eux,
Les portes du couvent s'ouvriront pour vous deux,
Et j'ensevelirai sous les habits de laine
Les deux nouvelles sœurs : Marie et Madeleine.

MARIE.

Au pauvre cœur brisé Dieu fasse bon accueil !
Le repos du couvent et la paix du cercueil,
Je n'ai plus d'autre rêve aujourd'hui !

BEATON.

Le Roi daigne
Nous aider, ce sera l'aurore de son règne !

A Madeleine.

Tu n'as rien oublié ?

MADELEINE.

Rien oublié.

BEATON, *aux comtes.*

J'aurai,
Dans la nuit de demain, en un piège attiré
Tous les Douglas. Chacun sera pris par son vice.

Les passions du plus rusé font un novice :
Sir Georges, en venant débattre à prix d'argent
La paix qu'humblement j'ai demandée au Régent,
Au lieu de l'or qu'il veut, au rendez-vous fidèle,
Trouvera de l'acier... Une femme auprès d'elle
Attirera le simple Archibald, et le jour
Nous le livrera pris aux filets de l'amour.
Quant à Mylord abbé de Sainte-Croix, bien vite
Il s'est venu jeter au piège où je l'invite;
Car à peine ai-je écrit : « C'est fête à Saint-André, »
Sa Gourmandise a répondu : « Je m'y rendrai. »
Parkhead, lui, dans les brocs où sa vieille habitude,
Chaque soir, boit l'ivresse et sa béatitude,
Parkhead, demain, boira le sommeil... Est-ce bien?

TOUS.

Oui! oui! Nous les tenons!

BEATON.

Mais je n'aurais fait rien,
Si, dans cette embuscade où je veux les abattre,
Quand ils sont cinq bandits, je n'en tenais que quatre :
Nous aurons le cinquième; Angus est pris aussi!

SIR WALTER.

Qui nous le livrera?

BEATON, *montrant Madeleine.*

La femme que voici!

SIR WALTER.

Comment?

MADELEINE.

C'est mon secret; mais, croyez-moi, ce traître,

Aussi docilement que le chien suit son maître,
Me suivra.

Regardant Marie.

Pour cela, j'ai des charmes très sûrs.

SIR WALTER.

Mais comment pourras-tu pénétrer dans les murs
De Falkland?

MADELEINE.

Ce matin, j'ai trouvé dans la lande,
A l'autre extrémité du lac, toute une bande
De Bohémiens qui vont à Falkland, ayant su
Que leur troupeau joyeux y serait bien reçu.
Le Grand Vieillard, leur chef, moyennant une somme
D'argent, m'a fait livrer les habits d'un jeune homme;
Il a permis que je les rejoigne en chemin
Et que j'entre avec eux dans le château. Demain,
A l'aube, ils quitteront Falkland, c'est leur coutume,
Et près d'eux notre Roi, caché sous ce costume,
Sera libre bientôt et bientôt parmi nous.

BEATON.

Prions Dieu de bénir nos projets. A genoux!

Tous s'agenouillent. Madeleine a posé près d'elle le tartan qui contient le costume.

MARIE, *à part.*

Elle a des charmes sûrs!... Oh! pourquoi donc tremblé-je?
Elle me regardait. Des charmes sûrs!... Un piège?...

S'approchant de Madeleine.

Grand'mère, je voudrais vous suivre?

MADELEINE.

Qu'as-tu dit?

BEATON.

Seigneur Dieu, qui livras Holopherne à Judith,
Livre-nous l'ennemi du Roi! Que ta justice,
Confiée à nos mains, sur lui s'appesantisse!

MARIE, *à part.*

Pourquoi donc ai-je peur? Oui! pourquoi cet émoi?
Si c'est mon père, et si ce charme, c'était moi!

A Madeleine.

Je saurai me cacher... Grand'mère, je t'en prie;
On ne me verra pas...

MADELEINE.

J'irai seule, Marie.
A quoi bon ton amour? Ma haine suffira!

BEATON.

O Seigneur, Dieu d'Esther et Dieu de Sisara,
Frappe d'aveuglement la race haïssable!

MARIE.

L'amour! J'avais écrit ce mot-là sur le sable;
On a marché dessus, le nom est effacé!

BEATON.

Venge-toi, Dieu vivant! toi qu'ils ont offensé,
Venge le Roi!

Il se lève et confère avec les comtes qui l'entourent.

MARIE.

Le Roi!

MADELEINE, *se levant.*

Priez Dieu qu'il vous venge;
Moi, je me vengerai...

MARIE, *qui a entendu, la suppliant.*

Grand'mère!

MADELEINE.

Non! Que l'Ange
S'écarte de la route où marchent les Démons!
Falkland est sombre! Reste à l'abri de ces monts,
Jusqu'à l'heure où, faisant mon œuvre avec leur œuvre,
Et sous mes pieds ayant écrasé la couleuvre,
Je reviendrai te dire en te prenant la main:
« Viens! maintenant que j'ai déblayé le chemin,
Je ne crains plus pour toi; j'ai tué la vipère! »

MARIE.

De qui donc parlez-vous?... Oh! j'ai peur que mon père
Ne soit parmi ceux-là que vous traquez! Hélas!
A la haine que j'ai pour le nom de Douglas
Se mêle maintenant une tendresse amère...
J'ai peur qu'un d'eux ne soit...

MADELEINE.

Le bourreau de ta mère!

MARIE.

Mon père!... Cet Angus, tenez! Si, comme moi,
Vous l'aviez vu, tremblant, se jeter sur le Roi,
Et me parler à moi, doucement... quand j'y pense!
Tendrement... Car, enfin, il a pris ma défense;
Et c'est lui, — maintenant j'y pense plus souvent...

MADELEINE.

As-tu donc oublié qu'une heure auparavant,
C'est cet homme qui t'a livrée au Roi? J'espère
Qu'on n'en peut pas douter, n'est-ce pas? c'est ton père!

MARIE.

Non! non! c'est impossible... et pourtant...

MADELEINE.

Quels serments
Veux-tu donc? Que le Ciel m'écrase, si je mens!

MARIE, *qui l'a regardée fixement, à part.*

Elle a menti... j'irai!...

MADELEINE, *à part.*

J'ai blasphémé. Ma vie
Est doublement à Dieu! Mais je mourrai ravie,
Quand tu voudras, Seigneur, pourvu qu'en m'en allant,
Je l'arrache à l'amour du laird au Cœur Sanglant!

Marie, sans être vue, a ouvert le tartan qui contient le costume de Bohémien, a pris ce costume et a mis son propre plaid à la place. Elle disparaît dans la hutte. Les premiers rayons du soleil éclairent la montagne. On entend une marche de Bohémiens qui se rapproche peu à peu.

Ce sont eux!

BEATON.

Cachons-nous, mes amis; leur cortège
Vient de ce côté.

Tous se cachent derrière les rochers; à Madeleine.

Toi, va! Que Dieu te protège!
Tu portes l'avenir de l'Écosse en ta main!

MADELEINE, *prenant le tartan.*

Que Dieu me soit en aide!

Saluant de la main les Écossais cachés.

Et vous tous, à demain!

La troupe des Bohémiens passe au fond. Madeleine les rejoint. A mesure que les Bohémiens disparaissent, les Écossais sortent de leurs cachettes. Le soleil se lève sur le lac.

MARIE, *sortant de la hutte dans le costume de Bohémien.*

Tous les deux! Tous les deux! Je veux les voir encore!

BEATON, *montrant le soleil.*

Demain, Messieurs, nous saluerons une autre aurore!

Les bardes et les joueurs de cornemuse entonnent un pibrock. Sur un signe de l'archevêque, le courrier part vers la gauche. Marie gravit les rochers à droite pour rejoindre les Bohémiens.

SEPTIÈME TABLEAU

Une cour à Falkland. Le château, à droite, avec un perron à l'avant-scène. A gauche, une porte des remparts dont la herse est levée. Soleil couchant; la nuit tombe vers la fin de l'acte.

SCÈNE PREMIÈRE

SIR ARCHIBALD, LORD WILLIAM, JOHN, GALWIN.

SIR ARCHIBALD.

Ah! la chasse, Messieurs, c'est un beau passe-temps!

LORD WILLIAM.

Quand on n'a rien à faire et qu'on a dix-huit ans!

SIR ARCHIBALD.

Dis-nous en quoi ce beau passe-temps scandalise
Ta très haute vertu, Monsieur l'homme d'Église?
Un temps fut où j'étais grand chasseur devant Dieu;
Mais l'âge vient, hélas! et l'on doit dire adieu
A ces rudes travaux où la vigueur d'un homme
Se dépense; à mon âge, il faut être économe.

JOHN.

Vous vous calomniez, Mylord!

SIR ARCHIBALD.

Oui, le temps fut
Où j'aimais bien la chasse! Aux pièges, à l'affût,
A courre, au vol, dans la montagne et dans la plaine,
J'étais partout. J'avais une robuste haleine,
En ce beau temps, et sans fatigue je courais,
La nuit comme le jour, bruyères et forêts.
Et quels exploits!

JOHN.

Mylord, on connaît votre adresse!

SIR ARCHIBALD, *modestement.*

Oui!

JOHN, *à Galwin.*

Comme aux compliments ce vieux corps se redresse!

SIR ARCHIBALD.

On le sait, j'excellais à l'arbalète; à l'arc,
Je ne connaissais pas de rival. Dans le parc
De Melrose, un matin...

JOHN, *feignant l'intérêt.*

Dans le parc de Melrose?...

SIR ARCHIBALD.

A cent pas, on m'a vu décrocher une rose,
En l'an quatorze cent soixante-huit... non, neuf...
Non, huit!... le cinq mars... non, le six!

JOHN, *ironique.*

Tuer un bœuf,
Fût-ce à cent pas, le cinq ou six de mars et voire
De décembre, n'est pas de quoi se faire gloire;
Ce sont de ces hauts faits qui respectent les lois
Naturelles, qui n'ont rien d'étonnant, exploits
Chétifs, communs. Fi donc! Mais, moi, ce que j'admire,
C'est d'avoir pu trouver, en mars, pour point de mire,
Une rose! Ah! Mylord!

GALWIN.

Il est certain qu'en mars...

SIR ARCHIBALD.

Vous étiez là, Galwin.

GALWIN, *à John.*

Il veut mon *quorùm pars!*

A sir Archibald.

Certes!

A John.

Le diable soit du hâbleur!

SIR ARCHIBALD.

En Écosse,
La nature autrefois, Monsieur, était précoce
Et nous n'eussions trouvé nullement étonnant
De voir fleurir la rose en mars...

JOHN.

Mais maintenant,
Parler de rose en mars semble extraordinaire!

GALWIN.

Tout est dégénéré, Mylord!

SIR ARCHIBALD, *très sérieusement.*

Tout dégénère.

JOHN.

En mil cinq cent vingt-sept, tout est mort!

SIR ARCHIBALD.

Ah! jadis!

Jadis!

JOHN, *à Galwin.*

Le bon vieux sire est beau comme Amadis!

GALWIN, *montrant un groupe de Bohémiennes.*

Mylord, venez-vous dire un mot à ces donzelles?

SIR ARCHIBALD.

Las! autrefois, pour moi l'Amour avait des ailes!

JOHN, *à Galwin.*

C'est tout au plus s'il a des pattes, aujourd'hui!

Galwin s'éloigne par le fond.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, *à sir Archibald.*

Deux mots, Mylord.

SIR ARCHIBALD.

A moi? Parle!

MADELEINE, *montrant John.*

Pas devant lui.

JOHN.

Il suffit! on s'en va, vieux gibier de potence!

Il rentre au château.

SCÈNE III

MADELEINE, SIR ARCHIBALD.

MADELEINE, *l'emmenant à droite.*

Plus loin, encor plus loin, Mylord...

SIR ARCHIBALD.

Cette insistance...

MADELEINE.

Là, maintenant, voici notre affaire en deux mots :
Ah! meurtrier des cœurs, vous causez bien des maux!

SIR ARCHIBALD.

Qui? moi!

MADELEINE.

Vous ravagez, scélérat, bien des âmes!

SIR ARCHIBALD, *prenant confiance.*

Moi? mon Dieu!

MADELEINE.

Vous passez en allumant des flammes!

SIR ARCHIBALD, *très gaillard.*

Mon Dieu! je les éteins volontiers!

MADELEINE.

Oui, vraiment?
Une dame a conçu pour vous un sentiment
Des plus vifs, et pour voir sa flamme couronnée,
Elle veut...

SIR ARCHIBALD.

Elle est jeune?

MADELEINE.

En sa vingtième année!

SIR ARCHIBALD.

Belle?

MADELEINE.

Une fleur d'amour!

SIR ARCHIBALD.

Nous la cultiverons.

MADELEINE.

Sachez donc que la dame a, dans les environs,
Cherché pour vos amours une douce retraite,
A cause d'un mari... jaloux!

SIR ARCHIBALD.

Je le regrette,
Mais il sera jaloux désormais à bon droit.

MADELEINE.

Venez donc à Cross-Hill, ce soir...

SIR ARCHIBALD.

C'est un endroit
Charmant...

MADELEINE.

Vous y verrez un beau page...

SIR ARCHIBALD.

A merveille!

MADELEINE.

Vous lui direz : « Je viens! » Il répondra : « Je veille! »
Et sera votre guide au Pays du Bonheur.
A six heures, ce soir... Ce soir!

SIR ARCHIBALD.

Oui.

MADELEINE.

Votre Honneur,
Pas un mot!

SIR ARCHIBALD.

Le mari!...

MADELEINE.

Cela veut du mystère!...

SIR ARCHIBALD, *lui donnant une pièce d'or.*

Et pour qui me prends-tu? Fi donc, on sait se taire!...
Tiens! ce noble est pour toi, la vieille.

MADELEINE.

Grand merci!

A part, en s'éloignant.

De l'or!... Non!... C'est du sang qui me paiera ceci!

Elle jette la pièce.

SCÈNE IV

SIR ARCHIBALD, *puis* ANGUS, SIR GEORGES, LORD WILLIAM *et* PARKHEAD.

SIR ARCHIBALD.

Je te calomniais, Amour! toi qui m'envoies
Comme un ressouvenir de mes anciennes joies;
Mais puisque je retrouve encor le paradis,
J'y veux voler avec mes ailes de jadis!

SIR GEORGES, *sortant du château.*

Ainsi, frère William, nous voyageons ensemble?

LORD WILLIAM.

Pourvu que vous mettiez votre cheval à l'amble
De ma mule.

ANGUS.

Surtout, frère, pensez au but:
L'archevêque consent à nous payer tribut;
Il demande la paix par un humble message;
Feignons de l'accorder à ses vœux. Il est sage
De le désarmer.

SIR GEORGES.

Certe, et vendons-lui très cher
Cette paix qu'il n'a pu gagner avec du fer!

SIR ARCHIBALD.

Du moins, prenons toujours la rançon qu'il nous offre.

SIR GEORGES.

C'est encor l'affaiblir que de vider son coffre.

PARKHEAD.

Et marchandons.

ANGUS.

L'évêque est riche.

LORD WILLIAM.

Et Saint-André
Ne saurait trop payer le repos.

SIR GEORGES.

Je vendrai
Cette paix comme un juif vend une belle fille,
Aprement!

SIR ARCHIBALD.

Nous ferons le voyage en famille
Jusqu'à Cross-Hill, mes beaux neveux; j'ai là certain
Rendez-vous qui me doit tenir... jusqu'au matin.

LORD WILLIAM.

Quelque affaire sans doute?

SIR ARCHIBALD, *avec fatuité.*

Une affaire... importante.

SIR GEORGES.

Puissiez-vous la mener au gré de votre attente!

SIR ARCHIBALD, *vexé.*

Je l'espère, Monsieur!...

A lui-même, avec confiance.

Et même, je le crois!

ANGUS.

Bon voyage!

SIR GEORGES *et* LORD WILLIAM.

Au revoir!

Sir Archibald, sir Georges et lord William franchissent la porte.

MADELEINE, *qui les guettait.*

Ils sont pris tous les trois!

SCÈNE V

ANGUS, PARKHEAD, MADELEINE, SIR PATRICK, DOM ALEXANDRE, GALWIN, DEUX MOINES DOMINICAINS, UN OFFICIER, BOHÉMIENS *et* BOHÉMIENNES.

PARKHEAD.

Quel est ce bruit?

L'OFFICIER, *s'approchant de sir Patrick.*

Au nom du Roi Jacques Cinquième,

Je vous somme, Mylord, de nous suivre... vous-même,
Sir Patrick Hamilton.

SIR PATRICK.

Et c'est au nom du Roi?

UN DOMINICAIN.

Et c'est au nom de Dieu! Vous attaquez la Foi
De notre sainte Église et prêchez l'hérésie;
Dieu jugera.

SIR PATRICK.

Je suis la victime choisie
Pour confesser la voix du Christ sur ton bûcher,
Moine! Eh bien, suis-moi donc, tu m'y verras marcher,
Le front haut, et riant de tes vaines tortures!
Les bras tendus déjà vers les palmes futures,
Je braverai la main qui me frappe. Soldats,
Moines, bourreaux, je vous pardonne...

Se tournant vers dom Alexandre.

Et toi, Judas...

DOM ALEXANDRE, *lui tendant les bras.*

Judas!... Patrick?... Je suis innocent! Cette injure!...

SIR PATRICK.

Oui, toi qui m'as trahi, toi, Judas, je t'adjure
A paraître devant le tribunal de Dieu
D'ici quarante jours! Pense à mourir!... Adieu!

DOM ALEXANDRE.

Ami!

SIR PATRICK.

Sous mon bûcher tu trouveras la cendre
De notre amitié, traître!

LE DOMINICAIN, *à dom Alexandre.*

Et vous, dom Alexandre,
En vertu des pouvoirs qui lui sont conférés
Pour frapper, quand il faut, ses frères égarés,
Notre Très-Révérend Père Prieur vous somme
De me suivre au couvent pour être jugé comme
Complice d'hérésie!

SIR PATRICK, *ouvrant les bras à dom Alexandre.*

O mon frère!

Ils s'embrassent longuement.

DOM ALEXANDRE, *au moine.*

Merci!
Je suis justifié!

SIR PATRICK, *le bras sur l'épaule de dom Alexandre.*

Partons donc!

SCÈNE VI

LES MÊMES, JACQUES, JOHN, *puis* MARIE *dans le costume de Bohémien et se dissimulant dans les groupes.*

JACQUES, *sur le perron.*

Qu'est ceci?...

TOUS.

Le Roi.

MARIE, *à gauche.*

Jacques!

MADELEINE, *à droite.*

Le Roi!

GALWIN.

Sire, faites-leur grâce!

JACQUES, *descendant.*

Hamilton et Campbell arrêtés!...

ANGUS.

Votre Grâce
A signé, ce matin, l'ordre...

JACQUES, *bondissant.*

Moi, j'ai signé?

UN DES DOMINICAINS, *montrant un parchemin.*

Ordre du Roi!

JACQUES, *changeant tout à coup d'attitude sur un regard de John.*

C'est vrai! Soyez donc résigné,
Mon cher Patrick, il faut que l'ordre s'accomplisse...
A Angus, avec effort.
Quel est leur crime?

LE DOMINICAIN.

Lui, coupable... et lui, complice
Du crime de Luther, dont ils sont les fauteurs.

JACQUES, *d'un mouvement spontané.*

Et l'on va me brûler ces deux bons serviteurs...
Ces deux amis!

ANGUS.

Sa Grâce, en gardant auprès d'Elle
Des païens, semblerait elle-même infidèle.
Ce doute injurieux ne peut être permis.

GALWIN.

Vous avez grand besoin de garder vos amis,
Sire!

ANGUS.

Vous abusez, Monsieur le secrétaire;
Taisez-vous, ou sinon, moi, je vous ferai taire.

JACQUES, *avec violence, à Angus.*

Pardieu!

Se calmant soudain, et narguant Galwin avec affectation.

Ne sais-tu plus comment on parle aux rois,
Galwin? Des amis! mais j'ai des amis, je crois!
Comptes-tu donc pour rien mon laird de Kilspindie?

GALWIN.

Votre Grâce...

JACQUES.

Vieillard, l'apostrophe est hardie,
Mais ton petit discours, ce soir, est mal tombé.

Montrant dom Alexandre.

On me prend un moine, oui, mais je garde un abbé;

Montrant sir Patrick.

Sir Patrick m'est ravi, mais sir Georges me reste.

Montrant Parkhead.

Et puis, mon grand ami que voilà! Malepeste!

Que te faut-il de plus? Je te trouve exigeant;
Il ne me quitte pas!

Montrant Angus.

J'oubliais mon Régent!
C'est mon meilleur ami, celui-là, qui ne songe
Qu'à mes plaisirs. Je n'ai pas d'amis! Ce mensonge,
Foi de Dominicain! pourrait te coûter cher,
Si je n'étais d'humeur très joyeuse, mon cher!

ANGUS, *à Parkhead.*

Il est ivre!

JACQUES, *qui a reconnu Marie.*

Marie!

Avec intention et donnant un double sens aux mots.

Ah! j'en ai besoin, certe,
De vrais amis! sinon l'État court à sa perte,
Et c'en est fait de moi; mais, sans chercher ailleurs,
Je me sens entouré d'amis... et des meilleurs.
J'ai là mes cinq Douglas, et je gagerais même
Que je pourrais trouver des amis... en Bohême!

Il a jeté un regard furtif d'intelligence à Marie.

MARIE, *à part.*

Il m'a vue!

MADELEINE, *de l'autre côté.*

Il comprend!

JACQUES, *montrant les deux prisonniers et affectant l'indifférence.*

Pour ceux-là, sans remords,
Qu'on les brûle!... et j'aurai des amis... chez les morts!

SIR PATRICK.

Qu'on nous brûle, c'est bien! mais non qu'on nous bafoue!
Nous acceptons le feu, Sire, mais pas la boue.
Vous nous deviez justice et, puisque nous mourons,
Vous nous devez encor le respect. Bas les fronts!

Sir Patrick et dom Alexandre, escortés par les soldats et les moines, s'éloignent.

JACQUES, *à bout de forces.*

Emmenez-le, Messieurs... Galwin, qu'on les emmène;

A mi-voix.

Ou je me trahirais, vois-tu! La force humaine
A des bornes!... Mon Dieu! que pensent-ils de moi?

SIR PATRICK, *prêt à sortir.*

Que Dieu sauve le Roi!

DOM ALEXANDRE, *de même.*

Que Dieu sauve le Roi!

JACQUES, *à part.*

Pour que le Roi vous sauve... Au revoir...

Dom Alexandre, sir Patrick, l'officier, les moines et leur escorte franchissent la porte; la herse tombe.

SCÈNE VII

LES MÊMES, *moins* SIR PATRICK, DOM ALEXANDRE, *les* DOMINICAINS *et l'*ESCORTE.

MADELEINE, *s'approchant du Roi.*

Sire! Sire!

A voix basse.

Il faut que je vous parle; écoutez...

Haut.

Je sais lire

Dans la main.

Bas.

J'ai caché sous le banc...

Haut.

Amoureux!

Bas.

Des habits sous lesquels vous pourrez...

Haut.

Généreux!

Bas.

Fuir, cette nuit, parmi la bande...

Haut.

Cette ligne...

Bas.

Sous le banc, près du mur...

Haut.

Est encore un bon signe.

Bas.

Quittez-moi maintenant!

JACQUES, *riant.*

Et tu ne saurais mieux
Terminer qu'en disant que je mourrai... très vieux!

MADELEINE, *s'éloignant et se perdant dans la foule.*

Dieu vous entende!

JACQUES, *allant à Marie.*

Et toi, beau Bohémien?

A voix basse.

Marie,
Tu comprends, n'est-ce pas? c'est qu'il faut que je rie,
Mais j'ai des larmes plein le cœur!

MARIE.

Courage encor!

JACQUES, *haut.*

Montre-nous à jongler avec tes boules d'or!

A voix basse.

Je joue un rôle, il est cruel, et, tout à l'heure,
Quand Patrick m'a parlé...

MARIE.

Vous pleurez!

JACQUES.

Oui, je pleure!
Que doivent-ils penser de moi? Mais vous voici,

Et je vais donc pouvoir, en m'échappant d'ici,
Briser le joug honteux, jeter le masque infâme,
Reconquérir mon cœur et reprendre mon âme!
Ah! tu m'auras deux fois sauvé! Comment jamais
M'acquitter?... Autrefois je t'aimais... Je t'aimais!
Était-ce de l'amour? Non! Maintenant, Marie,
C'est plus que de l'amour, c'est de l'idolâtrie;
C'est un culte... Je t'aime avec respect...

MARIE.

Merci!
Car rien ne m'est plus doux que d'être aimée ainsi!...

JACQUES.

Marie, éloignons-nous; le comte nous regarde...

MARIE, *à part.*

S'il me reconnaissait...

JOHN.

Que Mylord prenne garde!

JACQUES, *haut, à Marie.*

Oui, tu m'enseigneras des tours de ta façon;
Suis-moi donc, et toi, John, viens prendre une leçon.
Viens! J'ai le cœur, ce soir, rempli de poésie...

Il monte le perron avec Marie, John et Galwin.

PARKHEAD, *à Angus, montrant le Roi.*

Faut-il?...

ANGUS.

Laisse le Roi suivre sa fantaisie.

Les Bohémiens ont disparu à droite; on entend leur musique dans l'éloignement.

SCÈNE VIII

ANGUS, PARKHEAD.

ANGUS.

Tu ne vas pas danser, là-bas?

PARKHEAD.

Non, je suis vieux...

ANGUS.

Notre oncle Archibald danse encor.

PARKHEAD.

Moi, j'aime mieux
Boire.

ANGUS.

Moi, je dansais quand j'avais vingt ans... Boire!
Ce doit être un plaisir très grand... Perdre mémoire
De tout! ne plus penser à rien! et lourdement
Tomber dans un sommeil d'anéantissement...
Pouvoir dormir... Ne pas rêver!... Oh! je t'envie!
L'ivresse et le sommeil, cousin, la belle vie!
Que tu dois être heureux et comme je voudrais
Oublier le passé plein de sombres regrets,
Et l'avenir rempli d'ambitions plus sombres...
Je voudrais m'oublier!

PARKHEAD.

Pourquoi de telles ombres

Sur ce front qui devrait être resplendissant?
Nul n'est plus grand que vous et nul n'est plus puissant!

ANGUS.

Le Roi!

PARKHEAD.

Le Roi, c'est vous. Conquête vaut naissance!

ANGUS.

Il a le nom!

PARKHEAD.

Le nom, Mylord, sans la puissance,
C'est peu.

ANGUS.

Mais sans le nom, la puissance n'est rien.
Être Roi! m'appeler le Roi!... Je voudrais bien
M'entendre ainsi nommer, un jour! M'entendre dire,
Ne fût-ce qu'une fois, ce mot qu'on lui dit : « Sire! »
Le Roi! je suis jaloux de lui, quand je le vois,
Parmi le tremblement des regards et des voix,
S'avancer au milieu de ces têtes baissées!
Ce jeune homme, occupé de frivoles pensées,
Je le hais! Tout-puissant, dis-tu? Tout-puissant! Non!
Quand je pense qu'il faut à mes actes son nom,
Et que mes volontés demeurent dédaignées
Tant que ce petit Roi ne les a pas signées,
Je voudrais lui briser la plume dans les doigts!
Ah! s'il se révoltait encore... Quelquefois,
J'espère le revoir insolent et rebelle
Comme jadis; alors, la partie était belle
Et je n'ai pas osé la jouer. A présent,
Trop tard! Ce révolté, devenu complaisant,

N'a d'autres volontés que moi. Je prends à tâche
D'user sa patience; impossible! il est lâche.
En faisant arrêter ses amis sous ses yeux,
J'espérais qu'il allait bondir; insoucieux
De l'amitié, fuyant à son appel austère,
Au lieu de s'indigner, il n'a su que se taire,
Et pensera n'avoir rien à se reprocher
S'il s'amuse, pendant qu'on dresse leur bûcher!

PARKHEAD.

Nous avons bien semé, fertile est la récolte!...

ANGUS.

Du moins, si l'on pouvait compter sur la révolte
De ses amis!

PARKHEAD.

Depuis Melrose et Newliston,
Les Arran, les Campbell, les Scott et les Beaton
Ont peur!

ANGUS.

Ils sont domptés! Je rêvais qu'on me craigne;
Je trouve maintenant qu'on me craint trop. Je règne
Sur le Roi, mais non pas sur l'Écosse, et l'effroi
Qui glace ses sujets ne m'a pas fait leur roi!

PARKHEAD, *la main sur son poignard.*

Ceci vous fera roi, quand vous voudrez!...

ANGUS.

Prends garde!
Cet être chétif... Dieu peut le prendre!

PARKHEAD.

Dieu tarde!...

Le diable même, avec le secours du péché,
N'a pu venir à bout du jeune débauché!
Le diable veut qu'on l'aide... aidons-le...

ANGUS, *le repoussant.*

Va, va boire!

PARKHEAD.

Aidons-le, croyez-moi!...

ANGUS.

Je ne veux pas te croire!

Parkhead s'éloigne au fond.

SCÈNE IX

ANGUS, *seul.*

Et quand je serai roi! Quand tous les fronts baissés
Proclameront le maître! Est-ce tout? Est-ce assez?...
Serai-je satisfait?... Dans ce rêve de gloire,
Tout disparaîtra-t-il? Perdrai-je la mémoire
Du passé? Garde-t-on, sur ces sommets assis,
Conscience du mal qu'on a fait? Les soucis
S'envolent-ils? A-t-on l'amour? A-t-on la haine?
Dans cette royauté traîne-t-on quelque chaîne
Qui vous attache encore à l'humble sort humain?
On est au but, a-t-on souvenir du chemin?
Dans l'éblouissement de la toute-puissance,
Qu'est-ce que la rancune et la reconnaissance?
Reste-t-il des regrets? Survit-il des remords?

Pleure-t-on quelquefois les absents ou les morts?
Puisqu'on peut tout, est-il encore quelque envie
Qui vous émeuve. Si notre âme est assouvie,
Tout est-il dit?... Verrai-je, en un lointain confus,
S'effacer pour toujours cet homme que je fus?
Serai-je heureux enfin, et, loin de ma pensée,
Fuira-t-elle à jamais, la chimère insensée,
La folle obsession dont rien ne me défend?...
T'aimerai-je toujours, ma fille, mon enfant?
Aurai-je le regret de ta beauté chérie?...
L'espoir de te revoir peut-être un jour?... Marie!...
Marie!... Ah!... S'il fallait, j'y songe avec effroi,
Ne pas tout oublier, lorsque je serai roi!...

La nuit tombe peu à peu, Madeleine s'est approchée d'Angus.

SCÈNE X

ANGUS, MADELEINE.

MADELEINE.

Roi!

ANGUS.

Qui me parle?

MADELEINE.

Moi!... L'écho, si tu préfères!

ANGUS.

L'écho!... Tu m'écoutais?

MADELEINE.

Ce sont graves affaires
Et tu voudrais cacher dans ton cœur ton secret;
C'est bien! Mais l'œil de la Voyante est indiscret:
Il va, cherchant au fond des âmes transpercées
Les sentiments cachés, les intimes pensées
Que la prudence humaine en vain veut retenir.
Elle sait le passé, devine l'avenir,
Et l'homme plein d'espoir et le ciel plein d'étoiles
Sont voilés vainement; elle arrache les voiles...
De la plante des pieds aux pointes des cheveux,
Je te connais, Angus; je sais ce que tu veux.
Tu veux régner...

Le regard fixe et comme voyant dans la pensée d'Angus.

Par quels moyens briser l'obstacle?...
Un meurtre!... On n'ose pas; on demande un miracle...
Il est faible et chétif, ce Roi! Si Dieu voulait
Permettre que la mort prenne ce roitelet,
Ce serait bien ainsi! L'ambition poltronne
Ne voudrait pas avoir du sang à sa couronne!
« Ah! tu mourras, Stuart! Va donc, tu m'appartiens :
Maintenant j'ai tendu mon piège et je te tiens!
Vois cette femme! Elle est jeune et belle!... tu l'aimes!
Tu l'aimes, car j'ai vu trembler tes lèvres blêmes
Et ton corps tout entier frissonner de désirs...
Aime-la!... Aimes-en d'autres! Cours aux plaisirs
Qui brûlent! Aime-les toutes et sois leur proie!
La débauche t'a pris; va donc, qu'elle te broie! »

ANGUS.

Tais-toi!

MADELEINE.

« L'amour prendra ta jeunesse et ton sang!
Tombe donc dans ses bras mortels, et qu'en passant,
Chaque femme, acharnée à ta fougue novice,
T'enlève une vertu pour te laisser un vice!
Petit Roi, je te veux ainsi. Ne pense pas
Que je t'arrête, alors que je sais où tu vas!
C'est la mort! Eh bien, meurs de cette ardeur précoce!
Meurs! Meurs! Meurs donc! A toi la tombe, à moi l'Écosse! »

ANGUS.

Plus bas!... Plus bas! Tu dis des choses qui font peur!

MADELEINE.

« Pourtant il ne meurt pas; ce visage trompeur
Nous abusait. Il vit! Le petit Roi veut vivre!
Il vivra!... Non! Il faut que la mort me le livre,
D'elle-même! Il le faut! Comment? Et dans quel lieu?
Dans l'air empoisonné de Falkland, au milieu
Des marais, le fatal miasme qu'on respire
Le tuera. C'est la mort dans ce qu'elle a de pire,
Lente, triste, invisible... et certaine! »

ANGUS.

Ta voix
Me trouble... Tu connais le passé! tu le vois!
Mais l'avenir! sais-tu l'avenir?

MADELEINE, *immobile et très calme maintenant.*

Dieu le cache
Jalousement. Pourtant, il se peut que je sache
Le secret qu'il dérobe à tout regard humain.
Je puis le lui ravir. A l'angle du chemin
Qui descend de Cross-Hill au fond du Val du Diable,

Minuit peut me livrer le mystère effroyable.
Ce soir, la pleine lune éclairera ces monts;
Viens, j'interrogerai le ciel... ou les démons.

ANGUS.

Sorcière, laisse là toute ta jonglerie
— Je suis bon catholique — et permets que je rie
De ton audace. Moi, je te consulterais,
J'irais te demander humblement les arrêts
Du Destin! L'avenir est à moi! Je puis faire
Qu'il soit ce que je veux; je hâte ou je diffère
A mon gré l'action résolue... Et comment
Saurais-tu ce que, moi, j'ignore en ce moment?
Ma volonté n'est pas au hasard asservie,
Femme!

MADELEINE, *s'approchant.*

Je sais encor pour détruire la vie
Des charmes sûrs. Je puis d'un homme jeune et beau
Faire un squelette pâle et mûr pour le tombeau.

ANGUS.

Merci! J'ai mon poignard; c'est une mort plus sûre.

MADELEINE, *à l'oreille d'Angus.*

Je puis tuer d'un mot sans faire une blessure,
Par un envoûtement qui restera secret.

ANGUS, *ironique.*

Nous aurions un témoin : la lune parlerait!
Si quelqu'un doit mourir près de moi, j'ai des armes.
Mon désir fixera son heure, et non tes charmes,
Sorcière! Laisse-moi; j'en ai trop entendu!

Marie paraît sur le perron. En entendant parler, elle se penche

et reconnaît Angus et Madeleine. Elle descend le perron en écoutant, cachée par la balustrade.

SCÈNE XI

ANGUS, MADELEINE, MARIE.

MADELEINE, *avec une indifférence jouée.*

Je puis aussi trouver, comte, un bijou perdu.
Si l'on t'a dérobé quelque chose?...

ANGUS, *à part.*

Ma fille!

MADELEINE.

Je puis le retrouver... La pleine lune brille,
Cette nuit... Je pourrais, à minuit, sans péché,
Savoir où le bijou que l'on cherche est caché!

ANGUS.

Tu le peux?... S'il s'agit d'une femme?

MADELEINE.

N'importe!
Tu la retrouveras par moi, vivante ou morte...

ANGUS.

Non, je ne te crois pas...

MADELEINE.

Tu vas avoir la foi!
La femme qu'on t'a prise a vécu près de toi

Six ans... Pendant dix ans, comte, tu l'as cherchée,
Ardemment, sans relâche... On l'avait bien cachée...
Un soir, pourtant, tu l'as trouvée, et, follement,
C'est toi qui l'as jetée aux bras de son amant!

ANGUS.

Tais-toi!... Ce souvenir, vois-tu! me désespère.

MADELEINE.

Tu n'osas pas lui dire alors : « Je suis ton père! »

ANGUS.

Le pouvais-je?

MADELEINE.

Et pourtant c'était ta fille!

ANGUS.

Assez!

MADELEINE.

Viendras-tu cette nuit?...

ANGUS.

Oh oui! j'irai... Tu sais...
Tu me diras... J'irai... Le seul être que j'aime...
Elle... J'irais pieds nus... J'irais à genoux même...
Songe donc, mon enfant... Attends-moi là... J'irai!
Tu la retrouveras, n'est-ce pas?...

MADELEINE.

C'est juré!

Douglas s'éloigne au fond.

La voilà donc enfin, cette heure que j'espère
Depuis seize ans!

Elle a marché vers le perron; Marie est devant elle.

MARIE.

Pitié!

MADELEINE, *jetant un cri en la reconnaissant.*

Marie!

MARIE, *tombant à la renverse.*

Ah! c'est mon père!

Madeleine la reçoit dans ses bras.

MADELEINE.

Ma fille!... Mon enfant!...

MARIE.

Grand'mère?

MADELEINE.

Parle-moi!

Oui!

MARIE.

Mon père?

MADELEINE.

Il le faut! C'est pour sauver le Roi!

HUITIÈME TABLEAU

A droite, au premier plan, un prie-Dieu; au second, une fenêtre. A gauche, une porte au premier plan; au second, le lit du Roi; au fond, une cheminée; entre la cheminée et la fenêtre, sur une table, les insignes royaux. Un flambeau près du lit.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE *à l'avant-scène, à droite, dans le costume blanc du Roi. Au fond, près du lit,* JACQUES *achevant de revêtir le costume de Bohémien avec l'aide de* JOHN *et de* GALWIN.

MARIE.

C'est mon père!... On lui tend un piège... Et c'est mon père!
Et si je dis un mot, le Roi... Jacques... Que faire?...
L'aïeule est implacable... Ah! ce piège... S'il sort
De Falkland... Ah! j'ai peur!... Mon père! c'est la mort!...
Oh! pouvoir les sauver ensemble!

JACQUES, *descendant.*

Je parie
Qu'ils vont s'y laisser prendre... Ah! j'en rirai!... Marie,
Qu'en penses-tu?...

Saluant Marie avec une gravité comique.

Pardon, que Votre Majesté,
Sire, daigne jeter les yeux de mon côté.
Allons! regarde-moi! C'est qu'elle s'accoutume
Aux grandeurs! Eh bien, moi, j'aime mieux mon costume.
Oh! quel air sérieux! Est-ce que tu te crois
Obligée à garder le silence? Les rois,
Cela parle; au besoin, cela rit... Dis donc, Sire,
Ne veux-tu pas permettre à Ta Grâce de rire?
Je vous trouve, Mylord le Roi, grave à l'excès.
J'étais moins sérieux quand j'étais Roi, tu sais...
Ah! comme je suis gai!... Pense donc, être libre!
A ce mot, je sens là quelque chose qui vibre!
Libre! je te devrai ce bonheur... Cher amour,
Qu'est-ce que je pourrais te donner à mon tour?

MARIE.

Ah! si je ne craignais, Sire, d'être importune...

JACQUES.

Est-il une faveur?

MARIE.

Mylord, il en est une :
La grâce d'un coupable...

JACQUES.

Accordée... Et puis?

MARIE.

Non!
C'est assez!

JACQUES.

Quoi! si peu?...

MARIE.

Si vous saviez son nom,
Vous pourriez regretter cette grâce peut-être.

JACQUES.

A moins que ce ne soit un Douglas!...

MARIE.

C'est un traître!

JACQUES.

Ah! si c'est un Douglas, j'ai fait un grand serment
Que pas un d'eux n'échapperait au châtiment;
Si c'est cela, demande autre chose. Leur race
Est condamnée et doit, sans laisser une trace,
Disparaître à jamais du monde. J'ai juré
Que rien ne survivra de ce nom abhorré.

MARIE.

Tuez-moi donc, alors! je suis de leur famille...

JACQUES, *avec un mouvement de répulsion.*

Toi, Marie?... Ah! toi! toi!

MARIE.

Sire, je suis la fille
Du comte Angus.

JACQUES.

Toi!... Vous, sa fille!... Vous!

MARIE.

Hélas!

JACQUES.

On ne peut être ensemble et Stuart et Douglas;
Entre ces noms rivaux la haine a mis un gouffre.

MARIE.

Je les aime tous deux, et c'est pourquoi je souffre.
Ayez pitié de moi, Sire, soyez clément;
Songez que j'ai votre promesse!

JACQUES.

Et mon serment?

MARIE.

Vous êtes libre... — Ah! vous voulez donc que je meure,
Mylord! — Libre par moi!... Vous disiez tout à l'heure :
« Qu'est-ce que je pourrais te donner, cher amour? »

SCÈNE II

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, *accourant.*

Alerte, Majesté! Sir George est de retour;
Il a pu s'échapper aussitôt pris au piège...
On arme le château pour soutenir un siège...
Il a vu nos soldats... nous partons à l'instant!
Venez! vous sortirez avec nous...

JACQUES, *à Marie.*

En partant,
Je te laisse un adieu reconnaissant : Espère!

MADELEINE, *à Marie.*

Et toi, réjouis-toi : cela sauve ton père...

Puis, à part.

Aujourd'hui, car j'aurai ma revanche demain.

JOHN, *à Galwin, près de la porte.*

Parkhead!

SCÈNE III

LES MÊMES, PARKHEAD.

PARKHEAD, *qui entre bruyamment.*

Allons! dehors, Bohémiens!

JACQUES, *s'agenouillant devant Marie.*

Votre main,

Sire!

Très bas.

Au revoir, Marie!

MARIE, *de même.*

Adieu, Jacques!

MADELEINE, *à John et à Galwin, en montrant Parkhead qui chancelle.*

L'ivresse

Et bientôt le sommeil.

PARKHEAD.

Dehors, et qu'on se presse!

JACQUES, *bas, à John et à Galwin.*

Au revoir!

JOHN *et* GALWIN, *de même.*

A demain!

JACQUES, *à eux et à Marie, très gravement.*

Et de la gravité,
Maintenant; de vous trois dépend ma liberté :
Qu'on me poursuive avant que j'aie atteint l'armée
Et c'en est fait de nos espoirs. Ma bien-aimée,
Sois prudente!

PARKHEAD.

On dirait un voile sur mes yeux!
Qu'ai-je donc?

JACQUES.

Au signal de nos pibrocks joyeux,
Tu sauras que je suis sauvé.

MADELEINE, *à voix basse.*

Hâtez-vous, Sire!

JACQUES, *à Marie.*

C'est que... j'aurais encor quelque chose à te dire,
Et puisque je m'en vais, ne me le défends pas!

MARIE.

Non, j'ai compris.

JACQUES.

Je veux te le dire tout bas :
Je t'aime!

MARIE.

Quittons-nous sur ce mot : c'est le rêve!
Mais le rêve, aux lueurs du jour naissant, s'achève...

JACQUES.

Adieu, mon doux amour!

MARIE.

Adieu, mes chers regrets...

JACQUES, *après avoir cherché des yeux Parkhead qui est au fond.*

Un baiser!

Il baise Marie au front.

Encore un!

MARIE.

Est-ce que je pourrais
Dire non!... Un dernier encore...

JACQUES.

Ah! tiens! je reste!

MARIE.

Non!... partez!

MADELEINE, *saisissant Jacques par le bras et l'entraînant violemment.*

Viens donc, toi!...

SCÈNE IV

GALWIN, JOHN, MARIE, PARKHEAD.

MARIE.

Mon Dieu!

JOHN *et* GALWIN.

Sauvé!

PARKHEAD, *redescendant.*

La peste
Soit de ces Bohémiens... J'aurai trop bu ce soir;
Ma mémoire s'en va... Si je pouvais m'asseoir...
Non! Je ne pourrais plus me lever... Qu'ai-je à faire
Encore? J'ai parlé trop haut... je dois me taire...
Angus m'a dit... Je sais... les deux autres... Allons!
Vous autres... les deux... là... Tournez-moi les talons...

JOHN.

Que dit-il?

PARKHEAD, *montrant John.*

Vous!

Montrant Galwin.

Et vous!

GALWIN.

Que nous veut-il?

PARKHEAD.

Qu'on sorte!
J'ai l'ordre, tous les deux, de vous mettre à la porte!

GALWIN.

Sa Grâce est fatiguée, et peut avoir besoin
De mon aide; je vais m'étendre dans un coin.

PARKHEAD.

Non! Sortez!

JOHN.

Moi, je dois rester; c'est mon service.

PARKHEAD.

Vous sortirez tous deux! Faut-il que je sévisse,
Que j'appelle?...

GALWIN, *bas, à John.*

Évitons un esclandre à tout prix!

JOHN, *haut, à Parkhead.*

Nous sortons.

GALWIN, *à Marie qui est près de la fenêtre.*

Adiéu, Sire.

PARKHEAD.

Ah! vous m'avez compris!

JOHN, *à Marie.*

Courage!

Lui baisant la main, en s'agenouillant.

Au revoir, Sire.

Ils sortent.

SCÈNE V

PARKHEAD, MARIE.

PARKHEAD, *chancelant.*

On dirait qu'on me berce.
Un effort!... Il me reste...

MARIE, *près de la fenêtre.*

On a levé la herse!...
Le voilà!

On entend la musique des Bohémiens.

PARKHEAD, *montrant Marie.*

Maintenant, Sa Grâce...

MARIE.

Je le vois!

PARKHEAD.

Majesté... ce sommeil... la nuit... le bal... je dois...
Il faut dormir... dormir!... Voici bientôt l'aurore...

MARIE.

Il m'a fait un salut de la main...

PARKHEAD.

Puis... encore?
Je ne me souviens plus... Puis?... c'est tout! Maintenant,
Je n'ai plus rien à faire ici... C'est étonnant...
Ce sommeil...

Il ouvre la porte.

Angus va...

Il chancelle et va tomber au dehors. La musique des Bohémiens va en diminuant pendant toute la scène qui suit.

SCÈNE VI

MARIE, *avec un cri.*

Sorti!... sans qu'on le voie!...
Et mon père n'est pas avec eux... Quelle joie!...
Enfin!... Jacques est libre et mon père est sauvé!
Sauvés tous deux! J'ai donc tout le bonheur rêvé!
Comme je suis heureuse!

Regardant encore.

Oui, la herse est baissée.
Il est libre!... La nuit sera bientôt passée...
Leur marche maintenant se perd dans le lointain...
Que d'étoiles au ciel!... C'est déjà le matin!...
J'entends là-bas le chant tout joyeux de la grive...
A peine un bruit de pas!... J'écoute... Rien n'arrive
A mon oreille... Ils sont déjà loin... Tout se tait...

Elle fait un mouvement pour aller au prie-Dieu.

Que ce silence est doux! Quand la grive chantait,
J'avais encore peur... Plus rien... Le bon silence!
La belle nuit! Et puis, que tout à coup s'élance,
Dans le premier rayon du jour, l'hymne guerrier,

Ce sera le retour... Ah ! je voudrais prier !...
On a marché !

Fermant les rideaux.

Quelqu'un peut passer ; s'il regarde,
Il croira que le Roi dort...

Elle éteint le flambeau. Descendant.

On change la garde,
Peut-être ?... Non !... On vient... Ah ! c'est mon père !...

SCÈNE VII

ANGUS, MARIE ; *puis* JOHN ; *puis* SIR GEORGES.

ANGUS, *s'arrêtant sur le seuil et écoutant.*

Il dort !
Il dort !... Tant mieux ! Parkhead à la porte... ivre-mort...
Je suis seul... Je n'aurai pas de témoins... Personne !
Qu'est-ce qui brille là dans l'ombre ? La couronne !...
Il ne souffrira pas ; il dort !... C'est un sommeil
Plus long... meilleur peut-être !... Oh ! ce rayon vermeil
Qui vient de la couronne à moi !... Ma chère étoile,
Tu brilles trop ; je veux t'éteindre sous ce voile !
Peut-être il me verrait à ta lueur ! Qui sait ?
A ta clarté d'or pur, s'il me reconnaissait !...
Éteins-toi, disparais ! N'éclaire pas mon ombre !

Il la couvre du manteau royal.

Je ne veux pas le voir ! Si quelque rêve sombre
Vient me hanter, un jour, du moins, mon œil hagard

N'aura pas vu l'horreur de son dernier regard...
Je ne le verrai pas.

Il bondit sur le lit, le poignard à la main.

MARIE.

Ah ! que Dieu lui pardonne !

ANGUS.

Ah ! malédiction ! Il n'est pas là... Personne !...
A cheval... Il a fui ! Ces Bohémiens maudits
L'emmènent... A cheval ! à cheval ! Ah ! bandits,
Je vous le reprendrai !...

MARIE.

Mon Dieu ! fais qu'il me voie !

ANGUS, *apercevant Marie et s'arrêtant.*

Là !... Là !...

MARIE.

Je n'entends pas le signal... Quelle joie,
Si tout à coup... Mais non, rien encore...

ANGUS.

Endormi
En priant...

MARIE.

Ah ! j'ai cru sentir... et j'ai frémi !...
Jacques... Ah !...

Angus s'est jeté sur Marie, l'a renversée en arrière, et la frappe au cœur. Marie tombe en se cachant le visage dans ses mains.

ANGUS.

Pas un cri !

Il recule lentement, les yeux fixés sur Marie.

Mort!... Déjà!

Il jette son poignard.

MARIE, *très bas.*

Que je souffre!

ANGUS.

De l'air! de l'air!... j'étouffe!...

Il ouvre la fenêtre; le soleil entre dans la chambre. Respirant.

Ah! j'étais dans un gouffre;
Je revois le soleil!... Mourir, c'est donc si prompt?

Ses regards rencontrent les insignes royaux.

Ah! tu peux désormais, scintillant à mon front,
Illuminer la nuit d'horreur qui m'environne,
O mon étoile, ô mon soleil, ô ma couronne!

Il prend la couronne et va la placer sur sa tête. On entend dans l'éloignement la marche des soldats du Roi.

MARIE.

Sauvé!

Elle se découvre le visage.

ANGUS, *la main sur la couronne.*

Ce sont eux!... George avait raison... J'entends
Les pibrocks. Ils viendront trop tard!... Il n'est plus temps...
Alerte! mes soldats! au pillage! au massacre!
Alerte! Votre Roi, pour les fêtes du sacre,
Vous donnera du vin, du feu, du sang, de l'or!
Exterminez-les tous! Alerte!

Il descend et aperçoit Marie qui s'est soulevée.

Pas encor
Mort!

Il saisit une hache et se précipite sur Marie pour la frapper.

MARIE, *se détournant.*

Mon père!

ANGUS, *la reconnaissant.*

Marie!... Est-ce toi? Non! Marie?...

Il reçoit Marie dans ses bras.

Dis que ce n'est pas toi! Dis, ma fille chérie!...
Cela ne se peut pas que j'aie... Oh! non! non! non!
Je rêve... Je suis sûr que ce n'est pas ton nom;
Tu ne t'appelles pas Marie!... Oh! ta blessure...
Je t'ai fait mal, dis-moi?...

MARIE.

Mon père!

ANGUS.

Je t'assure
Que tu te trompes!... non!... Moi! ton père!... Au secours!

JOHN, *à la porte.*

Mylord? Mon Dieu!

ANGUS.

Va, John! qu'on vienne vite! Cours!

John sort.

ANGUS, *faisant asseoir Marie.*

Oh! ce sang! Je voudrais!... Et ne pouvoir rien faire!...
Alors, tu veux donc bien, dis, que je sois ton père?
Malgré tout?... Tu veux bien toujours?...

MARIE.

Père!

ANGUS, *avec des larmes.*

Merci!...
Et c'est pour le sauver!... Elle est restée ici,
A sa place... Ah! Je suis maudit!... Mon petit ange,
Tu l'aimais donc? Ma fille, il faut que je te venge,
Vois-tu! puisque c'est tout ce que je puis pour toi.

SIR GEORGES, *entrant.*

L'armée est sous les murs et le héraut du Roi
Nous demande l'entrée.

ANGUS, *se redressant.*

Il ose!... Qu'on l'assomme!
Sus aux soldats du Roi! Sus!... Je promets à l'homme
Qui me rapportera la tête du Stuart
De l'or plein son bonnet!

Sir Georges sort.

SCÈNE VIII

ANGUS, MARIE, GALWIN, JOHN.

ANGUS, *à Galwin qui entre avec John.*

Et toi, si par ton art
Tu sauves mon enfant... Tiens! je te la confie!
Guéris-la, tu pourras me demander la vie!

MARIE.

Mon père!

ANGUS.

Que veux-tu ?

MARIE.

Le Roi... Jacques... le voir!

ANGUS.

Que me demandes-tu ?

MARIE.

Père... votre devoir!
Ouvrez au Roi.

ANGUS.

Qui! lui? qu'il franchisse ma porte,
Cet homme-là par qui ma douce fille est morte...
Que j'abaisse mon nom devant le sien! Qu'il soit
Sous mon toit le seigneur qu'humblement on reçoit,
Le Roi que le vassal reconnaît! Non! Dussé-je
Voir les murs s'écrouler, je soutiendrai le siège;
Je défendrai l'orgueil de mon nom jusqu'au bout!
Non! jamais, moi vivant et mon château debout,
Mes hommes ne crieront pour lui : « Levez la herse! »
Si le Roi veut franchir mes remparts, qu'il les perce!

MARIE, *lui ouvrant les bras.*

Mon père!

ANGUS, *se rapprochant d'elle.*

Vivras-tu, si j'ouvre?... Si tu vis,
Je consens... Je veux bien faire ce que tu dis.
Les enfants, il ne faut pas qu'on les contrarie;
On les ferait mourir... Ma petite Marie,
Si je m'abaisse ainsi, dis-moi que tu vivras!

MARIE.

Mon père... je mourrai... doucement... dans vos bras...
Donnez-moi votre main...

ANGUS.

Ma fille, tu l'emportes!

Allant à la fenêtre et d'une voix pleine d'angoisse.

Au Roi, notre Seigneur et Maître, ouvrez les portes!

MARIE.

Je suis... heureuse!

ANGUS, *à Galwin et à John.*

Et vous, laissez-moi... laissez-nous,
Seuls... tous deux... Mon enfant! ma fille! à tes genoux,
A tes pieds!...

Il s'agenouille près d'elle. John et Galwin s'éloignent au fond.

Souviens-toi... Non! la vie est horrible...
C'est moi... qui t'ai frappée... Est-ce que c'est possible?...
Ne pense plus à rien... Oh! vivre, c'est hideux!...
Tu vas mourir... Veux-tu que nous mourions tous deux?

Il se frappe de son poignard.

Il n'est pas d'autre joie au monde que la mienne,
En ce moment. Pourquoi faut-il qu'on se souvienne?...
Tenir tes petits doigts ainsi, rien n'est plus doux!

SCÈNE IX

LES MÊMES, JACQUES, BEATON, LES COMTES DE CARLISLE, DE GLENCAIRN, DE LENNOX, D'ARRAN, D'ARGYLE, LE SOLDAT, LE FORGERON, *puis* MADELEINE.

CLAMEURS.

Le Roi!

JACQUES, *entrant.*

Marie!... Ah! Dieu!

MARIE.

Mylord, je meurs pour vous!

A voix basse, se soulevant dans les bras du Roi.

Jacques, j'aurais voulu vivre!...

Elle s'affaisse.

JACQUES, *l'asseyant sur la chaise.*

Morte!

MADELEINE, *accourant.*

Ma fille!

Elle s'approche, regarde Marie, puis recule.

Portez-la maintenant aux tombeaux de famille!

Levant les deux bras comme pour maudire.

C'est votre fille au Cœur Sanglant, comte Douglas!

Secouée dans tout son corps par un grand frisson.

Adieu, Lady Marie!... Hélas!... Hélas!... Hélas!...

Elle tombe à la renverse. Beaton apporte au Roi les insignes royaux. Jacques prend la couronne et la pose sur le front de Marie morte.

Le Cilice

PERSONNAGES

		Distribution idéale.
NICÉPHORE PHOCAS.	MM.	MOUNET-SULLY.
L'HIGOUMÈNE ATHANASE. .		PAUL MOUNET.
LE PATRICE JEAN TZYMISCÈS. .		LUCIEN GUITRY.
LE PATRIARCHE POLYEUCTE. .		SYLVAIN.
LE PATRICE BRINGAS.		DUPONT-VERNON.
LE BASILEUS ROMANOS. . . .	Mme	MARTHE BRANDÈS.
LE PATRICE JEAN CHŒRINA.	M.	SAMARY.
LE PRÉPOSITE BOURTZÈS.		
LE PROTOSTRATOR ABALANTÈS.		
LE SOLISTE DES CHANTEURS PALATINS.		
LE CHEF DES CUBICULAIRES.		
L'ÉMIR KOUROUPAS (personnage muet).		
LA BASILISSA THÉOPHANO.	Mme	J. BARTET.
UNE PRINCESSE BULGARE (personnage muet).		

CHANTEURS PALATINS, MAGISTRI, SÉNATEURS, PATRICES, CUBICULAIRES, CAPTIFS AGARÈNES, SOLDATS, CHŒUR DE JEUNES BYZANTINS, CHŒUR DE JEUNES FILLES BULGARES.

A Byzance, Xe siècle.

Le Cilice

ACTE PREMIER

Dans la Grande Église. Le sanctuaire. A droite, la tribune des Chanteurs du Palais. A gauche, fermée par une grille d'or, la tribune impériale. Au fond, l'autel.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BASILEUS ROMANOS, *vêtu de la tunique et de la chlamyde ordinaires, est assis au milieu du sanctuaire sur un trône d'or; à ses côtés sont debout* LES PATRICES BRINGAS *et* TZYMISCÈS. *A droite, sous la tribune des chanteurs,* LE PATRIARCHE POLYEUCTE *et le clergé de la Grande Église. En avant,* LE PRÉPOSITE *et* LE PROTOSTRATOR. MAGISTRI, SÉNATEURS, PATRICES, STRATÈGES, CUBICULAIRES.

LE SOLISTE, *sur le bord de la tribune des chanteurs.*

Adorons le divin Basileus à genoux!

Longue vie à Celui que le Christ nous accorde!
Que ce Maître puissant daigne abaisser sur nous
Le regard espéré de sa Miséricorde!

LE CHOEUR DES CHANTEURS.

Longue vie à Celui que le Christ nous accorde!

LE SOLISTE.

Adorons le Très-Saint Basileus des Romains!
Longue vie à Celui que la Vierge protège,
A qui la gloire et la sainteté font cortège,
Vers qui le monde entier humblement tend les mains!

LE CHOEUR.

Adorons le Très-Saint Basileus des Romains.

Aux sons de l'orgue, l'assistance se prosterne et adore le Basileus immobile.

ROMANOS, *après un instant.*

Relevez-vous, mes fils! J'ai reçu vos hommages
Et, j'en prends à témoin les Très-Saintes Images,
Je suis heureux dans l'allégresse de ce jour
D'agréer vos saluts qui disent votre amour!

L'assistance se relève.

La victoire aujourd'hui ramène Notre armée
A Byzance. Le Christ, sa Mère Bien-Aimée
Et les Apôtres Saints soient loués! c'est par eux,
C'est par eux seuls que Nicéphore fut heureux!

LE PRÉPOSITE BOURTZÈS, *s'avançant.*

Nicéphore Phocas, sous la Porte Dorée,
Attend, pieux Seigneur, que sa gloire honorée
D'un signe de ta main puisse franchir le seuil.

BRINGAS.

Que le triomphe à pied suffise à son orgueil!
Permets-lui de venir chercher dans cette enceinte
La bénédiction de Ta Majesté Sainte,
Basileus, mais qu'il fasse humblement ce trajet,
Comme un vainqueur qui n'est cependant qu'un sujet!

ROMANOS.

Qu'il franchisse la Porte et qu'à travers la ville,
Pour venir jusqu'à Nous, son cortège défile.

Le Préposite sort avec le Protostrator.

SCÈNE II

LES MÊMES, L'HIGOUMÈNE ATHANASE, JEAN CHŒRINA.

ATHANASE, *s'agenouillant.*

Basileus...

ROMANOS.

Que veux-tu?

ATHANASE.

Vers toi, Roi des Romains,
Je viens, ayant suivi de longs et durs chemins.

ROMANOS.

Ton nom, moine?

ATHANASE.

Athanase, et je suis l'higoumène
Du très pieux couvent des moines de Ctimène.

LE PATRIARCHE.

Michel Maleïnos est donc mort?

ATHANASE.

Il est mort.
L'âme du saint vieillard est maintenant au port.
Envions son bonheur, car ses vertus, je pense,
Dans le ciel ont reçu déjà leur récompense.
Mais moi que le couvent, ô Basileus, élut
A sa place, je viens t'apporter le salut
De ceux-là dont je suis le Père, quoique indigne.

LE PATRIARCHE.

Prends près de nous le rang que le Livre t'assigne.

ATHANASE, *se levant et saluant l'Empereur.*

Trop près de tant de gloire!

Il salue le Patriarche.

Et de tant de vertu!

Il va se placer à la gauche du Patriarche.

ROMANOS, *à Chœrina qui l'implore du geste.*

Toi, là-bas, petit moine rose, que veux-tu?

LE PATRIARCHE.

Seigneur, ne laisse pas parler cet être infâme!
Chasse-le loin de Toi! Son regard souille l'âme.
Cet impur ose donc reparaître aujourd'hui?

BRINGAS.

C'est le clerc palatin, Jean Chœrina.

ROMANOS.

C'est lui!

LE PATRIARCHE.

Comme on pousse du pied la pierre de scandale,
Ton père le chassa du Palais.

ROMANOS.

Sa sandale,
Le pauvre! doit meurtrir son pied cruellement!

LE PATRIARCHE.

Il prit l'habit pour se soustraire au châtiment,
Voile trop saint, hélas! pour une vie impure.

CHOERINA.

Trop saint... et trop pesant! Mon corps sous cette bure
N'est qu'une plaie; oh! daigne, oh! daigne, de ta main
Très douce, me guérir, Basileus. Sois humain,
Sois tendre à celui-là que chérit ton enfance,
Car tu m'aimais, rappelle-toi!

LE PATRIARCHE.

Fais-lui défense,
Basileus, de quitter le couvent, sa prison.

CHOERINA.

Mais je n'ai rien des goûts d'un moine! Est-ce raison
De me contraindre ainsi pour toujours, Très-Saint Père?

ROMANOS.

Je ne crois pas... Jean Chœrina, je te libère
De ta peine et te rends ta place d'autrefois
Au Palais.

CHOERINA.

Je bénis ton regard et ta voix,
Mon Seigneur! Je serai ta palombe fidèle
Qui ne s'éloigne pas et vient à tire-d'aile,
Dès que le geste cher du Maître l'appela.

ROMANOS.

Va-t'en donc dévêtir ce noir plumage-là,
Ma colombe! je veux pour voler dans les branches
De mon jardin royal des colombes plus blanches!
Va.

CHOERINA.

Je me ferai beau pour te plaire, Seigneur...

Il sort au fond. On entend des clameurs. Le Préposite et le Protostrator entrent.

SCÈNE III

LES MÊMES, *moins* CHOERINA; LE PRÉPOSITE *et* LE PROTOSTRATOR.

ROMANOS, *au Patriarche.*

Père, pourquoi ces cris?

LE PATRIARCHE.

Ce sont les chants d'honneur
Sur l'Agora pour Nicéphore Callinique.

LE CHEF DES CUBICULAIRES.

Daigne Sa Majesté revêtir la tunique;

Sur Son front la tiare blanche et puis encor
Dans Sa royale main le sceptre à la croix d'or!

Les eunuques ont fait un cercle autour du Basileus et l'ont vêtu et orné. Ils s'écartent. Le Basileus paraît, la tiare au front, le sceptre d'or dans la main droite, vêtu du grand costume de cérémonie.

LE PRÉPOSITE.

Le Callinique attend, pour reprendre sa marche,
O Basileus Divin, ô Très-Saint Patriarche,
Que vous l'ayez rejoint tous deux sur l'Agora.
Alors, suivant qu'il est prescrit, il franchira
Le seuil de cette sainte Église, où sa victoire
Recevra devant tous la couronne de gloire.

Le Basileus fait un signe. Un héraut frappe trois fois, de sa masse de fer, un bouclier de métal suspendu. Le cortège se forme en avant du Basileus et du Patriarche. L'orgue joue et les chanteurs palatins reprennent le chœur :

Adorons le Très-Saint Basileus des Romains,
Vers qui le monde entier humblement tend les mains!

Seul, Jean Tzymiscès n'a pas suivi le cortège. Il demeure adossé à la grille d'or, comme s'oubliant dans un rêve.

SCÈNE IV

JEAN TZYMISCÈS, UNE VOIX.

UNE VOIX *derrière la grille de la tribune impériale.*

Jean Tzymiscès, mon bien-aimé!

TZYMISCÈS, *avec un sursaut, fermant les yeux.*

Chère divine
Théophano, c'est toi?

LA VOIX.

Me vois-tu?

TZYMISCÈS.

Je devine
Ta présence adorable, et ta voix jusqu'ici
T'apporte tout entière à mon désir! Merci,
Chère Basilissa! Je t'aime.

LA VOIX.

Je t'adore!

Un silence.

Éloigne-toi, voici le vainqueur Nicéphore.

TZYMISCÈS.

Non, ne l'appelle pas vainqueur! Le seul vainqueur
C'est moi, Théophano, car j'ai vaincu ton cœur!

LA VOIX.

Voici venir, là-bas, les soldats de la garde
Barbare, précédant le Basileus. Prends garde!

TZYMISCÈS.

Puisque je suis aimé de la Basilissa,
C'est moi le Basileus! Ton amour me plaça
Sur un trône d'où je méprise et je défie
Le monde entier!

LA VOIX.

Tu es mon roi.

TZYMISCÈS.

Tu es ma vie!

LE PRÉPOSITE.

A genoux! A genoux! Faites place aux vainqueurs!
Et mêlez tous vos cris de joie aux chants des chœurs!

On entend les clameurs du peuple, parmi la musique des cornes, des nacaires, des trompettes, des cymbales et des tambours. Le cortège entre dans l'Église aux sons de l'orgue et aux chants des chœurs palatins.

LES CHOEURS.

Chantons l'Éternel dans sa gloire,
Lui qui nous donne la victoire
Sur les Arabes ennemis!
Chantons, c'est jour de grande fête,
Puisque les enfants du Prophète,
Les Agarènes sont soumis!

Célébrons la Vierge des Vierges;
Allumons la clarté des cierges
Parmi les fleurs de son autel!
Sur les chrétiens du Saint Baptême,
O divin Basileus qu'elle aime,
Que ton règne soit immortel!

O Roi, le Christ est ta cuirasse!
Tu marches pieux sur la trace
Des Apôtres et de nos Saints!
Permets que ta Ville prospère
Acclame son maître et son père!
Daigne sur nous lever les mains!

Le cortège est entré dans le sanctuaire. L'émir Kouroupas et les chefs Arabes captifs précèdent Nicéphore, qui tient dans ses mains

un fragment de la Vraie Croix. Derrière lui, des esclaves portent des trophées de victoire, des sacs et des caisses contenant le tribut. Le Patriarche et le Basileus s'avancent, précédés de thuriféraires et d'enfants qui jettent des fleurs. La foule est agenouillée. Le Basileus se place devant le trône d'or, le Patriarche sous la tribune des chanteurs. Nicéphore s'agenouille devant le Patriarche et lui remet la Vraie Croix.

SCÈNE V

ROMANOS, NICÉPHORE, LE PATRIARCHE, BRINGAS, TZYMISCÈS, ATHANASE, LE PRÉPOSITE, LE PROTOSTRATOR; *puis* LA BASILISSA THÉOPHANO; *puis* JEAN CHŒRINA.

LE PATRIARCHE.

Alleluia! Alleluia!

Il remet la Croix à un évêque qui la porte à l'autel.

L'ASSISTANCE.

Alleluia! Alleluia!

A ce moment les grilles d'or de la tribune impériale s'ouvrent et la Basilissa Théophano paraît, toute vêtue d'or, les bras soutenus par deux eunuques. Les Patrices Bringas et Tzymiscès s'approchent du Basileus et lui soulèvent les bras de la même manière. Le Basileus, les bras soutenus, bénit l'assistance en traçant trois fois dans l'air le signe de la croix. L'assistance se relève. L'émir et les captifs restent seuls prosternés. Le Basileus et la Basilissa se sont assis.

NICEPHORE, *devant le Basileus.*

Pieux Autokrator, j'ai terminé la guerre
Et je reviens vainqueur de ceux-là qui naguère

Opprimaient tes sujets de Crète injustement.
Nos soldats ont pu voir dans le clair firmament
L'invincible Théotokos, Reine des reines,
Lever son bras divin contre les Agarènes.
Parmi nos Saints Patrons, debout dans le ciel bleu,
Ils ont vu, tes enfants, l'auguste Fils de Dieu
Foudroyer du regard les enfants du Prophète;
Et je rends grâce aux cieux de l'œuvre que j'ai faite.
J'ai comblé les fossés, j'ai rasé les remparts,
O Basileus, et j'ai de leurs débris épars
Fait une forteresse où flotte ta bannière.
Je te ramène ici l'élite prisonnière
Des chefs et des soldats captifs. Tu peux les voir;
Ces fronts baissés diront que j'ai fait mon devoir.
Que béni soit le Sauveur Christ qui nous protège!

Sur un signe du Basileus, les captifs se relèvent.

ROMANOS.

Nicéphore, mon fils, j'ai vu le long cortège
Qui suivait à travers la Ville le vainqueur.
Le bonheur de tous mes enfants est dans mon cœur,
Et sur ton front je veux poser mes mains amies...
Lorsque j'ai vu passer, au chant des euphémies,
Avec le vil troupeau des captifs musulmans,
Cet amas glorieux de riches vêtements,
Ces étendards, ces fanions et ces armures;
Quand je t'ai vu marcher au milieu des murmures
De surprise et des cris de bonheur des Romains,
Portant pieusement dans tes pieuses mains
Ce fragment de la Croix Très-Vénérable et Vraie,
Bon Magister, il m'a semblé que cette plaie
Que notre deuil faisait saigner au cœur divin
Par ta victoire était cicatrisée enfin!

Sois loué, Callinique, à qui Dieu permit d'être
Cet instrument de gloire en la main de ton maître!
Je te salue et veux t'honorer plus encor
En posant sur ton front cette couronne d'or!

Des cubiculaires ont apporté une couronne d'or, et le Basileus la place sur le front de Nicéphore.

LES CHANTEURS.

Très-Sainte Trinité, qui donnes la victoire,
Gloire à toi dans les cieux et sur la terre gloire!

NICÉPHORE, *qui, en se relevant, aperçoit Théophano.*

Seigneur Jésus, c'est elle encore!

Les grilles d'or se referment devant la Basilissa.

Oh! oui, va-t'en!
Je ne veux pas te voir, vision de Satan!

Se détournant et baissant la tête.

Sainte Mère de Dieu, saints Apôtres, saints Anges,
Secourez-moi dans le péril!

LE PROTOSTRATOR.

Que les louanges
Du pieux et du brave Autokrator Romain
Montent de tous les cœurs partout, sur son chemin.

ROMANOS.

Que mon salut porte la paix dans vos familles!
Mes fils, je vous bénis! je vous bénis, mes filles!

Le cortège se met en marche.

Il me plaît aujourd'hui de faire des heureux.

Apercevant Jean Chœrina qui a revêtu un costume de clerc palatin.

Pourquoi te caches-tu dans la foule, peureux?

Approche; viens baiser cette main protectrice.

Jean Chœrina se jette sur la main du Basileus.

Jean, je te nomme Chef de ma garde et Patrice.

Ironiquement, au Patriarche qui semble protester.

Ce costume de clerc sied mal à sa vertu!

Posant la main sur l'épaule de Chœrina.

Puisqu'il est le plus beau, qu'il soit le mieux vêtu!

Le cortège s'éloigne au chant des chœurs que l'orgue accompagne. Les lumières sont éteintes. Les lampes des icônes éclairent faiblement le chœur.

SCÈNE VI

ATHANASE, NICÉPHORE.

ATHANASE, *regardant s'éloigner le cortège.*

C'est en de telles mains que tu mets ta puissance,
Seigneur! Qui donc viendra régénérer Byzance?

Appelant Nicéphore qui est agenouillé devant l'autel.

Nicéphore!

NICÉPHORE.

Athanase!

Il court à lui, s'agenouille et baise la main du moine.

O mon Père, c'est toi!
Ici! Mon amitié te fête avec ma foi.

ATHANASE.

O mon fils, sois loué, vainqueur des Agarènes,
Toi qui viens de remettre en les mains souveraines

Du Très-Puissant et Très-Auguste Imperator,
Non seulement la pourpre et les émaux et l'or
Et les turquoises et la nacre, mais la Crète
Tout entière rendue à Dieu par ta conquête!
Et toi, du haut du ciel, Mère du Fils de Dieu,
Vous, Apôtres, vous, Saints, qu'on vénère en ce lieu,
Divine Trinité qui domines le monde,
Protégez le vainqueur du Sarrasin immonde,
Comblez-le des faveurs célestes, puisque à lui
L'Empire Chrétien doit son triomphe aujourd'hui!

NICÉPHORE.

Oh! oui, protège-moi, Théotokos Très-Sainte!
Priez pour moi, vous qui régnez dans cette enceinte,
Apôtres, Saints! et Toi, sauve-moi du péché,
O Jésus, Fils de Dieu, sur la croix attaché!

ATHANASE.

Oui, crains que le péché ne se glisse en ton âme!
O le triomphateur du jour, toi qu'on acclame,
Prends garde à ce serpent qui menace ton cœur,
Car l'orgueil de Satan marche avec le vainqueur!

NICÉPHORE.

J'ai vu fuir l'ennemi dans plus de vingt batailles
Et j'ai vu s'écrouler devant moi les murailles
De Chandax; les vaincus tendaient les mains vers moi,
Les soldats m'acclamaient, Père; mais nul émoi
N'a fait battre ce cœur plus vite. Ces hommages,
J'en détournais l'orgueil vers les Saintes Images
Du Christ Pantokrator, de notre Mère à tous,
Marie, et de nos Saints dont les regards si doux
Me souriaient, prenant pour eux ma gloire, toute!

ATHANASE.

Et lorsque tout ce peuple incliné sur ta route
Jetait vers toi des cris, de l'encens et des fleurs?...

NICÉPHORE.

Près de moi je voyais, la face pâle, en pleurs,
Au milieu des vaincus que mon triomphe traîne,
Je voyais Kouroupas, le vieux chef Agarène,
Le noble Émir, jadis puissant et redouté...
Et sa honte faisait une ombre à ma fierté.
Non, je n'ai pas péché par orgueil; tu peux croire
Celui qui sait la vanité de toute gloire;
La joie est lente, Père, et le malheur est prompt!

ATHANASE.

Et quand le Basileus a posé sur ton front
Ce cercle d'or?

NICÉPHORE, *arrachant sa couronne.*

Prends-le, Père! Prends-le, je l'offre
A la Vierge avec cent livres d'or dans ce coffre!

ATHANASE.

J'ai vu ton corps trembler, ton visage blêmir,
Et tu t'es relevé plus pâle que l'Émir.

NICÉPHORE, *baissant la tête.*

Père...

ATHANASE.

Mais l'orgueil, lui, porte la tête haute,
Et tu la baisses, toi, comme sous une faute...

NICÉPHORE.

Mon Père...

ATHANASE.

Quelle faute a donc terni l'azur
De ce cœur dont le ciel jadis était si pur?

NICÉPHORE.

Ne m'interroge pas, je me cache et j'en souffre...
Mais qui voudrait sonder la profondeur du gouffre
Où mon âme est tombée, hélas!

ATHANASE.

Qu'ai-je entendu?

NICÉPHORE.

Père, le mal m'entraîne et je me sens perdu!
Non, ne me force pas à livrer le mystère
De ce cœur qui, du moins, voudrait pouvoir se taire!

ATHANASE.

Parle!

NICÉPHORE.

La plaie ouverte est saignante, et tu veux
La sonder?

ATHANASE.

Ouvre-moi, mon fils, par tes aveux,
Cette âme que Satan voudrait tenir fermée,
Et je la saurai bien guérir!

NICÉPHORE.

O Bien-Aimée,
Il faut parler de toi! Mais il ne sait donc pas
Que je n'osai jamais encor, même tout bas,
Dire ce nom qui fait la douceur de ma faute,
Ce nom caché qu'il faut que je nomme à voix haute,

Ce nom puissant qui peut faire écrouler sur nous
Ces voûtes, ce saint nom que je nomme à genoux :
Théophano !

Il est tombé à genoux, les bras tendus vers la tribune impériale.

ATHANASE.

Tais-toi ! Tais-toi ! J'ai peur d'entendre !

NICÉPHORE.

Si tu craignais la flèche, il ne fallait pas tendre
L'arc ! Laisse-la partir, Père ; rien ne pourrait
Retenir maintenant le douloureux secret :
J'aime Théophano.

ATHANASE.

Tais-toi ! c'est un blasphème !

NICÉPHORE, *se levant.*

J'aime Théophano, je te dis que je l'aime,
Si ce mot-là suffit pour exprimer l'émoi
De crainte et de douceur qu'elle fait naître en moi !

ATHANASE.

Tout entière brûlée à cette impure flamme,
O mon fils bien-aimé, la voilà donc, cette âme
En laquelle jadis se délectaient mes yeux
Et pure à réjouir les Anges dans les cieux !
Le voilà donc, ce cœur en qui je voyais croître,
Plus ardent chaque jour, le saint amour du cloître...
Tu pars ! Après deux ans tout est donc effacé,
Et rien ne survit plus en toi de ton passé ?

NICÉPHORE, *après un silence.*

C'était quand je partis pour la guerre de Crète.
Dans la Chrysokeras notre flotte était prête
A lever l'ancre. Telle alors que je la vis,

Elle s'est imposée à mes regards ravis,
Et je verrai toujours assise sur son trône,
Dans sa sérénité souriante d'icône,
Toute en or, rayonnant sur un fond de ciel bleu,
Théophano, pareille à la Mère de Dieu!

ATHANASE.

Oui, Satan trompe ainsi par une impure feinte
Ton cœur toujours dévot à la Vierge Très-Sainte.

NICÉPHORE.

Est-ce une illusion, un piège, je ne sais?
A toute heure du jour et partout où je vais,
Elle est là! J'espérais, m'éloignant de Byzance,
Échapper à l'obsession de sa présence.
« L'absence, me disais-je, est mère des oublis! »
Pouvais-je l'oublier, mon Père? Dans les plis
Du pavillon impérial de ma galère,
A la place où l'on voit l'image tutélaire
De la Vierge, Patronne et Reine des Romains,
C'était Théophano qui me tendait les mains!
Sous les murs de Chandax, quand toute notre armée,
Toute, par ce miracle éclatant enflammée,
Apercevait la Mère Auguste de Jésus
Et nos Patrons... et tous, mon Père, les ont vus!
Tous, un seul excepté, moi, qui ne voyais qu'elle,
Elle, Théophano, me souriant, si belle,
Que je ployais les deux genoux dévotement,
Non pas comme un chrétien, hélas! comme un amant!

ATHANASE.

Le Démon! le Démon! Toujours sa vieille ruse!
Voilà comme il nous prend et comme il nous abuse,
Sachant même du bien faire sortir le mal!

Mais je te sauverai de son piège infernal;
Il suffit pour cela que ma voix te rappelle
Le passé. Souviens-toi : la vie était si belle
Et si bonne et si douce et si fière autrefois!
Tu vivais près de nous alors, et je te vois
Heureux de partager nos travaux, nos prières.
Comme un Ange de Dieu parmi des Anges frères,
Tu n'avais qu'un désir alors, brave et fervent,
Vivre avec nous, toujours, dans la paix du couvent.
« Je pars, nous disais-tu, combattre l'Infidèle,
Mais la Théotokos me reverra près d'elle
Et je vous reviendrai, quand je serai vainqueur,
Dans la Sainte Montagne où je laisse mon cœur. »
Ton cœur!... Et le voilà rongé d'un mal infâme!

NICÉPHORE.

Le mal est dans mon corps, le mal est dans mon âme!
J'ai vu tomber l'épouvantable feu grégeois,
Je l'ai vu dévorer le fer avec le bois
Et couler en ruisseaux sur la mer enflammée:
C'est ainsi que je sens toujours la Bien-Aimée
En moi, sur moi, courir en longs frissons de feu!
Le jour, la nuit, hélas! à toute heure, en tout lieu,
J'ai là devant mes yeux son image charnelle!
Son image? Non pas! C'est elle! C'est bien elle!
Son fantôme? Non, non! C'est son vrai corps divin!
Elle est là près de moi; je veux la fuir en vain!
Son pied heurte mon pied, Père! son front me touche!
Et sa bouche, elle est là, qui se colle à ma bouche!

ATHANASE.

Qu'est-ce que ce feu-là qui rongerait le fer
Et qui brûlerait l'eau? Songe au feu de l'enfer,
Qui brûle sans détruire et sans tuer torture!

C'est Dieu qu'il faut aimer, non pas sa créature!
Et celle que ton rêve adultère avilit,
Sur quel trône vas-tu la chercher, dans quel lit?
Sont-ce là des amours dignes de Nicéphore?

NICÉPHORE.

Des démons sont en moi!

ATHANASE.

Mais il est temps encore
De les chasser. Il faut te sauver, et j'accours!

NICÉPHORE.

Oh! t'avoir retrouvé, c'est là qu'est le secours!
J'oubliais tout!

ATHANASE.

Mais moi, je viens et te ramène
Tout ton passé, tout ton cher passé de Ctimène!

NICÉPHORE.

Ctimène! Oh! oui, Ctimène!

ATHANASE.

Elle est belle, là-bas,
Cette montagne où sont empreints tes premiers pas!
Ils sont beaux, les jardins de Ctimène et le temple
Où je t'appris à butiner à notre exemple
Les fleurs de la prière et de la sainteté!

NICÉPHORE.

Oh! oui! revoir le cher couvent que j'ai quitté,
Et retrouver tous mes souvenirs de Ctimène!
Et serrer dans mes bras mon oncle l'higoumène,
Le saint vieillard Michel, dont l'austère vertu

Sera tendre à l'enfant prodigue! Dis! veux-tu,
Père, veux-tu de moi pour compagnon de route?

ATHANASE.

La douleur t'attendrait au seuil, mon fils! Écoute!
Le Seigneur Christ t'envoie une épreuve, sois fort :
L'higoumène, c'est moi; l'autre higoumène est mort!

NICÉPHORE.

Mort! Lui, mort! Il est mort! Je n'ai plus d'espérance.
Il pleure.

ATHANASE, *lui ouvrant ses bras.*

Viens dans mes bras, mon fils, y pleurer ta souffrance.
Nicéphore se jette dans ses bras.

Il est mort, mais je viens t'apporter de sa part
Sa dernière parole et son dernier regard.
« Va trouver, m'a-t-il dit, mon cher fils Nicéphore.
Il est vainqueur; il faut qu'il le soit plus encore!
Il doit lutter et triompher deux fois avant
Que s'ouvrent devant lui les portes du couvent.
Il rend au Seigneur Christ toute l'île de Crète;
Qu'il soit béni! mais Dieu ne veut pas qu'il s'arrête;
La Croix réclame encor ses deux bras pour soutiens.
Le cruel Hamdanide écrase les chrétiens
Dans la Syrie et la Cilicie opprimées;
Que le grand Stratilate y guide nos armées
Et qu'il passe, vainqueur toujours, rétablissant
Le royaume du Christ sur Ismaël en sang!
Alors il peut venir frapper de ses mains fortes
Aux portes du couvent de Ctimène, et les portes
D'elles-mêmes devant ce guerrier s'ouvriront,
Dont la gloire du Christ illumine le front! »

NICÉPHORE.

Père, à ta voix je sens mon âme qui s'élève!
La Croix pour moi ne peut être encore qu'un glaive,
Mais j'attendrai l'heure bénie en qui je crois,
Où ce glaive à son tour doit se changer en croix.
Prends cet or; il était à l'ennemi naguères,
Je l'offre au Christ par toi : c'est le prix de mes guerres.
Toi, pars pour la montagne où tu devras bâtir,
Témoins de ma victoire et de mon repentir,
L'église et le couvent de mes rêves, mon Père!
Je pars aussi, je sais l'œuvre que je dois faire;
Le saint homme du haut des cieux me tend la main,
Il me montre le but, je suivrai mon chemin!
Je veux la Cilicie et je veux la Syrie
Pour ma conquête, au nom du Christ et de Marie!
Mais tu vas me jurer, toi, de me recevoir
Parmi tes moines, quand j'aurai fait mon devoir!

ATHANASE.

Ton repentir, j'y crois, ainsi qu'à ta conquête,
Et ta place au milieu de nous est déjà prête.

NICÉPHORE.

Eh bien! donne-la-moi dès ce soir! Oui, je veux
Que tu m'admettes, Père, à prononcer mes vœux!

ATHANASE.

Que me demandes-tu? Notre vie est austère,
Mais, si dure soit-elle au fond du monastère,
Elle sera plus dure encore, mon enfant,
A celui qui fera du monde son couvent!
Le mal est là partout qui le guette et le tente;
De coupables désirs dans son âme hésitante
Se glissent à l'abri des exemples mauvais.

NICÉPHORE.

Je veux jurer ta loi; je sais ce que je fais!
Quand l'arbre est faible on doit protéger son écorce;
Je suis faible, mais toi tu peux donner la force.
Ne la refuse pas! Seul, moi, je ne puis rien;
Je puis tout avec Dieu, si je l'ai pour soutien!
Songe donc! Un serment, mais c'est toute une armure!
Si mon âme se trouble et si mon cœur murmure,
Ma force sera là. Peut-on mentir à Dieu?
Laisse-moi me lier à jamais par un vœu!

ATHANASE.

Tu le veux?... A genoux!

Nicéphore s'agenouille devant Athanase.

Donc, tu promets de suivre
La règle du couvent inscrite en notre livre?

NICÉPHORE.

Oui, Père!

ATHANASE.

Tu promets d'aimer la pauvreté,
De n'avoir rien à toi qui ne te soit ôté,
De renier l'orgueil de ce monde afin d'être
Le serviteur de tous, toi qu'on nomme le maître?

NICÉPHORE.

Oui, Père!

ATHANASE.

Tu promets, même hors du couvent,
D'être docile, humble et soumis comme un enfant?
Tu promets que ma volonté sera la tienne?
N'ayant dans l'âme enfin plus rien qui t'appartienne

Et renonçant à tous les intérêts humains,
Tu promets d'être ainsi qu'un cadavre en mes mains?

NICÉPHORE.

Oui, Père!

ATHANASE.

Tu promets, comme nous sous la bure,
De conserver sous ta cuirasse une âme pure,
Un corps chaste, et, gardant ton cœur et ton esprit
Des pièges où déjà l'Ange Mauvais les prit,
De fuir l'impureté même de la pensée?
Réponds, mon fils, est-elle à tout jamais chassée,
L'image qui hantait ton âme?

NICÉPHORE.

Je promets
De l'oublier... Elle est oubliée à jamais!
J'ai retrouvé la paix de ma pieuse enfance!
Dans le péril j'appellerais à ma défense
Et la Vierge et les Saints devant qui je fais vœu
D'être humble, et d'être pauvre, et d'être chaste!

ATHANASE.

Dieu
Dans le ciel a reçu ton serment et les Anges
L'ont inscrit dans le Livre en disant tes louanges!
Je t'appelle vainqueur, maintenant, ô mon fils!
Reçois donc en tes mains pures ce crucifix;
C'est l'arme du combat pour nos saintes cohortes.
Le saint vieillard Michel de ses mains presque mortes
Me l'a remis afin qu'il te fût apporté.

NICÉPHORE, *prenant la croix.*

Gage de sa tendresse et de sa sainteté,

Je veux faire de toi l'arme de ma vaillance!
La croix en main, je lutterai sans défaillance
Et je vaincrai!

ATHANASE.

Voici le cilice de crins
Qui mordait sa poitrine et déchirait ses reins;
Je te l'apporte, c'est notre armure à nous autres!

NICÉPHORE, *vêtant le cilice.*

Ce sera mon armure aussi. Les Saints Apôtres
Et la Très-Sainte Vierge en sont témoins, je vêts
Ce vêtement des Forts contre l'Esprit Mauvais.
Qu'à ma chair pour toujours s'attache ce cilice,
Suprême châtiment et suprême délice;
Je fais serment de le porter jusqu'à la mort!

ATHANASE.

Viens donc! Pour demeurer à jamais pur et fort,
Pour éviter tout piège et franchir tout obstacle,
Viens à l'autel; je vais ouvrir le tabernacle.
Le Fils de Dieu par lequel seul on est vainqueur,
Jésus est là qui va descendre dans ton cœur.

Il entraîne Nicéphore à l'autel.

NICÉPHORE, *sur la dernière marche, pendant qu'Athanase ouvre le tabernacle.*

Seigneur, je ne suis pas digne qu'en ma demeure
Tu descendes, mais dis un seul mot et sur l'heure
Ma pauvre âme sera guérie.

ATHANASE, *prenant le ciboire.*

O Pain des Forts,
Que ta vertu descende en mon fils!

Élevant le ciboire.

Que le Corps
Du Seigneur Jésus-Christ, pour la vie éternelle,
Garde ton âme!

NICÉPHORE, *se levant.*

Oh! oui, descends, descends en elle,
Force de Dieu! Jésus, mon amour et ma foi,

Ouvrant les bras vers l'autel.

Je suis à toi! Je suis à toi! Je suis à toi!

Il franchit les marches et s'agenouille aux pieds d'Athanase.

ACTE DEUXIÈME

La tribune du Cathisma, ouverte à droite et au fond sur l'Hippodrome par deux grandes baies fermées de grilles d'or. Trois portes à gauche, une grande à laquelle on monte par quelques marches et deux petites de chaque côté. Le trône d'or est placé devant la grille de gauche, faisant face à l'Hippodrome.

SCÈNE PREMIÈRE

LA BASILISSA THÉOPHANO, *debout près de la grille, regardant au delà;* LE PATRICE BRINGAS. *On entend des* CHOEURS *dans l'Hippodrome.*

CHOEURS.

Nicéphore Phocas est revenu vainqueur!

UN SOLISTE.

Voici que le cortège entre dans l'Hippodrome.
Joignez, pieux enfants de la Nouvelle Rome,
Vos acclamations aux éloges du chœur!

LE PEUPLE.

Nicéphore Phocas est revenu vainqueur!

THÉOPHANO.

La Cilicie et la Syrie après la Crète!
Il nous revient vainqueur toujours! Rien ne l'arrête!
Deux ans se sont passés et la guerre le rend
Encore cette fois à ce peuple, et plus grand!

LE SOLISTE.

Les Histoires, un jour, rediront étonnées :
Il a conquis la Cilicie en vingt journées;
Il a vaincu l'émir de Tarse Karamon,
Et de plus de soixante villes
Il ramena par longues files
Captifs les enfants du Démon!

BRINGAS.

Quoi! tu n'avais donc plus dans tes châteaux en brèche
D'archers assez vaillants ni d'assez sûre flèche,
Ismaël, pour frapper d'un seul coup juste au cœur
Ce Nicéphore?

THÉOPHANO.

Écoute, on chante le vainqueur!

LE SOLISTE.

Nicéphore a franchi les portes de Syrie.
Alep a succombé sous la sainte furie
De ce vainqueur. Partout dans le sang et le feu
Chassant devant lui leurs armées,
Il rouvrit les routes fermées
Vers le Tombeau du Fils de Dieu!

THÉOPHANO.

Cette nuit, je voyais dans mon sommeil un glaive
Monter lentement, comme un soleil qui se lève

Dans des rougeurs d'aurore... ou peut-être de sang!...
Et le glaive toujours montait éblouissant,
Cependant qu'un autre astre à l'occident sinistre
S'éteignait... On eût dit un sceptre!

Après un silence.

Le ministre
Bringas a-t-il sondé l'avenir?

BRINGAS, *hypocritement.*

Moi?... Dieu seul
Le sait; pourtant j'ai vu préparer le linceul
Où doit s'envelopper une Majesté morte.
Une petite main quelquefois est bien forte
Et ce qu'elle a voulu s'accomplit.

THÉOPHANO, *comme indifférente.*

Ah! tu crois?

BRINGAS.

Que pouvons-nous savoir? Dans l'histoire des rois
On retrouve souvent la même destinée.

THÉOPHANO.

Parle! Le Basileus?...

BRINGAS, *avec des intentions cachées sous les mots.*

Sa vie est condamnée;
Il meurt... comme mourut son père...

Un silence.

THÉOPHANO, *très calme, le regardant en face.*

Le poison?

BRINGAS, *avec une ironie froide.*

On a calomnié le fils, est-ce raison
Pour accuser encor...

THÉOPHANO.

Parle!... La Basilisse?

BRINGAS.

Qui l'oserait?... Pourtant la couleuvre se glisse
Dans le Palais des Rois et se dresse contre eux.
On l'accuse.

THÉOPHANO, *dédaigneuse.*

Tais-toi, bavard malencontreux!

D'une voix insinuante.

Et qu'importe la nuit qui tombe, si l'aurore
Doit ramener demain d'autres clartés encore!

BRINGAS.

Le glaive... Tzymiscès...

Théophano fait un mouvement.

Car, pour fixer le sort,
L'amour est quelquefois puissant comme la mort.

THÉOPHANO, *s'approchant de Bringas.*

Tu sais tout. T'avons-nous avec nous, cher Patrice?

BRINGAS.

Je vous promets, au moins, mon silence complice.
Que m'importe, c'est vrai, si demain au réveil
J'ai les mêmes rayons sous un autre soleil?
Mais je les veux.

THEOPHANO.

S'il est quelque office à Byzance
Par lequel puisse encor s'accroître ta puissance,
Dans le haut rang où le Basileus te plaça...

BRINGAS.

L'orgueil du titre et ton amour, Basilissa,
Voilà la part de Tzymiscès. Au gynécée
Régnez tous deux, mais sans avoir d'autre pensée.
Je vous épargnerai d'autres soins superflus;
L'amour vous suffira; vous n'aurez rien de plus;
N'est-ce pas tout le ciel?... Réponds! dois-je me taire?

THÉOPHANO.

Sois avec nous, nous te laissons toute la terre :
Salut au tout-puissant ministre de demain!

BRINGAS.

Marchez donc librement dans ce royal chemin!

LE SOLISTE.

Peuple, regarde ce bassin d'or où déferle
En flots miraculeux la turquoise et la perle,
Et le cristal très pur et les riches émaux!
Les arcs, les casques, les armures
Enveloppent de fiers murmures
Les éléphants et les chameaux.

BRINGAS.

Demain, dis-tu?

THÉOPHANO.

Demain! Qui sait? Ce soir, peut-être!
Quelques heures à peine à vivre, ce pauvre être,
Trop faible pour le mal et même pour le bien!

BRINGAS.

Et plus rien désormais ne peut le sauver?

THÉOPHANO, *froidement.*

Rien!

LE SOLISTE.

Vois dans les lourds tapis de Perse
Ce scintillement d'or que berce
Le pas fatigué des porteurs!
Peuple Romain, regarde et vois sous triple escorte
S'avancer le tribut somptueux que t'apporte
Ton Nicéphore à qui tu devras ces splendeurs!

THÉOPHANO.

Nicéphore!

BRINGAS.

J'y songe.

THÉOPHANO.

Il peut, d'intelligence
Avec le Patriarche, exciter dans Byzance
Une sédition des soldats.

BRINGAS.

Oui, je sais
Qu'ils sont hommes tous deux à risquer un succès;
Et tout le rend possible à cette heure. L'armée
Aime son chef et la populace enflammée
Peut porter le vainqueur, triomphant à son gré,
Non pas au Cirque, mais jusqu'au Palais Sacré.

THÉOPHANO.

On raconte pourtant que sa vie est austère,
Qu'il est plus occupé du ciel que de la terre...

BRINGAS.

Cette sainteté-là me rend tout soucieux,
Et je hâterais bien son arrivée aux cieux!

LE SOLISTE.

Et toi, Saint Basileus, c'est l'instant où les rites
T'appellent. Viens, selon les formules prescrites,
Nous bénir par trois fois du geste de tes mains,
Seigneur, toi le Bon, toi le Juste,
Toi le César, et toi l'Auguste,
Toi l'Imperator des Romains!

Trois coups sont frappés sur un bouclier de métal; la grande porte de gauche s'ouvre.

THÉOPHANO.

L'Empereur vient. Adieu, j'évite sa présence.

BRINGAS, *hésitant, à part.*

Que faire?

THÉOPHANO, *qui le devine.*

Je suis là!

Elle disparaît derrière la tenture qui ferme la première porte à gauche. Romanos descend les marches, appuyé sur l'épaule de Chœrina. Il est pâle et chancelant.

SCÈNE II

ROMANOS, BRINGAS, CHOERINA.

ROMANOS.

Peuple fou de Byzance,
Pour fêter son vainqueur, il me force aujourd'hui,

Si faible, à me montrer dans le Cirque avec lui!
Je suis très pâle, Jean?

Il se regarde dans un miroir à main.

CHOERINA.

Oui, cher Seigneur.

ROMANOS, *à Bringas qui le regarde.*

Patrice,
Que regardes-tu là? C'est cette cicatrice
A mon front... L'autre jour...

A Chœrina qui tient dans sa main deux œufs de porcelaine.

Encore un peu de blanc.

Chœrina prend un peu de blanc dans l'un des œufs et l'étend sur le front du Basileus.

A la chasse je suis tombé.

Il se regarde dans son miroir.

Pâle et tremblant,
Ah! certes, je le suis!... Et cependant, qu'il faille
Venir, lorsque je souffre et lorsque je défaille,
Pour sourire à ce peuple et lui tendre les mains,
C'est trop!... Peuple et vainqueur sont de grands inhumains!

Se regardant.

Du rouge, Jean, du rouge!

Chœrina lui étend du rouge sur les joues.

Il ne faut pas qu'on voie
Que je souffre. Mets-moi, de grâce, un peu de joie
Sur ce visage où sont la tristesse et l'ennui
Et refais-lui, veux-tu? les roses qui l'ont fui!

Chœrina continue de le maquiller.

Je le hais, savez-vous? ce vainqueur Nicéphore!

BRINGAS, *réprimant un mouvement de joie.*

Et tu le haïrais, Basileus, plus encore
Si tu savais tout.

ROMANOS.

Quoi? Que puis-je donc savoir?

BRINGAS.

Je n'ai rien dit, Seigneur.

ROMANOS.

Parle! c'est ton devoir!

BRINGAS.

Nicéphore est puissant, Basileus, mais j'estime
Qu'une seule puissance est ici légitime.

ROMANOS.

Que veux-tu dire?

BRINGAS.

Rien.

ROMANOS.

Dis-moi la vérité!

BRINGAS.

Il a des partisans, et l'un d'eux s'est vanté
Qu'ils viendraient achever leur triomphe...

Comme s'il hésitait.

La chose
Est terrible, Seigneur, et je tremble, si j'ose,
D'irriter Ta Bonté Divine.

ROMANOS.

Parle donc!

BRINGAS.

Mais donne à ma franchise avant tout son pardon...

ROMANOS.

Parle!

BRINGAS.

O Très-Saint Imperator, c'est un blasphème!
Ils ont dit qu'ils viendraient triompher ici même.

ROMANOS.

Triompher! Ils ont dit cela?

CHOERINA.

Dans ce Palais?

BRINGAS.

Dans ce Palais Sacré.

On entend des clameurs lointaines.

Seigneur, écoute-les!

CHOERINA.

Oui, ce sont les soldats et le peuple qu'il grise
De sa victoire.

Les clameurs cessent.

BRINGAS.

Il entre dans la Grande Église
Maintenant, et les cris se taisent, mais bientôt
Tu vas les réentendre et plus près et plus haut!

ROMANOS.

Plus près?

BRINGAS.

Dans l'Hippodrome, et jusqu'ici peut-être!

ROMANOS.

Nicéphore oublierait qu'il n'existe qu'un Maître
A Byzance, un seul Maître!

BRINGAS.

Il le sait, mais il dit
Que le trône du Maître à cette heure est son lit,
Et que son lit, demain, pourrait être...

ROMANOS.

La tombe!...

Il est secoué d'un frisson.

BRINGAS, *courbant la tête.*

Basileus...

ROMANOS.

Quelquefois, un plus robuste y tombe
Le premier.

A Chœrina.

J'ai soif. Va!

Chœrina remonte vers la grande porte; la tenture de la petite porte se soulève, et Théophano lui fait un signe d'appel. Ils disparaissent ensemble.

Nicéphore vraiment
A dit cela?

BRINGAS.

Seigneur, je crains un mouvement
Dans ce peuple, qu'il peut appuyer de l'armée.
Ma vigilance s'est un peu vite alarmée,
Et j'affirme un peu plus encor que je ne sais,
Mais à de certains bruits, à de certains excès...

Chœrina est rentré, portant une coupe. Le Basileus la prend vivement et boit.

ROMANOS.

Ce doux vin de Samos, sa fraîcheur me pénètre!
Je l'aime... Hélas! pourquoi faut-il que ce bien-être
Qui m'emplit tout entier, doive durer si peu!
A peine est-il en moi que déjà c'est du feu!

Il remet la coupe à Chœrina.

Nicéphore, vraiment, a dit cela, le traître?

BRINGAS.

On assure, Seigneur, que dès qu'il va paraître
Dans l'Hippodrome, on doit l'acclamer à grands cris
Vainqueur... et Basileus...

ROMANOS.

Que ce vainqueur soit pris,
Sitôt qu'il franchira le seuil de l'Hippodrome!
Quant à ce Basileus, j'ordonne qu'on l'assomme,
Sans autre jugement, là, devant tous les yeux!
Et cet homme robuste ira m'attendre aux cieux!

BRINGAS, *comprimant sa joie.*

Mais qui fera cela?

NICÉPHORE.

Les soldats de ma garde,
Mes Varangiens. Patrice, il ne faut pas qu'on tarde;
Va!

BRINGAS.

Basileus, pourquoi heurter ainsi de front
La folle passion de ce peuple?

ROMANOS.

Ils verront
Que je suis tout-puissant et bien vivant encore!

BRINGAS.

Mais qu'importe le bras, pourvu que Nicéphore
Soit frappé! Je voudrais que cela fût secret.
Je sais un Sarrasin, moi, qui le frapperait;
Nous pourrions le pleurer sans scrupules.

ROMANOS.

Tu railles!

BRINGAS.

Même lui faire après de belles funérailles!
Nous serions de la sorte à l'abri des soupçons.

ROMANOS.

Ta justice secrète a les bonnes façons;
Tes conseils sont toujours parfaits!

BRINGAS.

Ainsi périsse
Quiconque ose attenter à Ta Gloire!

ROMANOS.

Patrice,
Hâte-toi donc, j'attends le spectacle promis.

Il pose le bras sur l'épaule de Chœrina et va s'asseoir sur le trône. Tzymiscès entre par la troisième porte à gauche, précédant un groupe de Varangiens; Bringas s'approche humblement de lui.

BRINGAS, *à voix basse.*

Je vais te délivrer d'un de tes ennemis,
Jean Tzymiscès! L'heure est venue où l'on se compte.

Je suis tout à toi, mais que l'action soit prompte;
Le jour baisse et voici, sur le soleil tombé,

Il étend la main vers le Basileus.

Que la nuit monte où doit luire à son tour Phœbé!

Il baise la robe de Tzymiscès et sort par la troisième porte.

SCÈNE III

ROMANOS, CHŒRINA, TZYMISCÈS; *puis* THÉOPHANO *et* LE PRÉPOSITE.

TZYMISCÈS, *à part.*

Phœbé! Que me veut donc dire ce vil eunuque?
Il se jette à mes pieds, courbant sa plate nuque,
Quand je sais qu'il me hait, l'hypocrite!... Le jour
Baisse, dit-il; Phœbé va briller à son tour...

A ce moment, la Basilissa entre par la première porte de gauche, dans ses vêtements d'apparat, les bras soutenus par deux eunuques. Le Préposite la précède et des eunuques la suivent.

Elle! Théophano!... Phœbé!... Que veut-il dire?
Le soleil tombé... C'est la mort!... Ah! c'est l'Empire!
Quelle aurore me luit! Quel rêve m'est ouvert,
Où mon cœur bat plus vite, où mon esprit se perd!

La Basilissa s'est assise près du Basileus.

LE PRÉPOSITE, *devant Romanos.*

S'il plaît, Divin Seigneur, à Ta Majesté Sainte...

Romanos lève la main. On entend trois coups frappés sur un bouclier. Des cubiculaires paraissent à la grande porte de gauche.

Les portes d'or à droite sont ouvertes. Des clameurs de salutation éclatent dans l'Hippodrome à la vue de l'Empereur. L'orgue le salue. Le Préposite s'avance sur le bord de la tribune.

Nicéphore Phocas peut entrer dans l'enceinte!

LE PEUPLE.

Nicéphore!

TZYMISCÈS, *à part.*

Il sait tout, cet eunuque subtil...
Un de mes ennemis immolé, me dit-il...
Je n'aurais pas voulu de sang à cette aurore!
J'ai donc des ennemis... Qui sont-ils?

LE PRÉPOSITE.

Nicéphore!

LE PEUPLE.

Nicéphore!

LE PRÉPOSITE, *revenant vers Romanos.*

Seigneur, notre voix appela
Le vainqueur; c'est en vain, le vainqueur n'est pas là.

ROMANOS.

Sans doute il n'entend pas; va, qu'on l'appelle encore!

LE PRÉPOSITE, *au bord de la tribune.*

Le Divin Basileus appelle Nicéphore.

LE PEUPLE.

Nicéphore!

SCÈNE IV

LES MÊMES, BRINGAS.

ROMANOS, *à Bringas, qui est entré vivement et a couru près de lui.*

Ah! Patrice, enfin!...

BRINGAS.

Destin maudit!
Le Nicéphore nous échappe!

TZYMISCÈS, *qui l'a entendu.*

Qu'a-t-il dit?
Nicéphore?

BRINGAS.

Seigneur, c'est en vain qu'on l'appelle.
On croit que Nicéphore a fui par la chapelle
De Saint-Georges, sitôt entré dans le Saint Lieu.

TZYMISCÈS, *à part.*

C'est donc lui qu'on voulait tuer pour moi!... Grand Dieu!

ROMANOS.

Qu'on le cherche. Allez tous! Je veux...

BRINGAS.

Par quelle route
S'est-il enfui?... Nul ne le sait!

TZYMISCÈS.

Lui!

ROMANOS.

Plus de doute!
Il est dans le Palais; il vient...

TZYMISCÈS, *à Bringas.*

Que craignez-vous
De Nicéphore?...

ROMANOS, *qui est descendu du trône.*

Allez! — Mais vous êtes donc fous
De rester là? — Courez, appelez tous mes gardes...
Entourez-moi, vous!...

Il se cache parmi les Varangiens, qui l'entourent. A Chœrina.

Toi, va vite! Si tu tardes,
Je suis perdu! Je sais qu'il va venir ici!...
Il va venir... Il vient, vous dis-je!... Le voici!

Il étend le bras vers la gauche. La troisième porte s'ouvre, et Nicéphore paraît, vêtu d'un habit de moine, accompagné par le Patriarche et par Athanase.

SCÈNE V

LES MÊMES, NICÉPHORE, LE PATRIARCHE, ATHANASE.

BRINGAS.

Nicéphore!

NICÉPHORE, *à Romanos.*

C'est moi, Seigneur.

ROMANOS.

Que veux-tu, traître?
Sous cette sainte robe, oses-tu bien paraître?
Mais je sais tout, et je te tiens en mon pouvoir;
Qu'on l'arrête!

LE PATRIARCHE, *se plaçant devant Nicéphore.*

Seigneur!

ROMANOS.

Que fais-tu?

LE PATRIARCHE.

Mon devoir!
Il est l'oint du Seigneur, et ma main le protège.

BRINGAS.

Dans ce Palais Sacré que fait-il? Son cortège
L'attend à l'Hippodrome, et pourquoi l'a-t-il fui?

ROMANOS.

Qu'on le fouille! Ce moine a des armes sur lui!

NICÉPHORE.

Ma seule arme est la croix. Partout où Jésus règne,
Je comprends qu'on l'adore et non pas qu'on la craigne!
Je ne viens pas à toi sous un déguisement;
Basileus Très-Auguste, en moi rien ne te ment.
Mon cortège, j'allais le rejoindre sans doute,
Mais j'ai trouvé pour me rappeler dans la route
Où Jésus, seul vainqueur, est le seul triomphant,
Le Père bien-aimé qui m'emmène au couvent.

BRINGAS.

L'âme de ce vainqueur est bien vite conquise!

ROMANOS.

A-t-il dit vrai?

LE PATRIARCHE.

L'esprit de Dieu souffle à sa guise.

ATHANASE.

Voilà deux ans, Seigneur, que, tombant à genoux
Devant moi, Nicéphore a fait vœu d'être à nous.
Ta Gloire a triomphé partout, la paix est faite;
Permets donc que je vienne, au milieu de la fête,
Arrêtant le vainqueur, lui rappeler ses vœux
Et dire à tous ce que nous savions tous les deux :
Nicéphore a vêtu le saint habit des Anges.

ROMANOS, *à Bringas.*

Et moi je m'étais pris à tes récits étranges,
Patrice!

NICÉPHORE.

Permets-moi, Seigneur, d'ouvrir enfin
Les ailes de mon cœur vers le repos divin!
Maintenant, j'ai fini mon œuvre sur la terre,
Et le vainqueur est mort en moi. Le solitaire
Te demande aujourd'hui licence de partir
Pour commencer là-bas l'œuvre du repentir.

ROMANOS, *dont la voix faiblit.*

Va donc, je te permets d'être heureux... Je t'envie
Le repos du couvent... pour y finir ma vie...
Dans ces murs... où les jours s'écoulent... doux et frais...

Si je pouvais... je suis si las... je t'y suivrais.
Que c'est vain... la puissance, et que c'est vain... la gloire!...
J'ai froid... soutenez-moi... J'ai soif... J'étouffe... A boire!

Il s'évanouit dans les bras de Bringas et de Chœrina.

THÉOPHANO, *à part.*

C'est donc la nuit!...

A Tzymiscès, à voix basse.

Enfin la barque touche au port!

TZYMISCÈS, *avec un cri sincère.*

Le Basileus se meurt!

LE PATRIARCHE, *qui s'est penché sur Romanos.*

Le Basileus est mort!

LE PRÉPOSITE, *au bord de la tribune.*

Le Basileus est mort! Faites taire la joie,
Romains, devant ce deuil que le ciel nous envoie,
Et pleurez, vous, ses fils, les larmes de vos yeux!
L'Autokrator Divin vient de monter aux cieux!

Les cubiculaires et les Varangiens emportent le corps du Basileus par la grande porte. Tzymiscès et Chœrina ont suivi le cortège. Le Patriarche l'accompagne jusqu'à la porte. On ferme la porte d'or.

THÉOPHANO, *à Bringas.*

Agis en hâte!

BRINGAS.

Va m'attendre au gynécée!
Je cours à l'Hippodrome. Avant que soit passée
Une heure, vous serez acclamés tous les deux!

Il sort par le fond.

THÉOPHANO.

Une heure! Et le destin est peut-être douteux!

Elle sort par la première porte à gauche. Nicéphore a les yeux fixés sur elle.

SCÈNE VI

NICÉPHORE, ATHANASE, LE PATRIARCHE.

ATHANASE, *qui a suivi son regard.*

Que regardes-tu là? Ton cœur la cherche encore!

NICÉPHORE.

Mon Père, nous partons!

ATHANASE.

Ton regard la dévore;
Et je te vois, tendu vers elle en ce moment,
Comme un chien qui retourne à son vomissement!

NICÉPHORE.

Si mes yeux sont allés, malgré moi, vers ses charmes,
Satan ne vaincra pas; maintenant j'ai des armes!

LE PATRIARCHE, *redescendant les marches.*

Mais qui donc va régner?

CRIS DU PEUPLE.

Nicéphore!

LE PATRIARCHE, *à part.*

Ce nom!
Est-ce la voix de Dieu?

NICÉPHORE, *à part.*

Partons, mon Père!

LE PATRIARCHE, *les arrêtant.*

Non!

LE PEUPLE.

Nicéphore!

LE PATRIARCHE, *à Athanase.*

Entends-tu? L'avenir se révèle!
Dieu fait luire à mes yeux comme une aube nouvelle!
A Nicéphore.
Cours à Sainte-Sophie et là, dans le Saint Lieu,
Attends-nous, mon cher fils!

NICÉPHORE, *hésitant.*

Saint Père!...

LE PATRIARCHE.

Au nom de Dieu!

ATHANASE.

Va, mon fils!

LE PATRIARCHE.

Toi, demeure, Athanase.

Nicéphore sort par la troisième porte.

SCÈNE VII

ATHANASE, LE PATRIARCHE.

LE PATRIARCHE.

L'Empire
Est à qui le prendra, ce soir.

ATHANASE.

Que veux-tu dire?

LE PATRIARCHE.

Tzymiscès et Théophano veulent s'asseoir
Sur le trône des vieux Basileis. Dès ce soir,
Ils vont régner, tous deux, sur la fière Byzance.
Quelle douleur de voir tomber tant de puissance
Aux mains de ce Bringas! car ne n'est pas pour eux,
C'est pour lui qu'il jouera ce drame aventureux.
Un seul homme est capable, en cette heure de crise,
De sauver du péril l'Empire avec l'Église.
Lorsque j'aurai signé d'huile sainte son front,
Le peuple et les soldats, ce soir, l'acclameront.

ATHANASE.

Nicéphore est à nous.

LE PATRIARCHE.

Il faut que tu le rendes
Au monde, où je l'appelle à des œuvres plus grandes,
A des devoirs plus hauts pour lesquels Dieu l'élut.

ATHANASE.

Quel devoir est plus haut que faire son salut?

LE PATRIARCHE.

Faire celui de tout un Empire! Je fonde
Sur lui tout notre espoir et le salut du monde.

ATHANASE.

Un moine sur le trône!

LE PATRIARCHE.

Et pourquoi pas? Demain,
Lorsque le monde entier tremblera sous sa main,
C'est toi qui guideras cette main dans la tienne.

ATHANASE.

J'ai rêvé seulement que l'âme m'appartienne,
Pour la conduire au seul bonheur essentiel,
Que nul ne doit chercher ici-bas, mais au ciel.

LE PATRIARCHE.

Et moi, je veux sauver l'Empire!

ATHANASE.

Très-Saint Père,
J'ai peur! Oui, je comprends! L'œuvre que tu veux faire
Est grande à tes regards, mais prends garde pourtant!
Je tremble, et permets-moi ce scrupule en partant :
Je craindrais, quel que soit celui qui la réclame,
Si, pour sauver le monde, il fallait perdre une âme!

LE PATRIARCHE.

Reste donc près de lui pour sauver l'âme! Moi,
Je sauverai l'Empire et notre Sainte Foi.
Dieu me donne puissance et j'ai choisi cet homme.
Il faut que le Sénat s'assemble et qu'il le nomme,
Et je vais le sacrer Basileus... Obéis!

ATHANASE.

Puisses-tu ne jamais voir tes espoirs trahis
Et ne pas regretter la force que tu crées!
J'inclinerai mon front sous tes mains consacrées,
Saint Père. Nicéphore est à toi maintenant,
Mais mon cœur effrayé pleure en te le donnant.

LE PATRIARCHE.

Viens! Tu dois obéir; c'est Dieu qui nous appelle!
Viens, et sois avec nous! L'œuvre est grande, elle est belle:
Arrachant la puissance aux Impurs, aux Pervers,
La Sainte Église va régner sur l'univers.

Dans une grande clameur, on entend le nom proclamé de Tzymiscès.

Tzymiscès!... Hâtons-nous! Déjà la foule acclame
Notre ennemi! Toi, cours porter la sainte flamme
Dans ce peuple et parmi ces soldats. Proclamons
Nicéphore au Sénat, vainqueur de ces démons!

Ils sortent par la troisième porte à gauche. On entend les clameurs du peuple. Tzymiscès paraît au haut des marches; Théophano, en costume de veuve, entre par la première porte. Une grande acclamation de Tzymiscès éclate.

SCÈNE VIII

TZYMISCÈS, THÉOPHANO.

THÉOPHANO.

Les entends-tu?

Allant à Tzymiscès qui descend.

Tu les entends... C'est toi qu'on nomme...
Écoute-les...

Elle lui prend la main et l'entraîne vers la grille.

Ta main tremble... Allons, sois un homme!

Écoutant les clameurs.

Tzymiscès!... Ah! ces cris! Comme ils sont doux au cœur!
J'avais peur... Nous pensions : Nicéphore, un vainqueur!...
A l'heure même où sa victoire est proclamée,
Il pouvait tout!... Oui, tout, sur le peuple et l'armée...
Et voilà qu'il se laisse enfermer au couvent!

TZYMISCÈS.

Nicéphore vivra; c'est Dieu qui le défend
Contre vous et l'arrache à vos complots infâmes!

THÉOPHANO.

Ton triomphe exigeait sa mort, et tu nous blâmes!

TZYMISCÈS.

Un crime!

THÉOPHANO.

Le pouvoir a de telles douceurs!

TZYMISCÈS.

Songe donc que sa mère et ma mère sont sœurs!
Il était le plus cher de mes compagnons d'armes!

THÉOPHANO.

Quand il faudrait du sang, toi, tu verses des larmes!
Ah! faible cœur, muni seulement de vertu!
Si je n'étais pas là, comment porterais-tu
Ce fardeau du pouvoir que mon amour t'impose?

TZYMISCÈS.

De tels mots en passant blessent ta lèvre rose!

THÉOPHANO.

Et ces cris blessent-ils ton oreille?... Il faut bien,
Quand nous voulons le but, accepter le moyen,
Et nous faire des cœurs assez forts, assez larges,
Pour porter les douceurs du pouvoir et ses charges!

TZYMISCÈS.

Le pouvoir, moi, ce sont tes yeux au beau ciel clair,
Ta bouche où mon baiser cueille une fleur de chair;
Et ce sont tes cheveux dont les tresses superbes
S'ouvrent entre mes mains comme de longues gerbes!
Fleurs rouges, gerbes d'or, ciel bleu! Les amoureux
Qui vous ont, quand le soir tombe, sont les heureux!

THÉOPHANO.

Mon amour à moi, c'est, au soleil qui se lève,
Tes fortes mains tenant le sceptre avec le glaive,
Et c'est, sous les rayons de la couronne d'or,
Le front illuminé de mon Imperator!

Elle le tient embrassé. Une grande clameur retentit indistincte. Tout d'un coup, brusquement, Tzymiscès s'arrache au baiser de Théophano.

TZYMISCÈS.

Non! non! Quelqu'un nous voit...

Montrant la grande porte, à gauche.

Là-bas!

Levant la main au ciel.

Là-haut, peut-être!

Tu n'as donc pas peur, toi?

THÉOPHANO.

Rassure-toi, mon Maître !
Là-haut, qui peut nous voir? Qui nous entend, là-bas?
L'Empereur qui n'est plus ou le Dieu qui n'est pas?

Courant au trône.

Debout, ici, tous deux, nous ne craindrons personne!

Lui tendant les bras.

Prends mes lèvres et que ton amour y frissonne!
Viens, c'est la Basilisse et c'est l'Autokrator!

Tzymiscès est debout près d'elle.

C'est nous deux!

Elle le saisit, provocante, dans ses bras.

Vous pouvez ouvrir les portes d'or,
Et que le peuple entier nous regarde et nous voie
Dans la toute-puissance et dans la toute-joie!

Une grande clameur retentit. Les portes d'or s'ouvrent à droite et au fond. On aperçoit le Cirque illuminé. La foule envahit l'escalier du fond, par lequel commence à monter le cortège.

CHOEUR.

Salut à Nicéphore, à l'Empereur Divin!

THÉOPHANO.

Lui! Lui! Ce n'est pas toi!... Laisse-moi... tout est vain!...

Elle le repousse violemment et traverse la scène épouvantée, pour venir se dresser devant la première porte de gauche. Tzymiscès est resté debout, immobile, près du trône. Le cortège continue à monter, aux chants des chœurs, aux accords de l'orgue. Le Patriarche s'avance avec son clergé. Nicéphore paraît, couvert du manteau militaire, ceint du glaive, la lance à la main, porté sur un bouclier par le Protostrator, le Préposite et deux Stratèges. Athanase le suit.

CHOEUR.

C'est le jour de triomphe et le jour de victoire!
Béni soit le Seigneur!
Gloire à lui dans les cieux, et sur la terre gloire
Au pieux Empereur!

Nicéphore descend du bouclier et va s'agenouiller devant le Patriarche.

SCÈNE IX

THÉOPHANO, NICÉPHORE, LE PATRIARCHE, ATHANASE, LE PRÉPOSITE, LE PROTOSTRATOR, LE CORTÈGE.

LE PATRIARCHE.

Soldats, inclinez-vous! peuple, baisse la tête!
Et que le monde entier te salue et te fête,
Basileus Philochriste, à qui Dieu par ma main

Faisant le signe de la croix sur le front du Basileus.

Donne aujourd'hui pouvoir sur l'Empire Romain!

NICÉPHORE, *se relevant.*

Dieu me fait Empereur, Père, et ta main me signe.
Et je fais devant Dieu le serment d'être digne
De ce pouvoir qui m'est confié!

ATHANASE.

Ce pouvoir,
Basileus, t'est donné pour faire ton devoir
Et marcher dans la voie où le Seigneur te mène.

LE PATRIARCHE.

Bannis loin de tes yeux le Parakimomène
Bringas. Dieu veut qu'il soit à jamais rejeté
Pour sa dureté d'âme et son impiété!

NICÉPHORE.

Qu'il s'éloigne de nous à jamais.

LE PATRIARCHE.

Tu le chasses,
Mais qui prendra, Seigneur, ses titres et ses places
Au Sénat, au Conseil, au Palais, près de toi?

NICÉPHORE.

Patrice Tzymiscès, viens me jurer ta foi!
Le plus noble de tous va succéder au pire;
Je te fais le premier, après moi, dans l'Empire.

LE PATRIARCHE.

Seigneur, ce choix...

NICÉPHORE.

Ainsi le veut ma volonté.

TZYMISCÈS, *s'approchant.*

Autokrator Divin, je n'ai pas mérité
L'excès de ces honneurs et la toute-puissance
Que tu veux me donner, après toi, dans Byzance.
Ta bonté ne sait pas être bonne à demi!
Je suis ton serviteur, ton parent, ton ami;
J'hésite...

NICÉPHORE.

Et moi, je veux!

THÉOPHANO, *passant près de Tzymiscès, à voix basse.*

Accepte!

Elle s'agenouille aux pieds de Nicéphore.

Ta servante
Vient implorer, Seigneur, ta bonté triomphante.
Le vent courba la fleur; ne va pas la briser,
De grâce!

Elle baise le bas de sa robe.

NICÉPHORE, *à part.*

Elle! à mes pieds, et je sens son baiser
Monter comme une flamme en moi, qui me dévore!

ATHANASE, *auprès de l'Empereur.*

Ton vœu! songe à ton vœu, Basileus Nicéphore!

NICÉPHORE, *les yeux au ciel.*

Sainte Théotokos! ô Divine! je veux
Confier à tes soins la garde de mes vœux!

S'adressant à Théophano.

Femme, relève-toi! Que ton veuvage austère
Abrite sa douleur au fond d'un monastère!
Va prier pour le Mort!

Des cubiculaires saisissent Théophano qui se débat et l'entraînent.

THÉOPHANO.

Moi! Non! Lâche! bandit!
Misérable voleur d'Empire, sois maudit!

Nicéphore monte sur le trône. Aussitôt les acclamations éclatent dans l'Hippodrome. Les Dignitaires vont s'agenouiller devant le Basileus et lui baiser la main.

LES CHŒURS, *accompagnés par l'orgue, reprennent le chant.*

C'est le jour de triomphe et le jour de victoire!
Béni soit le Seigneur!
Gloire à lui dans les cieux, et sur la terre gloire
Au pieux Empereur!

ACTE TROISIÈME

Un campement dans les montagnes de Cilicie. Soleil couchant. La tente du Basileus à droite. Des eunuques et des cubiculaires achèvent de draper, à gauche, une tente-chapelle. Sur une estrade de quelques marches, sous la tente, ils viennent de placer un grand tableau représentant la Panaghia. Chœrina les surveille. Tzymiscès est assis à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

TZYMISCÈS, CHŒRINA.

CHOERINA, *aux eunuques.*

Allez, c'est bien!

Eunuques et cubiculaires se retirent. Chœrina s'approche de Tzymiscès.

Patrice! eh! Patrice!

Tzymiscès lève la tête.

On t'appelle

Et tu ne réponds pas?

TZYMISCÈS.

Je rêvais.

CHOERINA.

La chapelle
Est dressée et le camp est formé. Tu rêvais?
Il ne faut pas rêver; les rêves sont mauvais!
Mais tu rêvais peut-être à quelque bien-aimée
Dont tu gardes mémoire au fond du cœur?

TZYMISCÈS, *après un silence.*

L'armée
Doit arriver au camp à la chute du jour;
Il faut faire placer des gardes tout autour.

CHOERINA.

C'est fait.

TZYMISCÈS.

La tente et la chapelle sont dressées;
Le Divin Basileus peut venir.

CHOERINA.

Tes pensées
Vont peut-être au Divin Basileus, à celui
Que, comme toi, je sers avec zèle aujourd'hui,
Moi qui jadis avais rêvé quelque autre maître!

TZYMISCÈS, *se levant.*

Tais-toi! ce maître-là serait un lâche, un traître,
S'il n'était aujourd'hui dévoué de tout cœur
A celui qui l'a fait si grand, à ce vainqueur
Que la Vierge conduit de conquête en conquête,
A ce haut Basileus que le monde entier fête,
Et dont le front de tant d'auréoles est ceint,
Qu'on aime un Empereur et qu'on adore un Saint!...
Oui, je suis son gardien, Patrice, et j'en suis digne!

CHOERINA.

Le noble Tzymiscès oublie!... Il se résigne
A suivre en Cilicie un Empereur puissant!
Tous ses rêves d'orgueil sont finis : il consent
Que le passé soit mort avec toute sa gloire;
Mais l'espoir, mais l'amour d'autrefois, peut-on croire
Qu'il n'en reste plus rien et que jamais tes yeux
Ne se sont détournés, tristes, vers d'autres cieux?

TZYMISCÈS.

Mon amour est vivant là-bas, et ma pensée
Y retourne. Elle va, de son aile blessée,
Heurter, pauvre colombe, aux murs d'une prison,
De tristes souvenirs! Et tu n'as pas raison
De les rappeler. Va! toute joie est finie!

CHOERINA, *avec mystère.*

Ah! Seigneur, j'oubliais... Un marchand d'Arménie
Et sa fille sont là... qui voudraient, un moment...

TZYMISCÈS.

Que veulent-ils?... Demain...

CHOERINA.

Quelque renseignement
Peut-être sur la marche en avant de l'armée.

TZYMISCÈS.

Alors fais-les venir... Et que la bien-aimée
Pardonne à mon devoir qui me retient ici!

Chœrina fait un signe. Un vieillard arménien et une jeune fille vêtue de blanc et voilée s'approchent.

LA JEUNE FILLE.

Laissez-nous!

Chœrina et l'Arménien s'éloignent. La jeune fille s'approche de Tzymiscès et soulève son voile. C'est Théophano.

SCÈNE II

TZYMISCÈS, THÉOPHANO.

TZYMISCÈS.

Toi! c'est toi!

THÉOPHANO.

Pouvais-je vivre ainsi
Plus longtemps, loin de toi, mon bien-aimé!

TZYMISCÈS.

C'est elle!
C'est ma Théophano! Je la revois plus belle
Que jamais!

THÉOPHANO.

Plus aimée? Oh! dis-le-moi! Je veux
Entendre ces mots-là!

TZYMISCÈS.

Nous sommes seuls, tous deux!
Nous ne l'étions jamais, autrefois... Quel supplice,
Souviens-toi, quand j'aimais la pâle Basilisse,
La femme, hélas! de mon Seigneur, que désormais
Je vais pouvoir aimer librement... Je t'aimais!

A peine si j'osais échanger, triste joie!
Un regard avec toi, de loin... Que je te voie
Maintenant! Je pourrai te regarder toujours!
Et nous nous en irons, vers nos belles amours,
Dans des pays lointains où plus rien ne rappelle
Le passé! Je ne veux que te savoir plus belle
Toujours, et plus aimée encore!

THÉOPHANO.

Tu le dis!

Se jetant à son cou.

Tes lèvres, donne-les! voilà le paradis...
Voilà ma récompense aussi pour cette fuite...
Ingrat, qui ne m'as pas demandé tout de suite
Comment j'avais quitté ma prison, et comment
Je suis ici.

TZYMISCÈS.

Puisque tu es là!...

THÉOPHANO.

Quel tourment!
Emprisonnée avec toutes ces caloyères;
Le silence, la nuit, et le jour, des prières!
Je ne pensais qu'à toi, moi, rien qu'à toi, sais-tu?
Mon rêve, mon espoir, mon bonheur, ma vertu,
Mon crime, n'est-ce pas mon amour? Non, que dis-je?
N'est-ce pas toi, mon cher amant?... Par quel prodige
J'ai pu fuir? C'est Bringas : un esclave, acheté
Par son or, m'a rendu ma chère liberté!
Sur un navire à lui j'ai franchi le Bosphore;
La route que suivait devant nous Nicéphore,
Bringas et moi l'avons suivie, et, tous les deux,
Nous sommes accourus, pèlerins hasardeux,

De jour, de nuit, dans la montagne et dans la plaine,
Au but fixé par mon amour... et notre haine!

TZYMISCÈS.

Votre haine? Bringas t'accompagne?

THÉOPHANO, *montrant le vieillard qui s'éloigne.*

C'est lui...
Et nous avons rejoint Nicéphore aujourd'hui!

TZYMISCÈS.

Nicéphore!

THÉOPHANO.

Vraiment, tu croyais qu'on succombe
Et qu'on se laisse ainsi murer dans une tombe,
Sans avoir le désir de remonter au jour?
Tu crois la haine morte au cœur où vit l'amour?
Non! J'ai su vous garder tous les deux en mon âme,
Et mon âme a brûlé de cette double flamme,
Et je portais en moi le Démon et le Dieu :
Tout un enfer pour lui, pour toi tout un ciel bleu!

TZYMISCÈS.

Ne parle pas d'enfer dans le ciel où nous sommes :
Dans ce beau ciel d'amour est-il encor des hommes?
Nous sommes seuls, et toi tu parles de démons!
Tu parles de haïr lorsque nous nous aimons!...

THÉOPHANO.

Et tu le haïras comme moi!

TZYMISCÈS.

Non, j'ignore
Qu'un homme vive et qu'il s'appelle Nicéphore!

Je ne connais que toi, que moi; je ne puis pas
Haïr lorsque je tiens tout l'amour dans mes bras!

Il la prend dans ses bras. Théophano l'enveloppe de caresses.

THÉOPHANO.

Il faudra pourtant bien le haïr si tu m'aimes!
Mes rêves d'autrefois aujourd'hui sont les mêmes.
Souviens-toi, bien-aimé, de ce que je rêvais :
L'Empire pour nous deux!

TZYMISCÈS.

Ton amour rend mauvais!
Tes regards, rien que tes regards de flamme verte,
Ont suffi pour mener ce cœur faible à sa perte.
J'ai volé ton amour au Maître... Il a suffi
D'un ordre de tes yeux, femme, et je l'ai suivi!
Maintenant ce sont tes paroles souveraines
Qui m'attirent; ce sont tes bras, et tu me traînes
Vers un crime encor!

THÉOPHANO.

Dis que tu m'aimes!

TZYMISCÈS.

Tu sais
Que je t'adore!

THÉOPHANO, *l'entourant.*

Non! Dis-moi que tu le hais!

TZYMISCÈS, *se défendant.*

Non!

THÉOPHANO, *plus tendre.*

Tes yeux dans mes yeux, tes lèvres sur mes lèvres,

Nous ne sommes plus qu'un, avec les mêmes fièvres
Au cœur!... Le même amour... la même haine aussi!...

TZYMISCÈS.

Non! non!

THÉOPHANO, *le repoussant.*

Ne dis pas non! Je veux qu'on m'aime ainsi,
Tout entière! Je veux qu'on me prenne ainsi toute!
Dis-moi que tu le hais.

TZYMISCÈS, *revenant à elle.*

Je le hais! mais, écoute!
Partons, tu l'oublieras!

THÉOPHANO, *le reprenant.*

Ah! tu le hais! Enfin,
Tu l'as dit! Que je suis heureuse! C'est divin
De n'avoir plus à deux qu'une seule pensée!
Nous ne faisons plus qu'un et tu l'as prononcée,
La parole d'amour qui nous lie à jamais!
Tu le hais; moi, je t'aime! Est-ce que je t'aimais,
Avant? Non! je gardais un coin sombre en mon âme
Où tu ne régnais pas, où je craignais ton blâme,
Tes refus. Maintenant, je puis te dire tout,
Et puisque tu le hais, tu m'aimes jusqu'au bout,
Jusqu'à vouloir ce que je veux. Et je me fie
A toi, car désormais tu m'aimes à la vie,

Le serrant contre elle.

A la mort!

TZYMISCÈS, *lui rendant ses baisers.*

A la vie et non pas à la mort,
Car notre amour vivra, car notre amour est fort!

A la mort! Ne dis pas ce mot-là qui me donne
Un frisson de terreur, quand la vie est si bonne!

Très doucement, sur ses lèvres.

A la vie! Il est doux de vivre!

THÉOPHANO.

Vivre! Nous!
Mais lui, mourir! Mourir, lui?... Que ce serait doux,
Dans tes bras, de le voir... Je serais si contente!...
Mourir... là?... Cette nuit, pénètre dans sa tente
Et pendant son sommeil égorge-le?

TZYMISCÈS, *la repoussant.*

Qui? Moi?
Je n'ai donc plus d'honneur? Je n'ai donc plus de foi?
Cet homme qui m'a fait le premier dans l'Empire
Après lui, le tuer! Est-il un crime pire
Que ce crime où ta voix a mis tant de douceurs?
Le tuer, mon ami! Nos deux mères sont sœurs!
Mon Seigneur! Le tuer pendant qu'il dort!... Regarde
Sa tente, sais-tu bien que c'est moi qui la garde!
Dans l'enceinte sacrée où le Basileus dort,
Nul ne peut pénétrer, sous peine de la mort,
Excepté moi, qui veille au repos de mon Maître.

THÉOPHANO.

Tu vois bien que toi seul peux le tuer.

TZYMISCÈS.

Peut-être!
Pour te suivre dans des complots tramés si bas,
Va chercher ton eunuque; un homme ne peut pas!

THÉOPHANO.

Que dis-tu?

TZYMISCÈS.

Je dis non!

THÉOPHANO, *très caressante.*

Va tuer Nicéphore!
Va le tuer, pour moi qui veux régner encore,
Et pour toi que je veux près de moi, tout auprès!
Il ne t'a fait que le second; je te ferais
Le premier, moi!

TZYMISCÈS.

Non, non! Dis donc le plus infâme
Et le dernier de tous, si je souillais mon âme
Par un tel crime!

THÉOPHANO.

Jean, tu ne m'aimes pas!

TZYMISCÈS.

Non!
Pas ainsi! Tzymiscès le Brave, c'est le nom
Qui me fut octroyé par mes compagnons d'armes!
Non, je ne t'aime pas! Va-t'en! si par tes charmes
Tu veux me faire choir si bas, que devant eux
On puisse m'appeler Tzymiscès le Honteux!

THÉOPHANO.

Tu ne m'aimes pas!

On entend des fanfares.

TZYMISCÈS.

Tiens! cette fanfare annonce
Que le Basileus entre au camp. C'est ma réponse.
Tout ce que tu m'as dit est oublié. Je vais,

Loin de la honte que soufflait l'Esprit Mauvais,
Au-devant du Devoir et de l'Honneur! Arrière!

THÉOPHANO, *le retenant.*

Mon cher bien-aimé Jean, écoute ma prière :
Tu veux donc me quitter pour lui? Tu t'en vas donc?

Se pendant à son cou.

Jean, je t'aime!

TZYMISCÈS, *la jetant à genoux.*

A genoux, demande-moi pardon
De m'avoir soupçonné si lâche... Oui, je m'appelle
Tzymiscès, et, fût-on Théophano la Belle,
Et m'offrît-on son jeune corps tremblant d'amour,
Vingt ans d'honneur ne se perdent pas en un jour!
Adieu, Théophano! Je vais à Nicéphore.

Il la repousse. Elle tombe.

THÉOPHANO, *le regardant fuir.*

Si beau! si grand! Mon Dieu! je l'aime plus encore!

Elle tend les bras vers Tzymiscès qui s'éloigne au fond. Bringas et Chœrina entrent à droite.

SCÈNE III

THÉOPHANO, BRINGAS, CHOERINA.

THÉOPHANO.

Ah! vous, venez! Du moins, vous êtes à moi, vous!

Elle leur tend les mains et se relève.

A Bringas.

Toi, si méchant, tu me comprends!

A Chœrina.

Et toi, si doux,
Tu m'obéis! Voilà les moitiés de mon âme!
Lui, ne veut pas! Ce vertueux me trouve infâme!
Il refuse! Aimez donc un vaillant, un vainqueur!
Des scrupules tout plein l'esprit; rien dans le cœur!
Voyons, où me cacher? Je risque l'aventure;
C'est moi qui le tuerai!

Entr'ouvrant la tente.

Derrière une tenture,
Sous un tapis,...

A Chœrina.

Où tu voudras... près de lui, là,
Toute prête à frapper...

CHOERINA.

Ne tente pas cela,
Ses gardes sauraient bien te trouver, Basilisse!

THÉOPHANO.

Cependant, il le faut, cache-moi! Quel supplice!
Cache-moi, n'importe où!

Montrant la chapelle.

Cette tente, là-bas!

CHOERINA.

L'Oratoire Sacré?

THÉOPHANO.

C'est cela! Pourquoi pas?

Il y viendra prier, ce dévot, je parie!
Derrière ce tableau de la Vierge Marie?...

CHOERINA.

Tu peux te cacher là, c'est un asile sûr.

THÉOPHANO.

Nul n'ira me chercher derrière tant d'azur!
Pourvu qu'à demeurer dans la pieuse enceinte,
Je ne devienne pas à la longue une sainte!

BRINGAS.

Crains d'offenser le Ciel par tant d'impiété!

THÉOPHANO.

A nous deux, Basileus! Le sort en est jeté!
Ce que Judith a fait, il faut que je le tente :
Je veux que de lui-même il m'entr'ouvre sa tente;
Et quand je l'aurai pris à mon piège d'amour,
Je le tuerai!... Partez; vous reviendrez au jour.

Elle a pris à Bringas son poignard. Elle disparaît derrière le tableau. Les fanfares se rapprochent.

BRINGAS.

Voilà qui nous annonce une sanglante aurore!

CHOERINA.

Mais il faut te cacher; viens, voici Nicéphore!

Ils sortent à droite. Les soldats de la garde barbare se rangent au fond. Nicéphore entre, accompagné par plusieurs Patrices au milieu desquels marchent Tzymiscès, une torche à la main, puis Athanase. Celui-ci s'approche de la chapelle et s'agenouille. Un chitonite y allume les lampes. La nuit est venue, très bleue, scintillante d'étoiles.

SCÈNE IV

NICÉPHORE, TZYMISCÈS, ATHANASE, PATRICES, VARANGIENS, EUNUQUES; *puis* CHŒRINA.

NICÉPHORE.

Je ne souperai pas et je ne jouerai pas,
Ce soir... Laissez-moi, tous; j'ai sommeil... je suis las.

TZYMISCÈS.

Dois-je rester, Seigneur?

NICÉPHORE.

As-tu placé la garde?

TZYMISCÈS.

Dans le camp, hors du camp, de tous côtés, regarde
Tous ces feux. Sois sans crainte, ô Basileus, et dors;
Nous veillons au dedans, nous veillons au dehors.

Chœrina entre. Tzymiscès lui remet la torche. Chœrina ouvre la tente du Basileus et y allume une lampe.

TZYMISCÈS.

Daigne Ta Majesté choisir le mot de passe.

NICÉPHORE, *hésitant.*

Théophano.

TZYMISCÈS.

Qu'a dit mon Seigneur à voix basse?

NICÉPHORE.

Faut-il le répéter encore?

TZYMISCÈS.

Je n'ai pas
Pu comprendre ce mot que tu m'as dis tout bas.

NICÉPHORE.

J'ai dit...

ATHANASE, *qui s'est approché.*

Théotokos!... Dans cette nuit obscure,
Pour protéger le camp, c'est la Vierge Très-Pure
Dont notre Basileus veut qu'on dise le nom.

TZYMISCÈS, *à part.*

Ai-je bien entendu? Théophano?... Non! non!
Il aimerait Théophano?... Comme il est sombre!
Mais elle... où la trouver?... Je vais guetter dans l'ombre.
Peut-être, tout entière à ses desseins mauvais,
Oserait-elle... Il l'aime donc?... Si je savais!...

Tzymiscès s'éloigne lentement avec Chœrina. Les gardes et les Patrices ont disparu. Des eunuques ont entouré le Basileus et l'ont dévêtu de son costume de guerre.

SCÈNE V

NICÉPHORE, ATHANASE.

NICÉPHORE, *assis.*

La belle nuit! Le ciel est tout fleuri d'étoiles!

ATHANASE.

Les étoiles! l'azur! Qu'est-ce, sinon des voiles?

Que sont ces astres d'or et ce firmament bleu,
Si derrière eux, mon fils, nous ne voyons pas Dieu?

NICÉPHORE.

Cette tiédeur du jour qui tombe m'environne.
A ceux qui sont heureux que cette nuit est bonne!
Cette ombre, ce silence!...

ATHANASE.

O silence éloquent!
Nuit éclatante à qui sait, par delà ce camp,
Regarder, écouter par delà cette terre!
O grandes voix! ô grandes clartés du mystère!
C'est, quand la vie a tû son misérable bruit,
Quand les clartés du jour se meurent dans la nuit,
Que vous parlez au cœur, et qu'enfin s'illumine
L'âme qui cherche Dieu dans sa splendeur divine!
L'heure de la prière, à ce déclin du jour,
Nous rend à Dieu.

NICÉPHORE.

Tais-toi! C'est l'heure de l'amour!
C'est l'heure où, chaque soir, dans mon cœur qui se serre,
Je connais mieux ma solitude et ma misère!
C'est l'heure où pleure en moi tout ce que j'ai perdu!

ATHANASE.

Qu'as-tu dit? Qu'as-tu dit, mon fils? Qu'ai-je entendu?
Est-ce toi qui parlais? Je ne veux pas le croire!
Couronné de vertus, enveloppé de gloire,
Que peux-tu regretter? Qu'as-tu perdu? Tu vas
Vers un but glorieux qui t'est marqué là-bas;
Soldat du Christ, le Christ est là qui te réclame.
Quelle autre passion peut survivre dans l'âme,

Lorsque du Saint Sépulcre une céleste voix
S'élève qui t'appelle au secours de la Croix?

NICÉPHORE.

Ecoute ce lointain murmure de voix vagues!
C'est le baiser sur la plage des lentes vagues;
A travers la forêt, les caresses du vent.
Que ce murmure est doux! on le dirait vivant!
Il me parle; j'entends, sous de molles haleines,
Au rythme de la mer, d'étranges cantilènes
Que la vague et le vent me chantent tour à tour,
Des chants de guerre, non! mais des chansons d'amour!

ATHANASE.

Est-ce toi, Basileus? N'est-ce pas un autre homme?
Toi le Maître Divin de la Nouvelle Rome,
L'Auguste, toi l'Égal des Apôtres, comment,
Seigneur, peux-tu descendre à cet abaissement,
Quand la splendeur impériale t'environne?

NICÉPHORE.

La splendeur, le pouvoir; le sceptre, la couronne!
Qu'est-ce que tout cela, quand on va dormir seul
Au lit impérial plus glacé qu'un linceul?
Ah! je donnerais tout, ce qu'on croit, ce qu'on rêve,
Ce que j'ai poursuivi de mes désirs sans trêve,
Ce que j'ai possédé, glorieux et vainqueur,
Tout, je donnerais tout pour serrer sur mon cœur
Une femme, ô mon Dieu! qui me dirait : Je t'aime!

ATHANASE.

Mauvais chrétien, blasphémateur du Saint Baptême,
Qu'est-ce que le plaisir, quand on a le devoir!

NICÉPHORE.

Autour du camp, j'ai vu, lorsque tombe le soir,
Avec des cris d'appel, rôder d'étranges ombres.
Et j'ai pensé, caché sous des vêtements sombres,
Cherchant là-bas ce que mes soldats trouvent, eux,
A courir aussi, moi, vers les plaisirs honteux!

ATHANASE.

Va prier, va prier, mon fils! Dans la chapelle,
La Toute-Sainte est là qui t'aime et qui t'appelle,
Celle qui tend ses pieds divins à tes baisers,
La Vierge pitoyable aux pauvres cœurs brisés!
Elle console: elle est la Céleste Espérance,
Le Saint Refuge. Va lui dire ta souffrance!
N'entends-tu pas, mon fils, que sa voix t'appela?

NICÉPHORE.

Lui dire ma souffrance à cette Sainte-là!
Ne la sait-elle pas quand, du soir à l'aurore,
Chaque nuit, elle entend se plaindre Nicéphore?
Ne les sait-elle pas, la Sainte, mes douleurs,
Pour avoir vu tomber de mes yeux tant de pleurs?
Il faudrait la prier?...

Le saisissant par le bras.

Nous la prierons ensemble,
Si tu veux, Père! Vois comme elle lui ressemble!

ATHANASE, *se voilant la face.*

Seigneur, ayez pitié!

NICÉPHORE.

Mets-toi donc à genoux!

ATHANASE.

Jésus, pardonne-lui!

NICÉPHORE.

Quel nom donnerons-nous
A celle-là qui fait ma joie et mon supplice?
Faut-il la nommer Sainte, dis?...

A voix basse, avec un frisson.

Ou Basilisse?

ATHANASE.

Malheureux! dont l'amour change l'hysope en fiel
Et dont l'impureté met l'Enfer dans le Ciel!
Si tu savais prier, Dieu t'entendrait. Oh! crie
Vers Dieu, si tu ne peux que pleurer vers Marie!
Oh! crie encor vers Dieu ta douleur et ta foi;
Tu seras exaucé!... Je vais prier pour toi!

Il joint les mains et prie en silence.

NICÉPHORE.

Ah! c'est avec mon cœur bien mieux qu'avec ma bouche
Que je crie à Dieu!... Va t'étendre sur ma couche.
Dieu donne le repos aux cœurs purs... A demain,
Mais avant, bénis-moi, mon Père, de ta main!

ATHANASE.

Mon fils, je te bénis... En sa miséricorde
Que le Seigneur aussi te bénisse et t'accorde
Non pas, hélas! la paix passagère du corps,
Mais cette paix de l'âme où s'endorment les Forts!

Il pose sa main sur le front de Nicéphore et y trace le signe de la croix, puis entre dans la tente dont les portières retombent sur lui.

SCÈNE VI

NICÉPHORE, *seul.*

Oh! cette paix!... Je vais prier, et pour barrière
Entre le mal et moi je mettrai la prière!
Je veux prier!

Tombant à genoux.

Mon Dieu! Saints Apôtres!... et vous,
Mes Saints Patrons! je vous implore à deux genoux!
J'ai honte, j'ai regret des mauvaises pensées
Qui me hantent. Fuyez, chimères insensées!
Désirs coupables qui répandez dans les sens
Vos poisons parmi des effluves caressants,
Je vous maudis! Je veux m'arracher de ces fanges!
Fuyez!... Je vous maudis!... Priez pour moi, Saints Anges!
Que mes oreilles soient closes et mes yeux clos!
Oh! ces parfums! oh! ce ciel bleu! ce chant des flots!
Tout cela qui me trouble! Oh! ces regards d'étoiles,
Seigneur, je veux, Seigneur Jésus, que tu les voiles!
Tout cela dans mon cœur, c'est du feu! c'est du feu!
Éteins-les, ces ardeurs, dans ton amour, mon Dieu!
Éteins-les; tout mon cœur est à toi! Dans mon âme
Rien ne doit plus brûler, hormis ta sainte flamme!
Je ne vois plus que toi, je n'aime plus que toi...
Non! non! pas de l'amour, mais c'est ta seule foi
Qui rayonne par tout mon être, et je devine
Dans le ciel radieux ta présence divine!

Oui, c'est toi que j'entends, et c'est toi que je vois!
Les étoiles, ce sont tes regards; et ta voix
Me parle dans la voix des mers et de la brise...
C'est ton cœur que je sens sur mon cœur qui se brise!

Avec un cri douloureux.

Non! ce n'est pas cela! Ce n'est pas toi!

Se levant.

Divin
Jésus, puissant Seigneur, mon Dieu, c'est donc en vain
Qu'on t'implore? Réponds! C'est en vain qu'on te prie?
Tu ne peux rien? Tu ne peux donc rien?

Se tournant vers la chapelle.

Ah! Marie!
Reine du ciel, Mère de Dieu! C'est ton secours
Que j'ai toujours trouvé dans le péril. J'accours
A toi, ma Sainte! à toi, ma Mère! à toi, ma Reine!

Il s'approche timidement de la chapelle.

Toi, tu peux tout! Je sais la vertu souveraine
De la prière faite à tes pieds adorés.
Tu chasseras les mauvais rêves! Vous fuirez,
Fantômes! Visions, détestables images,
Vous fuirez loin de moi, comme font les nuages
Aussitôt que paraît le radieux soleil!

Il tombe à genoux.

Mère, je vais dormir à tes pieds... Mon sommeil
Sera calme, bercé dans les bras de ma Mère!
Dans tes bras! oh! prends-moi dans tes bras et me serre
Contre ton cœur! C'est toi que je vois dans le ciel;
C'est ta voix que j'entends, et ces parfums de miel
Et de rose, c'est toi qui les mets sur mes lèvres!

Il s'étend aux pieds de la Vierge.

Ah! Divine! c'est toi qui calmeras mes fièvres...
Oui, je vois que tu me souris! Tes yeux sont beaux...
Oh! laisse-moi, veux-tu? c'est un si bon repos,
A tes pieds!... Oui, c'est toi que j'adore, que j'aime
Et que je veux!...

Il s'est redressé vers la Vierge comme pour la saisir. Se détournant.

Non! non! Qu'ai-je dit? Je blasphème...
Pardon! ce n'est pas toi! Non! C'est l'autre, toujours!
C'est l'autre que je vois, la Vierge des Amours,
C'est la Vierge du Mal, c'est la Vierge de Joie!...
C'est elle! celle-là, que le Démon m'envoie
Pour ma perdition; qui, le jour et la nuit,
Me hante d'un mauvais désir qui me poursuit!...
Le peintre te fit, toi, trop ressemblante à celle
Que j'aime! Tu n'es plus la Pure; tu es Elle,
L'Impure! Tu n'es pas mon Salut; toi, tu es
Ma Chute; toi, tu es mon Péché que je hais!
Si je ne t'avais plus là devant moi, peut-être
Je l'oublierais; enfin, je redeviendrais maître
De ce qu'elle me prend, de mes bras, de mes yeux,
De mes lèvres et de mon cœur, je pourrais mieux
Défendre ma raison contre toi, Vierge infâme!

Avec un geste de menace.

Ah! je veux te tuer dans mon corps et mon âme,
Dans tout moi... te tuer, toute, en toi-même aussi,
Afin qu'à tout jamais tu restes morte ici!
Tu ne me suivras plus alors, toi qu'on m'apporte
Avec elle, et j'aurai, quand tu seras bien morte,
Tué l'obsession de la nuit et du jour!
En tuant sa Beauté, je tuerai mon amour!

N'est-ce pas toi, là-haut, qui planes dans la nue,
Vierge Vraie? il faut que la Fausse, je la tue!...

Il se jette sur la toile et d'un coup de poignard la fend du haut en bas. Puis reculant.

Ah! grand Dieu! j'ai tué le rêve que j'aimais!

Dans la blessure de la toile, Théophano paraît, le voile baissé.

Dieu! plus vivante! plus vivante que jamais!
Que vois-je?

SCÈNE VII

NICÉPHORE, THÉOPHANO.

THÉOPHANO.

Basileus, pourquoi cette furie?

NICÉPHORE.

Est-ce donc toi qui viens à moi, Vierge Marie?

THÉOPHANO.

Celle que tout ton être appelait de ses vœux,
C'est moi qui viens! Je suis la femme que tu veux,
Celle que tu cherchais, là-haut, sous tant de voiles!
Je suis l'Azur, je suis le regard des Étoiles,
Le parfum du Rivage et les soupirs du Vent!
Celle qui vient vers toi, c'est ton rêve vivant!

NICÉPHORE.

Mon rêve! Dis-tu vrai? Le sais-tu, tout mon rêve?
Veux-tu l'être, dis-moi, cette vision brève
Que j'appelle de tous mes vœux et qui me fuit:
Le rêve de bonheur et d'amour d'une nuit?

THÉOPHANO.

Je te l'ai dit, je suis celle que tu souhaites...
Je n'ai qu'un nom : l'Amour! Appelle tes poètes,
Et qu'ils chantent des vers sur des rythmes troublants!
Seigneur, je suis à toi du bout de mes pieds blancs
A la pointe de mes cheveux couleur d'aurore!
Je suis à toi, je suis toute à toi, Nicéphore!

L'entraînant vers la tente.

Viens! Nous serons heureux, bien-aimé, jusqu'au jour!

NICÉPHORE, *s'attristant soudain.*

Mes bras ont désappris les caresses d'amour.
Un long silence, femme, a glacé sur mes lèvres
La douceur des baisers dont tu cherches les fièvres.
Je ne sais plus parler, mais écoute avec moi :
Tout ce qui chante autour de nous, c'est mon émoi;
C'est ma voix qui se tait, et c'est ma main qui tremble
Et c'est mon cœur qui bat. Écoutons-les ensemble!

THÉOPHANO.

Viens, là, dans le silence où l'on écoute mieux!
Viens, dans cette ombre, là, bien plus claire à nos yeux!
Quand tout va se voiler et quand tout va se taire,
Mystérieusement, dans l'oubli de la terre,
Plus douces vont chanter les voix du ciel!

NICÉPHORE.

Non!

THÉOPHANO.

Viens!

NICÉPHORE.

Non, laisse-moi! Je ne veux pas! Je me souviens...

Tu n'es rien, toi! non, rien, sinon celle qui passe,
Celle qui vient dans l'ombre et qui parle à voix basse!

THÉOPHANO.

Viens!

NICÉPHORE.

Non! non! tu n'es pas celle que j'appelais!
Ce n'est pas toi, va-t'en!... Misérable! j'allais
Profaner ce divin souvenir.

THÉOPHANO.

Je suis belle!

NICÉPHORE.

Que me fait ta beauté, puisque tu n'es pas celle
Que j'aime et que je veux? Qu'est-ce donc qu'une nuit
D'amour brutal, quand ta sainte image me suit,
Théophano, toujours illuminant ma route?

En entendant son nom, Théophano fait un mouvement.

Je n'aurais que ton corps, femme! Elle, je l'ai toute
Dans mon cœur!

THÉOPHANO, *à part.*

C'est donc moi!

NICÉPHORE.

Non! c'est payer trop cher
Du rêve de mon âme une heure de ta chair!
Va-t'en!

THÉOPHANO, *à part.*

Théophano! Voilà, d'une parole,
Qu'il a changé la destinée! Ah! j'étais folle!

Le tuer!... L'avenir nous dira jusqu'à quand
Il doit vivre!

NICÉPHORE.

Va-t'en, maudite! Sors du camp,
Ou je te fais chasser, si j'appelle ma garde!

THÉOPHANO.

Je me nomme aussi, moi, Théophano! Regarde!

Elle soulève son voile.

NICÉPHORE.

Théophano!

THÉOPHANO, *laissant tomber son voile.*

Ne peux-tu pas m'aimer aussi?

NICÉPHORE.

Elle! Elle! Qu'ai-je vu? Que veut dire ceci?
O femme de hasard, qui sors du fond des bouges!
Qui t'a donné ses yeux bruns et ses lèvres rouges
Et son front blanc avec sa chevelure d'or?
Son nom! tu as son nom et tous ses traits encor!
C'est une illusion! Sans doute que je rêve!
Et peut-être mon cœur, dans la vision brève,
A-t-il pris ses espoirs pour la réalité!
Laisse-moi voir ta ressemblance à sa beauté!
Tu ne veux pas!... Alors j'arracherai tes voiles!

Il se jette sur elle et déchire son voile. Théophano paraît calme et souriante.

Oh! l'azur, le voilà! Les voilà, les étoiles!
C'est tout le ciel!

THÉOPHANO.

C'est moi!

NICÉPHORE.

Voilà mes rêves morts
Ressuscités! J'étais dans la tombe, et j'en sors!
C'est la lumière! Enfin je reviens à la vie!
Je te retrouve donc, toi qu'ils m'avaient ravie!

THÉOPHANO.

Tu ne me hais donc plus?

NICÉPHORE.

Je leur appartenais!
J'étais un mort entre leurs mains! Mais je renais
Et je t'aime et je t'ai toujours aimée. O chère!
Chère! pardonne-moi ma haine mensongère!
Je t'aimais d'un amour si tendre et si puissant,
Qu'ils ont broyé mon cœur et fait couler mon sang!
J'aurais voulu courir vers toi, la bien-aimée!
Mais le moine était là! Si tu fus enfermée
Dans ce couvent, là-bas, toi, mon amour ancien,
Ce ne fut pas mon cœur qui voulut, mais le sien!
Je t'aime!

THÉOPHANO, *jouant l'amour.*

Tu le dis, tu le peux, toi, tu l'oses;
Mais moi, Seigneur, je dois tenir mes lèvres closes.
Je ne dois pas parler... Oh! non, je ne dois pas...

NICÉPHORE.

Tu m'aimerais?...

THÉOPHANO.

Non!

NICÉPHORE.

Toi!

THÉOPHANO.

Non! je l'ai dit si bas!
Non! je ne l'ai pas dit!...

Comme si l'aveu lui échappait.

Hélas! pourquoi le taire,
Quand ma présence ici dévoile le mystère
De ma vie?... Hélas! oui, depuis longtemps, mon cœur
Était comme un palais où trônait en vainqueur
Mon maître, mon seigneur, mon roi, mon Nicéphore!
Même dans ce couvent, je t'adorais encore!...
Et j'ai fui! Me voici! Je voulais te revoir!

NICÉPHORE.

Ah! paradis du rêve! Être aimé! le savoir!
L'entendre dire ainsi!

THÉOPHANO.

Je croyais à ta haine!
Mais j'ai voulu venir pourtant, presque certaine
De faire triompher mon amour à la fin!

NICÉPHORE.

Il triomphe!

THÉOPHANO.

Mais si j'étais venue en vain,
Je n'aurais pas voulu survivre, car trop forte
Eût été ma douleur, vois-tu! Je serais morte!

Elle jette son poignard. Tzymiscès, qui les guettait depuis un moment, saisit le poignard et bondit sur Théophano, le bras levé.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, TZYMISCÈS.

TZYMISCÈS.

Misérable!

THÉOPHANO, *arrêtant son bras, à voix basse.*

Tais-toi, je t'aime!

NICÉPHORE.

Qu'as-tu fait?

TZYMISCÈS, *troublé.*

Cette femme, Seigneur, dans le camp!

THÉOPHANO.

En effet,
Dans le camp... à la nuit...
A voix basse, à Tzymiscès.
Tais-toi, laisse-moi faire!
A Nicéphore.
Daigne lui pardonner, Seigneur.

TZYMISCÈS, *très sombre.*

Il faut me taire!

THÉOPHANO.

C'est un bon serviteur! Il ne pouvait savoir,
Et je l'en aime mieux d'avoir fait son devoir!

NICÉPHORE.

Regarde-la donc bien, vaillant Patrice, et sache
Que celle-là qui vient dans la nuit et se cache
Et qui tremble, par toi surprise entre mes bras,
C'est ma Théophano, que bientôt tu verras,
Épouse et Basilisse, au Palais de Byzance
S'asseoir à mes côtés dans ma Toute-Puissance.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ATHANASE.

ATHANASE, *sur le seuil de la tente.*

Quoi! nous verrons cela, vraiment?

TZYMISCÈS.

Qu'ai-je entendu?

ATHANASE.

O sacrilège amour!

TZYMISCÈS.

Tout mon bonheur perdu!

ATHANASE.

Avant donc de serrer contre toi, Basilisse,
Ce moine renégat, ôte-lui son cilice,
Et sois-lui désormais, attachée à son corps,
Un cilice autrement douloureux de remords!

NICÉPHORE, *arrachant son cilice et le jetant à ses pieds.*

Tiens! le voilà! Prends-le! je n'en veux plus!

ATHANASE.

Parjure!

THÉOPHANO.

Je le vêtirai, moi, de soie au lieu de bure,
Et l'envelopperai, puisque ainsi tu le veux,
D'un cilice d'amour tissé de mes cheveux!

ATHANASE.

Il te reste une croix à tes côtés encore!
Rends-la-moi. C'était bon pour l'autre Nicéphore,
Mais celui-ci, le moine impur, l'époux pervers,
Doit rejeter bien loin le Christ aux bras ouverts!
Dans le chemin de honte où tu vas pour ta perte,
D'autres bras sont tendus vers toi.

THÉOPHANO.

D'autres bras, certe!
Où son amour se sentira serré bien fort!

Arrachant la croix de Nicéphore.

Tiens! le voilà, ton Christ! Il nous parle de mort
Et d'enfer! Nous voulons aimer! Nous voulons vivre!

Elle jette la croix aux pieds d'Athanase.

ATHANASE.

Rien ne te retient plus, Seigneur, tu peux la suivre...
Le chemin qui montait, le voilà qui descend!
Je vois des bras d'amour qui sont couverts de sang!
Un vêtement impérial! Non, un suaire!
Et le lit qu'on t'apprête est un lit mortuaire...

Va donc vers ton destin, là-haut il est écrit,
Et pour ton premier pas marche sur Jésus-Christ!

Athanase s'est jeté à genoux, a pris la croix et la place devant les pieds de Nicéphore. Celui-ci saisit son épée suspendue à sa tente et l'en menace.

NICÉPHORE.

Tu te tairas!

ATHANASE, *se levant avec la croix et le cilice.*

Ce n'est pas assez que je meure,
Pour étouffer en toi la voix intérieure;
Il te faudra mourir aussi! Jusqu'à ce jour,
Ta faute parlera plus haut que ton amour!
J'emporte dans mes bras ta vertu, ta puissance,
Ton bonheur...

NICÉPHORE.

Mon bonheur!... Il m'appelle à Byzance,
Et je pars.

ATHANASE.

Moi, je vais au désert. Adieu donc!
Lorsque ton repentir voudra de mon pardon,
Fasse le Ciel que je revienne à temps encore!

NICÉPHORE.

Du haut de son amour glorieux, Nicéphore
T'accueillera dans son Palais.

ATHANASE, *faisant un geste de malédiction.*

Dans son Enfer!
Adieu!

Il sort. Nicéphore reste un moment accablé, la tête baissée sous la malédiction du moine.

THÉOPHANO, *à voix basse, à Tzymiscès.*

Mon bien-aimé, tu m'es encor plus cher
Par tout ce que je dois souffrir, avant que vienne
Cette heure où je pourrai pour toujours être tienne!

NICÉPHORE, *relevant la tête.*

A Byzance!

Il frappe sur un bouclier suspendu à la porte de sa tente. Des Patrices, des Varangiens et des cubiculaires accourent à l'appel de l'Empereur.

THÉOPHANO.

A bientôt! Je suis à toi!...

TZYMISCÈS, *d'une voix sourde.*

Jamais!

THÉOPHANO, *se détournant vers lui, en donnant la main à Nicéphore.*

Je t'aime!

TZYMISCÈS.

Et moi, je te méprise et je te hais!

Un grand mouvement dans le camp. Le jour se lève.

ACTE QUATRIÈME

Une salle du Palais Sacré. A droite, une galerie close par des vitraux sur Byzance et fermée d'une colonnade recouverte de lourds rideaux sur la salle. A gauche, la porte du gynécée; une porte au fond et, à droite, à l'avant-scène.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉOPHANO, *couchée;* CHOERINA, BRINGAS, BOURTZÈS *et* ABALANTÈS.

BRINGAS.

Attendre plus longtemps serait une folie!
Il est des heures, Basilisse, où tout s'allie
Pour faire triompher un projet sûrement.
De grâce, laisse-nous agir, c'est le moment!

ABALANTÈS.

Nous tenons, cette nuit, une occasion rare.

BOURTZÈS.

Pour fêter Tzymiscès et sa femme Bulgare,
Le Palais sera plein de tumulte et de bruit.

BRINGAS.

Nous pourrions délivrer l'Empire, cette nuit!

THÉOPHANO, *distraite, à Chœrina qui vient d'entrer.*

Où sont-ils? Que font-ils là-bas?

CHOERINA.

La foule énorme
Attend. Dans le Palais le cortège se forme.

THÉOPHANO.

Ne viendra-t-il donc pas?

CHOERINA.

Il viendra. Laisse-les
Partir; il a promis.

BOURTZÈS.

Cache-nous au Palais!

BRINGAS.

Nicéphore est haï du peuple. Dans la rue,
Près du Forum, hier, la foule est accourue,
Criant autour de lui des malédictions.

ABALANTÈS.

Ne tardons plus; il est temps que nous agissions!

BOURTZÈS.

L'armée est mutinée et demande un autre homme.

BRINGAS.

Tzymiscès régnera sur la Nouvelle Rome
Demain, si l'Empereur disparaît aujourd'hui.

THÉOPHANO.

Il régnera, mais qui doit régner avec lui?

Sa femme?... Leur triomphe alors et mon supplice!
Le Patriarche va faire une Basilisse
En mariant, ce soir, la Bulgare au Romain,
Et c'est moi qui mettrais l'Empire dans sa main!

BRINGAS.

Mais il t'aime toujours, Augusta Très-Divine!
Las de ce long exil d'une année, on devine
Qu'il ne revient ici que pour toi, cet absent!
Le Basileus jaloux, qui l'éloignait, consent
A le revoir ici, pourvu qu'il se marie...
Il aurait épousé toute la Bulgarie!...
Il va te l'avouer ici même, à genoux.

THÉOPHANO, *se soulevant.*

Ah! Si tu disais vrai!

BRINGAS.

Divine, laisse-nous
Pénétrer, cette nuit, dans la Chambre Sacrée!

CHOERINA, *qui guettait à la porte du fond.*

Le voici!

THÉOPHANO, *se redressant.*

Dans ma nuit la lumière est entrée;
Je suis toute joyeuse à ce soleil d'amour!
C'est lui!

Tzymiscès entre, caché sous un costume blanc que Chœrina l'aide à dépouiller sur le seuil.

BRINGAS, *à Tzymiscès.*

Nous saluons l'aube d'un nouveau jour,
Que le peuple souhaite et que l'armée acclame!
Nous sommes avec toi, Seigneur, de cœur et d'âme!

TZYMISCÈS, *fièrement.*

Mais moi, je ne suis pas avec vous!

Sur un geste de la Basilissa, Chœrina reconduit Bringas, Bourtzès et Abalantès.

SCÈNE II

THÉOPHANO, TZYMISCÈS.

THÉOPHANO, *se levant.*

Qu'as-tu dit?

TZYMISCÈS.

La vérité... Toujours cet eunuque maudit!
Quelque complot encore, où l'on voudrait peut-être
Me proposer un rôle?

THÉOPHANO.

Oui, le rôle du Maître!

TZYMISCÈS.

Le maître est ton époux, ton Basileus. C'est lui,
Nicéphore!

THÉOPHANO.

C'est toi, Tzymiscès!

TZYMISCÈS.

Aujourd'hui,
Après un an passé près de lui, sur un trône,
On est lasse sans doute; on m'offre cette aumône,
Cet appas... le pouvoir et l'amour!...

THÉOPHANO.

Le pouvoir,
Tu le sais, c'est pour toi que j'ai voulu l'avoir!

TZYMISCÈS.

Tu l'as payé trop cher pour que je le rachète!
Ce n'est plus aujourd'hui qu'un os rongé qu'on jette
Aux mendiants; mais moi, je ne tends pas la main!

THÉOPHANO.

Jean, veux-tu m'écouter? Attends jusqu'à demain
Pour l'épouser; attends que je me justifie...
Là-bas, en le tuant, c'était jouer ma vie
Au hasard, rien que pour la vengeance!... Tu sais
Que je n'aimais que toi, que je le haïssais...
Si tu l'avais voulu, j'aurais risqué le crime
Quand même, et vainement... Aujourd'hui qu'il opprime
L'Empire, il est haï de tous. En lui prenant
La couronne, je puis te l'offrir maintenant...
Sais-tu mon œuvre? Il est ma chose! Il est ma proie!
Cette petite main le torture et le broie
Et le plie à tous ses caprices... Ce pieux,
Ce saint est devenu maintenant odieux
Aux moines; je l'ai fait sacrilège et parjure!
Cet esprit fier, ce cœur vaillant, cette âme dure,
J'ai su les amollir, les abaisser assez
Pour lui faire oublier tous ses orgueils passés!
Afin de couvrir d'or tous mes désirs de femme,
Il pressure le peuple et le pille et l'affame!
Il est injuste et dur aux soldats; malheureux,
Il prend en cruautés sa revanche sur eux.
Tout cela c'est mon œuvre, et meilleure et plus sûre
Et plus mortelle, va! que n'est une blessure!

L'Empire est ébranlé; s'il s'écroule demain,
Toi seul sauras que c'est l'œuvre de cette main.
La révolte grandit; c'est moi qui l'ai semée...
Et je t'aime! Voilà!

TZYMISCÈS.

Mais tu n'es plus aimée!
Fais tuer l'Empereur par ceux que tu voudras;
Je n'irai pas chercher ma femme dans ses bras!

THÉOPHANO, *allant à lui.*

Dans ses bras!... Ah! je vois où la blessure saigne!...
Tu peux me regarder! Crois-tu donc que je craigne
Ton regard? Non! Mais lui, regarde-le donc mieux!
Tu n'as pas vu son front toujours penché, ses yeux
Toujours mornes? Regarde et juges-en toi-même :
Cet homme-là qui souffre, est-ce un homme qu'on aime?

TZYMISCÈS.

Qu'on n'aime plus, sans doute!

THÉOPHANO.

Et qu'on n'aima jamais!...
Dans ses bras! lorsque tu m'aimais! quand je t'aimais!
Non! non! je n'ai pas peur! Viens! viens là! face à face,
Dans les yeux! Quel serment veux-tu que je te fasse?

TZYMISCÈS.

Aucun! Tu les trahis tous!

THÉOPHANO.

Ne dis pas cela.
Par notre amour?

TZYMISCÈS, *la traînant à la porte du gynécée.*

Viens donc alors le jurer là!
Là, misérable! Là! Jure-le donc, infâme!

THÉOPHANO, *tombée à genoux, extasiée.*

Oui, brise-moi les mains! Je jure sur mon âme,
Sur mon cœur!...

TZYMISCÈS.

Crois-tu donc qu'on réveille les morts?
Ton cœur! ton âme! Non! Jure-moi sur ton corps!

THÉOPHANO.

Oui, je jure!...

TZYMISCÈS.

Ton corps! Il faut bien que j'y croie,
Puisque je le tiens là, dans mes mains, et le broie...
Ton corps! Il a failli me coûter assez cher!
Jure-moi sur ton corps, jure-moi sur ta chair,
Cette chair où mon souvenir encor se vautre!
Jure-moi que jamais, là... tu ne fus à l'autre!

Il la laisse tomber près de la porte.

THÉOPHANO, *se soulevant, les bras tendus vers lui.*

Par la beauté de tout mon corps, et par l'amour
Dont tu gardes mémoire en lui, depuis le jour
De mon dernier frisson entre tes bras, je jure
Que j'ai su te garder, comme une épouse pure,
Ma bouche qui te prie et mes bras que tu tords
Et mes yeux que tu fais pleurer... et tout mon corps!
Ah! tu me crois, dis-moi? Tu me crois et tu m'aimes?

TZYMISCÈS.

Oui, je t'ai retrouvée, et tes yeux sont les mêmes!

THÉOPHANO, *se levant.*

Enfin!

TZYMISCÈS.

Et ce sont bien tes lèvres d'autrefois!
C'est ton même regard et c'est ta même voix;
Et c'est toute toi-même, adorable et perfide,
Tout ton corps et tout mon amour!... Mais qu'il est vide,
Le gouffre, et qu'il est noir, l'abîme d'où mes yeux
Cherchent en vain, là-haut, un petit coin des cieux!

Elle essaie de lui prendre les mains; il la repousse.

Je te retrouve après un an! Les mêmes choses
Que tu disais alors, tu les redis, tu l'oses!
Le même amour juré, tu me l'offres ici!
Le même trône... avec le même crime aussi!

THÉOPHANO.

Ce que je fais, ce que veux, ce que je rêve,
C'est pour toi, tu le sais, et je n'aurai ni trêve
Ni repos, que tous deux nous n'ayons triomphé!
Ne me reproche pas tout ce que j'ai rêvé!
Pour t'avoir près de moi triomphant, que m'importe
Les crimes? Je les veux! Si je suis assez forte,
Je les fais! Bien-aimé, ne me reproche rien :
Ma règle, ma vertu, mon devoir et mon bien,
Mon univers, mon ciel, c'est toi! Notre puissance
Et notre amour, nous deux, seuls maîtres dans Byzance,
Voilà mon rêve! Est-il rien de plus ou de mieux?
N'aurions-nous pas toute la terre et tous les cieux!

TZYMISCÈS.

Tu me fais peur!

THÉOPHANO.

Ainsi tu n'as qu'un mot à dire,
Je te tends cette main et j'y mettrai l'Empire.

TZYMISCÈS.

Non!... Ta main est sanglante et je ne saurais pas,
Fût-ce le sceptre d'or, l'aller chercher si bas...
Je ne veux pas! Non! Non!

THÉOPHANO, *froidement.*

C'est bien!... On te marie,
Ce soir; et nous devons fêter la Bulgarie.
Mais nous allons avoir deux noces au Palais!
Le cœur de ta Bulgare et son âme, prends-les,
Quand elle voudra bien laisser tomber ses voiles;
Mais lorsque vous irez soupirer aux étoiles,
Tous deux, l'épithalame en célestes accords,
Moi, qui n'ai que ma chair et qui n'ai que mon corps
Sans voiles, j'ouvrirai la porte close... écoute!...
Et si le Basileus me veut, il m'aura toute!...

Elle a ouvert la porte du gynécée.

Tu parles de vertu, de devoir... En voici!

Elle sort.

TZYMISCÈS.

Oh! de l'air! de l'azur! du ciel! J'étouffe ici!

Il va vers la porte du fond; Chœrina entre.

SCÈNE III

CHOERINA, TZYMISCÈS; *puis* NICÉPHORE *et* LE PATRIARCHE.

CHOERINA.

Tout est-il décidé, Patrice ?

Tzymiscès sort sans lui répondre.

Homme de glace!
Il ne répondra pas!

On entend des cris.

Ces clameurs!...

Écartant les tentures.

Sur la place...

Il court dans la galerie et ouvre une fenêtre.

Le Basileus chassé par le peuple en fureur!
Notre argent fait miracle!

UNE VOIX, *au dehors.*

Au nom de l'Empereur,
Ouvrez!

CHOERINA.

Ces tigres-là savent hurler et mordre,
Mais ils n'oseront pas le dévorer!

Revenant.

Quel ordre
Donner à nos amis?

LA VOIX.

Le Basileus Divin
Vous ordonne d'ouvrir!

CHŒRINA.

Puisqu'il le faut!

Il ouvre une porte dans la galerie. Quelques cubiculaires entrent précipitamment, accompagnant Nicéphore, les cheveux épars, les vêtements en désordre. Le Patriarche entre derrière lui.

NICÉPHORE.

Enfin!

A Chœrina.

Ferme!

CHŒRINA, *qui a fermé la porte.*

Seigneur?...

NICÉPHORE.

Va-t'en!

Tous sortent, à l'exception du Patriarche.

SCÈNE IV

NICÉPHORE, LE PATRIARCHE.

NICÉPHORE, *marchant fiévreusement.*

Ils m'ont jeté des pierres
Et de la boue!... à moi, vainqueur dans tant de guerres!
A moi, le Basileus! Ils m'ont fait cet affront,
Misérables! et j'ai leur insulte à mon front!

Ah! je les châtierai! Quel fléau, quelle peste
Vais-je lâcher sur eux, dont le souvenir reste
Effroyable?... Je vais vous prendre votre pain...
Lâches! bandits, je vous ferai crever de faim!...
Des pierres! de la boue! Ah! misérable engeance!
La famine! Voilà!... je la tiens, ma vengeance!

LE PATRIARCHE, *s'avançant vers lui.*

Au lieu de châtier ce peuple, il vaudrait mieux,
Basileus, implorer la clémence des cieux.
Lève les yeux là-haut, et vois Dieu qui te frappe!

NICÉPHORE, *avec ironie.*

Et qui ne permet pas sans doute que j'échappe
A ce dernier affront de subir tes discours!

LE PATRIARCHE.

Sais-tu bien, Basileus, à quel gouffre tu cours?
Quel poids est amassé de colère et de haine
Sur ta tête? Sais-tu que déjà se déchaîne,
Dans la cage où tu crois museler sa fureur,
Ce monstre dont la rage a soif d'un Empereur!

NICÉPHORE, *s'asseyant près d'une table.*

Va, Saint Père! répands ce torrent d'éloquence;
Je connais cette pompe avec cette élégance!

LE PATRIARCHE.

Raille encore aujourd'hui! railleras-tu demain?
L'Empire, Basileus, s'échappe de ta main...
Le peuple est écrasé d'impôts; il n'aime guères,
Lui, l'éternel vaincu, ces éternelles guerres
Qui lui prennent ses fils et son argent. Vainqueur!
On ne l'est pas longtemps, Basileus, dans le cœur

De tous ces pauvres gens où la victoire saigne.
Tu parlais de famine! Au début de ton règne,
Le peuple t'acclamait quand, au gré de ses vœux,
Tu lui donnais du pain et de l'or et des jeux.
Voici qu'on la connaît aujourd'hui, la famine!
Le pain manque. Sais-tu ce qu'on vend la farine?
Ce qu'un mulet jadis portait dans nos chemins,
Pour le même prix d'or, on le porte en ses mains!
Et ces blés qu'un trafic infernal a fait rares,
C'est toi qui les revends, toi qui les accapares!
Le peuple se demande à quoi sert tout cet or.
Du moins, si tu savais les amuser encor?
Plus de jeux, maintenant, dans la Nouvelle Rome!
Voici que l'herbe pousse au seuil de l'Hippodrome
Où, dédaignés, les Bleus pleurent avec les Verts!
L'or, pour l'engouffrer tout, tes coffres sont ouverts!
Ah! l'or, celui-là seul est de poids qu'on te paie;
Mais lorsque tu le rends, c'est en fausse monnaie!
Et le peuple, si tu lui jetais un trésor,
Ne courrait plus après tes fausses pièces d'or!
Basileus, on te hait! on te maudit!

NICÉPHORE.

N'importe!
Je suis le Basileus encore, et ma main forte
Aura toujours raison de leurs rébellions!

LE PATRIARCHE.

Tu tenais des agneaux; tiendras-tu des lions?
Tu n'as plus les soldats avec toi. Ton armée,
Par la victoire et les rapines enflammée,
T'acclamait autrefois, Stratilate vainqueur!
Aujourd'hui, dans la paix, on blâme ta rigueur.
Ce qu'ils avaient là-bas, la guerre et sa licence,

Ils le voudraient avoir encore dans Byzance,
Courbés qu'ils sont sous ta discipline de fer.

NICÉPHORE.

C'est bien! nous leur ferons demain passer la mer,
Pour leur rendre, là-bas, les licences hardies
Des pillages joyeux et des beaux incendies...
Et je le reprendrai, le cœur de mes soldats!

LE PATRIARCHE.

Les soldats! mais les chefs, ils ne te suivraient pas!
Dur, partial, jaloux et leur volant leur gloire,
Voilà ce que tu fus pour eux, s'il faut les croire!
Et Tzymiscès, enfin revenu de l'exil,
Si les chefs t'accusaient, les désavouerait-il?

NICÉPHORE.

A t'écouter, Saint Père, on croirait que tu railles
A ton tour! Voici donc le jour des funérailles,
Et je n'ai plus, si je comprends ce beau parleur,
Qu'à me coucher vivant sur mon lit de douleur,
Où ceux qui sont vêtus du saint habit des Anges
Viendront pleurer ma mort en chantant mes louanges!

LE PATRIARCHE.

Sans doute, ils chanteraient; ils ne pleureraient pas.
Eux qui t'ont exalté, tu les as jetés bas!
Ton nom sera maudit, Seigneur, dans nos Églises;
Car tu nous mets en deuil et tu nous scandalises,
Et, comme aux mauvais jours des Empereurs païens,
Tu contestes nos droits et tu voles nos biens!
L'orgueil te perd, Seigneur! Voulais-tu pas, naguères,
Mettre sur nos autels tes soldats morts aux guerres?
Eux tout souillés de sang et couverts de péchés!...

Et que n'oses-tu pas? Tu prends les évêchés
Pour y nommer contre mon droit tes créatures!
Sans crainte de livrer à des peines futures
Les morts que sauverait l'aumône, tu défends
Les dons que tes sujets veulent faire aux couvents...
Où donc vas-tu? De jour en jour tu deviens pire!

NICÉPHORE, *se levant.*

J'irai jusqu'où je dois pour le bien de l'Empire!

Athanase est sur le seuil, au fond.

SCÈNE V

LES MÊMES, ATHANASE.

ATHANASE.

Pour le bien de ton âme, arrière!...

NICÉPHORE, *courant à lui.*

Ah! Père! enfin
Te voilà! Je t'ai fait partout chercher en vain,
Depuis un an... Tu m'es rendu! Le ciel t'envoie,
Et dans tes bras tu me rapportes de la joie!

ATHANASE, *l'éloignant du geste.*

Je te rapporte le pardon, si tu le veux,
Cette céleste paix que l'oubli de tes vœux
T'a ravie, et que j'offre à ton âme blessée!

NICÉPHORE.

Je t'attendais.

ATHANASE.

Sors donc de la route insensée
Où tu marches, et viens, à l'appel de ma voix,
Dans le chemin de Dieu, mon fils! Tu me revois
Et tu dis que ta joie est grande; moi, je pleure!
Tes fautes ont comblé la mesure, et c'est l'heure
Où Dieu, prêt à frapper, daigne encor t'avertir.
Mon fils, il en est temps, songe à te repentir!

NICÉPHORE.

Tais-toi! Je l'ai laissé parler, — paroles vaines,
Lui! — je n'écoutais pas. Mais toi, jusqu'en mes veines
Tu sais faire courir comme un frisson de feu,
Et j'ai peur de ta voix comme j'ai peur de Dieu!

ATHANASE.

Écoute ce que Dieu m'ordonne de te dire:
De tous côtés, à l'Est, à l'Ouest, au Nord, l'Empire
Est menacé. Germains, Bulgares, Musulmans,
Russes, vont accourir pour les démembrements,
Tels des oiseaux de proie acharnés au carnage!

NICÉPHORE.

Mon Père, fussent-ils cent mille et davantage,
Quand ils sauront que Nicéphore est devant eux,
Tu les verras s'enfuir comme un troupeau honteux!
Je vaincrai!

LE PATRIARCHE.

Le Seigneur ne veut plus de ton glaive!

ATHANASE.

Dieu choisit ses vainqueurs; et comme il les élève,
Il les abaisse. Alors, ceux qu'il a repoussés

En vain voudraient lever pour lui leurs bras glacés,
Leur force est endormie et rien ne la réveille.
On voit tomber vaincus les vainqueurs de la veille!
Ton bras n'est plus élu, mon fils, il n'est plus fort...
Hélas! je te prédis la défaite et la mort!

NICÉPHORE.

Tu m'appelles vaincu, tu te trompes, prophète!
C'est mourir en vainqueur, même dans la défaite,
Lorsque, luttant pour sa puissance qu'on défend,
On peut tomber, les bras étendus en avant!

ATHANASE.

Heureux qui peut ainsi mourir dans la bataille,
Devant l'injuste mort dressant toute sa taille!
Mais tu n'as pas le droit de finir fièrement,
Toi! La mort du pécheur doit être un châtiment!

LE PATRIARCHE.

Tes ennemis sont là qui complotent dans l'ombre,
Et je vois s'avancer la mort honteuse et sombre.

ATHANASE.

La mort, qui te prendra sinistre dans ses bras
Pour t'étouffer, car c'est ainsi que tu mourras!...

NICÉPHORE.

Tais-toi!

LE PATRIARCHE.

Dans ton Palais où déjà l'on conspire,
Là, presque sous tes yeux, pour t'arracher l'Empire!

ATHANASE.

Dieu lui-même a choisi, dans sa juste fureur,
Pour succéder au mort un nouvel Empereur!

Basileus condamné, dont le sceptre se glace,
Le nouvel Empereur s'avance, fais-lui place!

NICÉPHORE.

Tais-toi, Père, j'ai peur! Tais-toi, c'est effrayant!
L'archange est là, dressant son glaive flamboyant!
Du paradis perdu faut-il donc que je sorte?...
A tout jamais, Seigneur, m'en défends-tu la porte?
Ne permettras-tu pas vers tout ce que j'aimais
Que je revienne quelquefois?

LE PATRIARCHE.

Jamais!

ATHANASE.

Jamais!
La tombe, c'est ici! Par la porte entr'ouverte,
Pendant qu'il en est temps encore, fuis ta perte!
Fuis la mort, ô mon fils, les pièges de Satan
Et la damnation éternelle... Viens-t'en!

NICÉPHORE, *dont l'effroi va croissant.*

Ah! la damnation!

ATHANASE.

Fuis cette criminelle,
Qui t'arrachait à nous pour t'enfermer en elle,
Et qui t'ouvrait, menteuse, entre ses bras maudits
Tout un enfer de crime au lieu d'un paradis!

NICÉPHORE.

Oui, l'enfer, le voilà! Ses bras d'enchanteresse,
Non pas fermés sur moi pour donner leur caresse,
Mais ses bras chers, qui m'ont repoussé dès le jour,
Oui, dès le jour maudit où mon stupide amour,

La cruelle! la fit épouse et Basilisse!
Vous qui me condamnez, sachez donc mon supplice!
Mon enfer, ce fut mes désirs inassouvis,
Ses baisers espérés et qu'elle m'a ravis,
Ses regards détournés de moi, le gynécée
Toujours clos!... Ah! mon crime! Il fut dans ma pensée,
Toujours rêvé, toujours fuyant et toujours cher!
J'ai péché dans l'esprit, mais non pas dans la chair.
Si je fus renégat, mon Père, et je m'en blâme,
Je n'ai péché que par les vains désirs de l'âme!
Mais le démon n'a pas souillé ce pauvre corps,
Qui pourra se coucher chaste au milieu des morts!

ATHANASE.

Cette chasteté-là n'est pas vertu chrétienne :
Ne l'invoque donc pas; cette œuvre n'est pas tienne.
Le crime te fuyait, et toi, tu l'as cherché!
C'est le Démon qui n'a pas voulu ton péché!

LE PATRIARCHE.

A genoux, Basileus! dans tout ce qui t'accable
Aujourd'hui, reconnais la Justice implacable!

ATHANASE.

A genoux! sous la main vengeresse de Dieu!
C'est ton vœu que Dieu va châtier : c'est ton vœu
Rompu par toi!

NICÉPHORE.

Le vœu!

ATHANASE.

C'est ta robe de bure
Que tu jetas aux pieds de cette femme impure!

NICÉPHORE.

La robe!

ATHANASE.

Et le cilice avec la sainte croix!

NICÉPHORE.

Ah! pitié! J'ai péché! Dieu se venge, et je crois
Que sa main justement me frappe. Tout s'expie,
Et mon orgueil coupable, et mon amour impie!...
Cette divine croix, Père, si je l'avais!
Et le cilice! Ah! rends-le-moi! L'Esprit Mauvais
Fuirait! Je vaincrais, Père! Il faut que s'accomplisse
Ta parole. Rends-moi la croix et le cilice!
Ah! je les ai pleurés! tant pleurés!... Oui, depuis
L'heure où je les jetai loin de moi, je ne suis
Que tristesse et douleur, que honte et que misère!
Prends mon sceptre et rends-moi la sainte croix, mon Père!
Arrache-moi ma robe d'or, et sur mes reins,
Sur ma poitrine, mets le cilice de crins!
Je veux de la douleur, je veux de la souffrance!
Père! prends mon Empire et rends-moi l'espérance!

ATHANASE.

Si tu le veux vraiment, Dieu t'offre le pardon!

NICÉPHORE.

Si je le veux!... Comment l'acheter? Parle donc!
Dis par quel repentir un tel crime s'efface!
Dis-moi, Père, dis-moi ce qu'il faut que je fasse!

LE PATRIARCHE.

Dieu, qui t'avait donné l'Empire, le reprend!

NICÉPHORE.

Sa sainte volonté soit faite!

LE PATRIARCHE.

Il te fit grand;
En t'abaissant il veut châtier ta folie!

ATHANASE.

Courbe-toi!

NICÉPHORE.

Loué soit le Dieu qui m'humilie!
Père, je bénirai sa paternelle main
Qui me frappe pour me conduire au bon chemin.

LE PATRIARCHE.

Tu suivras au couvent le pieux higoumène.

NICÉPHORE.

Ce jour est le plus beau de mes jours! Qu'il m'emmène!
J'irai mourir là-bas, très loin, très haut, joyeux
D'oublier cette terre, à contempler les cieux!

LE PATRIARCHE.

Un couvent doit aussi garder la Basilisse :
La Loi le veut!

NICÉPHORE.

Je veux que la Loi s'accomplisse!

LE PATRIARCHE.

Elle ne permet pas qu'on reçoive au couvent
Un des époux, lorsque l'autre époux est vivant,
A moins que tous les deux, par ce sacré divorce,
Ne soient à tout jamais séparés.

ATHANASE.

Par la force,
S'il le faut, la coupable obéira!

NICÉPHORE.

Que Dieu
Ouvre à nos repentirs l'asile du Saint Lieu!
Il le faut!... Père, est-il encore quelque chose?

LE PATRIARCHE.

Dieu qui choisit les Empereurs et les dépose,
Saül étant déchu, Dieu, qui fit David roi,
A choisi pour régner dans Byzance, après toi,
Tzymiscès!...

ATHANASE.

Le Seigneur t'écarte et le désigne :
Tu mérites ta peine!

NICÉPHORE.

Et Tzymiscès est digne
De ce trône de gloire auquel Dieu l'appela!

LE PATRIARCHE, *lui donnant un parchemin.*

Cette charte l'apprend au Sénat : signe-la!...

Nicéphore y appose son sceau.

NICÉPHORE.

C'est fait!... Partirons-nous?... Je n'ai plus de courage...
Dieu m'a-t-il pardonné?... Qu'il m'en donne le gage!
Le pécheur est-il mort assez sous votre main?
Quand donc partirons-nous?

LE PATRIARCHE.

A l'aube de demain,

L'higoumène viendra chercher le néophyte.
Vous partirez tous deux.

NICÉPHORE.

Que l'aube vienne vite,
Père! et rends-moi les biens perdus!

ATHANASE.

O le beau jour!
Ce n'est plus seulement le pardon, mais l'amour!
O Ctimène, loin de la faute et de la honte,
C'est le ciel entr'ouvert où Nicéphore monte!

NICÉPHORE.

O Ctimène! Je vais revoir mon cher couvent...
Et je vais retrouver tous mes bonheurs d'enfant!
A l'aube donc, mon Père!

ATHANASE.

Oui, mon fils, à l'aurore!

Le Patriarche et Athanase sortent. Nicéphore est debout, immobile, les regardant s'éloigner. La tenture du gynécée s'est soulevée. Théophano paraît.

SCÈNE VI

NICÉPHORE, THÉOPHANO.

THÉOPHANO, *à part.*

C'est le couvent pour moi?... Peut-être!

Appelant.

Nicéphore!

NICÉPHORE.

Elle!... Que me veux-tu?

THÉOPHANO.

Je viens...

NICÉPHORE.

Que me veux-tu?

THÉOPHANO.

Seigneur, je te voyais tout à l'heure abattu
Sous les cris de ce peuple, et j'ai pensé : Peut-être
Qu'il me verra venir sans déplaisir, mon Maître.

NICÉPHORE, *avec tristesse.*

Ton maître!

THÉOPHANO.

Le devoir aussi peut sembler doux,
Quand il ramène enfin l'épouse vers l'époux...

NICÉPHORE.

Vers l'époux? A qui donc parle la Basilisse?
Nous sommes seuls; pourquoi faut-il que s'avilisse
Cette fierté que rien ne pouvait émouvoir,
Et pourquoi tout à coup me parler de devoir?
Le devoir! Elle dit ce grand mot! Elle l'ose!
Elle ne rougit pas devant la porte close,

Montrant le gynécée.

Cette maudite porte-là que de ce poing
Tant de fois j'ai frappée, et qui ne s'ouvrit point!

THÉOPHANO.

Dis un mot, cher Seigneur, la porte d'elle-même

S'ouvrira pour laisser, vers la femme qu'il aime,
Dès cette nuit, venir le Maître qu'on attend...

NICÉPHORE.

Quel maître? Quelle femme? Est-ce un piège qu'on tend
A quelque pauvre amour qu'on croirait assez lâche?...
Mais on se trompe! A moins que l'on ne prenne à tâche
D'irriter cet amour encor d'un espoir vain?

THÉOPHANO.

Ne peut-on regretter? se repentir?... Enfin,
Veux-tu la vérité?...

NICÉPHORE.

Sainte Vierge Marie!
Tu vas mentir encor...

THÉOPHANO, *froidement.*

Tzymiscès se marie!

NICÉPHORE.

Tu vois donc bien que tu l'aimais! J'avais raison
En l'exilant! J'avais flairé la trahison.

THÉOPHANO.

Sois sans crainte à présent, la fleur d'amour est morte!...
S'approchant de lui.
Tiens! Voici la clef d'or qui ferme cette porte
Et qui l'ouvre...

NICÉPHORE, *prenant la clef.*

Mon Dieu!

THÉOPHANO, *d'une voix très douce.*

Cette nuit, tu viendras...

Si tu veux discuter, que ce soit dans mes bras!
Tu pourras y trouver un bon conseil encore.

NICÉPHORE, *comprenant.*

Ah! tu nous écoutais!

THÉOPHANO, *avouant.*

Ne pars pas, Nicéphore!

NICÉPHORE.

Le couvent te fait peur! Tu nous as entendus!
Et tu veux racheter les anciens biens perdus
Au prix de cet amour qui s'offre comme un leurre...
Tu veux me retenir dans ce Palais, à l'heure
Où je le quitte à tout jamais en t'entraînant...
Et tu m'aimerais bien pour cela maintenant!
Un calcul, ton amour!... Ouvre le gynécée!
Mes désirs n'y vont plus et ton heure est passée.
Tiens! voilà ta clef d'or! Misérable, j'allais..
Non! non!...

Il jette la clef aux pieds de Théophano.

Nous sortirons ensemble du Palais.

THÉOPHANO.

Ne les écoute pas, ces moines!

NICÉPHORE.

Basilisse,
Nous sommes condamnés, acceptons le supplice!

THÉOPHANO, *haletante.*

Ils te trompent! Ils t'ont menti! Chefs et soldats
Aiment le Basileus toujours. Ne t'en va pas!
Le couvent! le couvent! Quelle est cette folie?

Quitter l'Empire, toi!... Le serment qui te lie?
Ils savent, les serments, eux, comment on les rompt!
Résiste-leur en face, alors ils t'absoudront!
L'invasion, mensonge! et le complot, chimère!
Ils vont rire de toi, Basileus éphémère
Qui te laisses par eux enterrer tout vivant!
Tu ne partiras pas!

NICÉPHORE.

Le couvent! Le couvent!

THÉOPHANO.

Tu ne partiras pas, Seigneur! Vas-tu les croire?
Tu sais la vanité peut-être de la gloire;
La gloire trompe! Mais l'amour! Si tu savais!
Mon amour! Ne pars pas!

NICÉPHORE.

A l'aube je m'en vais...
Nous partons!

THÉOPHANO, *penchée sur lui.*

Mon amour, fait de caresses douces
Qui se tendent enfin vers toi, tu le repousses?
Connais au moins ce cœur, avant de le briser!
Tu ne sais même pas ce que c'est qu'un baiser!

Elle se jette sur lui et baise violemment ses lèvres.

NICÉPHORE.

Ah! maudite! Elle a mis je ne sais quelles fièvres,
L'infâme, et je la sens vivante sur mes lèvres!...

THÉOPHANO.

Pour les derniers adieux, je te garde mes bras...

NICÉPHORE, *s'enfuyant.*

Je te fuis, à jamais!

THÉOPHANO.

Je t'attends!... tu viendras!

SCÈNE VII

THÉOPHANO, CHŒRINA.

THÉOPHANO.

Le couvent!... la prison!... Je connais cette vie!
Je l'ai soufferte, hélas! et je n'ai pas envie
De me laisser tuer lentement... Le couvent!
S'il renonce à l'Empire et sort d'ici vivant,
Je suis perdue... Il faut qu'il reprenne la charte...
Je vais le décider... Il ne faut pas qu'il parte...
C'est trop tard... Si j'avais quelques jours... Mais le temps
Manque... Reviendra-t-il?... Et dans quelques instants
Ils vont élire Tzymiscès...

Après un silence, tout à coup.

Si j'étais veuve!
Une Bulgare va régner!... La chose est neuve!
Oh! n'avoir pas un jour pour essayer...

On entend des voix de femmes.

Ces chants!...
C'est elle!

Elle frappe sur un timbre. Chœrina paraît.

CHOERINA.

Basilisse...

Il rencontre son regard et recule.

Oh!

THÉOPHANO.

J'ai les yeux méchants,
N'est-ce pas?

CHOERINA.

Oh! si beaux!...

THÉOPHANO.

Ouvre cette tenture...
Méchants et beaux, tels qu'il les faut pour l'aventure!

Choerina ouvre les draperies. On aperçoit la galerie. Un cortège de jeunes filles accompagne la Princesse bulgare. Des porteurs de flambeaux les suivent.

Oui, si je fais cela, tous ils m'approuveront...
Byzance ne peut pas supporter cet affront!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA PRINCESSE BULGARE *et son cortège; puis* TZYMISCÈS *et une escorte de jeunes gens.*

LE CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Voici venir sous ses voiles,
Tel un bel astre très pur,
L'épouse aux regards d'étoiles,
L'épouse aux beaux yeux d'azur!

THÉOPHANO, *devant qui la Princesse s'est agenouillée, et qui lui a pris la main.*

Princesse, ton bras tremble et ta main est glacée...
Avant que ton époux vienne, entre au gynécée,
Où je te ferai boire un philtre, dont les feux
Vont te faire plus belle et plus forte à ses yeux.

Elle la relève et entre avec elle au gynécée, précédée par les eunuques et suivie par Chœrina. On entend un chœur de jeunes gens et on voit s'avancer la troupe qui accompagne Tzymiscès. Des porteurs de torches les suivent.

LE CHOEUR DES JEUNES GENS.

Comme sur la fleur pâmée
Luit le soleil dans les cieux,
Voici vers la bien-aimée
Que vient l'époux radieux!

Les eunuques rentrent précédant la Princesse.

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Salut! ô fleur des épouses!

CHOEUR DES JEUNES GENS.

Salut! soleil des époux!

LES JEUNES FILLES.

Ta grâce nous rend jalouses!

LES JEUNES GENS.

Ta fierté nous rend jaloux.

LES JEUNES FILLES *et* LES JEUNES GENS.

Soyez à vous deux un monde,
Vous si jeunes, vous si beaux,
N'ayant dans la nuit profonde
Que vos yeux pour seuls flambeaux!

Les deux cortèges unis traversent la scène jusqu'à la porte de la chambre nuptiale, à droite. Arrivés là, ils forment en élevant, les jeunes gens, leurs ceintures, et les jeunes filles, leurs voiles, une voûte, sous laquelle Tzymiscès et la Princesse passent pour entrer dans la chambre. Puis les cortèges se séparent et s'en vont par la galerie en chantant. La scène n'est plus éclairée que par les rayons de la lune à travers les vitraux de la galerie.

CHOERINA, *devant la porte de la chambre.*

Qu'ai-je vu? Qu'ai-je vu?... Derrière cette porte,
Une vivante a pris la place d'une morte...
Pleurez l'amour! chantez la mort! Et jusqu'au jour,
Que le linceul des morts soit un voile d'amour!

Nicéphore entre au fond.

Le Basileus!...

Chœrina se cache derrière un pilier.

SCÈNE IX

CHOERINA, NICÉPHORE.

NICÉPHORE.

Ah! son baiser... là, sur ma bouche...
On dirait qu'il grandit... je le sens... je le touche!...

Avec sa main il essaie comme de l'arracher.

Pourtant je ne peux pas l'arracher... C'est du feu!
Si je pouvais... Mais non!... je ne peux pas!...

Nicéphore a marché lentement le long de la muraille de gauche jusqu'à la porte du gynécée qu'il essaie d'ouvrir.

Mon Dieu!

Mon Dieu!... La porte!... Elle a menti!... La porte est close!...

Se rappelant la clef qu'il a jetée.

Ah! je l'ai jetée... Oui!

Regardant sur le tapis.

Là-bas... C'est quelque chose
Qui brille... Ce point d'or... dans ce rayon, là-bas!
A ses pieds... Oui...

Faisant un mouvement.

J'y vais!

S'arrêtant.

Non! Non! je n'irai pas!...
Son baiser me fait mal...

Regardant toujours.

Oh! comme elle étincelle!...
Cela m'attire...

Il a bondi vers la clef et l'a prise.

Oh! oui! La voilà! C'est bien elle!

Il la baise.

Non, ne me parlez plus de votre enfer, maudits!
Je n'y crois plus... je vois s'ouvrir le paradis!

Il a ouvert la porte du gynénée et est entré.

CHOERINA, *sortant de derrière le pilier.*

Ah! si Bringas savait... là... dans le gynécée...
Sans armes!...

Il sort par la galerie... Au même instant la porte de la chambre nuptiale s'ouvre et Tzymiscès paraît sur le seuil. On entend sous la galerie la musique des cortèges.

SCÈNE X

TZYMISCÈS, THÉOPHANO.

TZYMISCÈS, *se retournant vers la chambre.*

Ah! c'est toi, la fausse fiancée!

THÉOPHANO, *dans le costume de la Princesse bulgare, lui jetant ses bras au cou.*

Oui! c'est moi!

TZYMISCÈS.

J'avais bien reconnu ton baiser!

THÉOPHANO.

Et ton cœur est à moi, qui bat à se briser!

TZYMISCÈS.

Laisse-moi!... Qu'as-tu fait de l'autre?...

THÉOPHANO.

Que t'importe?
Elle est très loin... Ils l'ont enlevée... Elle est morte!...
Enfin elle n'est plus pour toi!...

TZYMISCÈS, *courant à la galerie.*

Mais taisez-vous!...
Vous tairez-vous, enfin!... Ces musiciens fous
S'égosillent à nous chanter leurs niaiseries!

THÉOPHANO, *le rejoignant.*

Mais toi-même, tais-toi, mon bien-aimé! Tu cries...
Prends garde!... L'Empereur peut venir...

TZYMISCÈS, *la repoussant.*

Lui! tu vois!
Tu mentais!

THÉOPHANO, *se rapprochant de lui.*

Cette nuit, pour la première fois,
Il doit venir... Avant, je te le jure encore!
Jamais!...

TZYMISCÈS, *lui saisissant les mains.*

Je ne veux pas... entends-tu?... Nicéphore!...
Lui! dans tes bras!... Dans ces bras-là!... Je ne veux pas!...
Je te tuerais!...

THÉOPHANO, *souriante.*

Moi!... Non!... pas moi!...

TZYMISCÈS, *dans ses bras.*

Pas toi...

THÉOPHANO, *écoutant.*

Là-bas...

Elle montre le gynécée.

Là-bas, on a marché...

TZYMISCÈS.

Quelqu'un vient...

THÉOPHANO.

On appelle...

LA VOIX DE NICÉPHORE.

Théophano!

TZYMISCÈS.

C'est lui!...

THÉOPHANO.

C'est lui! Si je suis belle

Et si tu m'aimes, toi, défends-moi contre lui!...
Tu me défendras?....

Lui prenant son poignard et le lui offrant.

Tiens! tu vas le tuer!

TZYMISCÈS, *la serrant dans ses bras.*

Oui!

Ils sont près d'un pilier. Théophano y demeure adossée. Tzymiscès se cache derrière la draperie.

SCÈNE XI

LES MÊMES, NICÉPHORE.

NICÉPHORE, *sur le seuil.*

Théophano!... C'est moi!

L'apercevant.

Te voilà retrouvée
Enfin!... Tu vois, la nuit ne s'est pas achevée...
Tu me connaissais bien, me voici de retour...
Ils voulaient me tromper, rien ne vaut ton amour!...

THÉOPHANO, *froidement.*

Va-t'en!... Je ne veux pas!... Laisse-moi!...

NICÉPHORE, *comme s'il n'avait pas entendu.*

Quel supplice!
T'avoir si près de moi, ma belle Basilisse,
Et cependant si loin!... Maintenant tu permets
Que je t'aime et que je te le dise?...

THÉOPHANO, *se défendant.*

Jamais!
Je te hais!... Laisse-moi!... Non! Non!

NICÉPHORE, *avec menace.*

Qu'oses-tu dire?
Ainsi moi, ton époux... le Maître de l'Empire...
Tu me hais!... Moi, je t'aime... et tu m'obéiras,
Puisque je veux!... Tes bras! allons!... ouvre tes bras!

Il lui a pris les mains et essaie de l'entraîner.

Je suis le Maître enfin... je commande... je t'aime!...

THÉOPHANO.

A moi, Jean!...

NICÉPHORE, *à Tzymiscès qui paraît.*

C'est un piège, et c'est toi!

TZYMISCÈS.

C'est moi-même!...

NICÉPHORE.

C'est toi!

THÉOPHANO, *courant à Tzymiscès.*

Je t'aimerai, Jean, si tu me défends!...
Frappe-le!...

Tzymiscès bondit vers le Basileus, le bras levé.

NICÉPHORE, *découvrant sa poitrine.*

Frappe donc!... Parmi tous mes enfants,
C'était toi le plus cher!... Frappe!...

TZYMISCÈS, *reculant.*

Seigneur et Père,
J'étais donc fou!... Te frapper, toi! Qu'allais-je faire?
Pardonne-moi!

Il tombe à genoux et jette son poignard.

THÉOPHANO, *le saisissant.*

Le lâche! il n'ose pas... Eh bien!

Elle frappe Nicéphore.

Que ce soit une femme!...

NICÉPHORE, *la main sur sa blessure.*

A l'aide!

TZYMISCÈS, *frappant un timbre.*

A l'aide!

NICÉPHORE.

Rien
Ne pourra me sauver!... Mon Dieu!... La mort est sûre...
J'ai péché!... La douleur n'est pas à la blessure...
C'est le baiser qui me fait mal... Oh! le baiser!

Bringas, Bourtzès et Abalantès, conduits par Chœrina, sont entrés par la galerie.

SCÈNE XII

LES MÊMES, CHOERINA, BRINGAS, BOURTZÈS, ABALANTÈS, ATHANASE, *puis* LE PATRIARCHE *et tous les* OFFICIERS *et* SERVITEURS *du palais; torches et flambeaux.*

ATHANASE, *accourant.*

Nicéphore!...

NICÉPHORE.

Trop tard!... Mais tu viens apaiser

Mes dernières douleurs... La croix, là, sur mes lèvres...

Athanase lui donne la croix; il la baise et tombe à genoux.

J'ai péché... Mon Seigneur Jésus, calme ces fièvres
Qu'elle a mises sur mes lèvres et dans mon cœur!
Le cilice!...

Athanase pose le cilice sur ses épaules.

Pardon, mon Jésus! mon Sauveur!

LE PATRIARCHE, *allant à Tzymiscès.*

Le peuple et le Sénat t'ont choisi, Seigneur. Daigne
Venir sur l'Agora, que j'acclame ton règne!

THEOPHANO.

Et le mien! Car tous deux nous sommes de moitié.

TZYMISCES.

Dans le crime?... Tu mens!

THÉOPHANO.

Toi, tu me fais pitié!

Des Patrices ont apporté le bouclier sur lequel doit monter l'Empereur et l'ont placé devant Tzymiscès.

LE PATRIARCHE, *apercevant Nicéphore blessé, et courant à lui.*

Un crime?

NICÉPHORE.

Tzymiscès est innocent... Qu'il vienne...

Tzymiscès s'approche de lui et s'agenouille.

J'abdique en ta faveur... Mets ta main dans la mienne,
Mon fils! Relève-toi, mon frère, mon Seigneur...

LE PATRIARCHE.

En le justifiant, tu le fais Empereur...

ATHANASE, *montrant Théophano.*

Très-Saint Père, voilà la grande criminelle.

Tous les charmes et tous les forfaits sont en elle.
Elle appela tous les démons dans le Palais...
Ses complices sont là!

Il montre Bringas, Chœrina, Bourtzès et Abalantès qui ont leurs épées nues.

Prends-les et juge-les.

Les soldats les entourent.

THÉOPHANO.

Il te faut donc du sang au seuil de cette gloire?

TZYMISCÈS.

Non! Tu vivras!

THÉOPHANO.

Ce n'est pas assez! Peux-tu croire
Qu'on va me condamner, que je vais supplier,
Gémir, pendant que toi, sur le haut bouclier,
Tu seras acclamé par la foule?... Il te tarde
Qu'on t'emporte dessus, vers elle... Tiens! regarde!
J'y monte la première, et je t'ouvre les bras...
Et je t'ouvre mon cœur...

Elle se frappe d'un coup de poignard au cœur.

Est-ce que tu viendras?...

Elle tombe. Les Patrices qui l'ont reçue l'allongent sur le bouclier.

Viens! Viens donc!... Un dernier baiser...

Expirant.

Je suis bien morte!

TZYMISCÈS, *courant à elle.*

Ah! dans tes bras, encore une fois!

LE PATRIARCHE, *l'arrêtant.*

Qu'on l'emporte!

NICÉPHORE, *debout dans les bras d'Athanase.*

Ctimène!... Le couvent!... mon rêve!...

ATHANASE, *lui montrant le ciel.*

Ouvre les yeux

Là-haut!...

NICÉPHORE, *avec un sourire d'extase.*

La Vierge... Vraie... Elle m'appelle... aux cieux!...

Il meurt, les yeux ouverts, les bras tendus vers le ciel. Les Patrices ont soulevé le bouclier sur lequel est étendue Théophano morte.

Table

TABLE

Keruzel 1

Le Cœur Sanglant. 121

Le Cilice. 295

Achevé d'imprimer

le trente décembre mil huit cent quatre-vingt-treize

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

1. — 1970.

PQ 2450 .T59 A6 1894 C.1
Trois drames en vers /
Stanford University Libraries
3 6105 040 193 810

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004